



ESPIONNAGE

PAUL KENNY

PAS DE PREUVES

Éditions
"FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

Une gifle claqua, une femme poussa un cri perçant. Les trois couples s'arrêtèrent de danser et toutes les têtes se tournèrent vers la porte ouverte donnant sur le couloir. Le pick-up continuait de jouer.

Bien qu'il fût fin saoul, Coplan se rendit compte que les choses prenaient mauvaise tournure, mais il baignait dans une telle euphorie qu'il ne s'en émut pas. Michèle, assise sur ses genoux et collée contre lui, se redressa légèrement pour regarder dans la direction d'où était venu le cri.

On entendit une voix d'homme proférer des injures, puis des protestations effrayées qui se muèrent en sanglots convulsifs. Personne ne bougea, car la raison de l'incident n'était guère difficile à deviner...

Tous passablement ivres, les invités tendaient l'oreille, épiant la suite avec une âcre jubilation.

Coplan vida son verre de whisky.

Dans l'embrasure de la porte, on vit apparaître Jacques Souston, décoiffé, la figure mauvaise, tirant par le poignet une fille brune à demi dévêtue qui s'efforçait de le faire lâcher prise. Avec brutalité, il la projeta vers le milieu de la pièce en grondant :

- Si tu n'avais pas envie de marcher, tu n'avais pas besoin de venir, garce ! Tu vas l'avoir, ta volée ! Et en public, encore !

Il avança vers la jeune femme, attrapa le bras qu'elle avait levé en un geste de défense, le tordit pour la faire pivoter sur elle-même, puis il la souleva de son bras gauche enroulé à sa taille. Il leva la main droite dans l'intention évidente d'administrer une sévère correction, mais lorsqu'il voulut l'abattre, il sentit son poignet emprisonné dans une étreinte de fer.

- Du calme, petit, conseilla Coplan en accentuant sa pesée vers l'arrière.

Souston dut lâcher sa victime, qui tomba à genoux sur le tapis. Il essaya de se dégager par un mouvement brusque, ne réussit qu'à aggraver la douleur qui lui mordait l'épaule. Il dut se ployer en arrière

pour éviter la luxation. D'une secousse, Coplan l'envoya trois pas plus loin, tandis que la jeune femme se réfugiait, le visage en larmes, derrière un petit groupe d'invités.

- De quoi tu te mêles, toi ? jeta Souston, hargneux, le front bas, en calculant ses chances.

- Si la demoiselle n'est pas d'accord, c'est bien son droit, dit Francis dont l'expression joviale ne s'était pas modifiée.

Il n'était pas plus bégueule qu'un autre, loin de là ! Mais, même dans une soirée comme celle-ci, où tout le monde avait les idées larges, il n'aimait pas qu'on dépasse certaines limites.

- Des clous ! intervint un type nommé Laponche. Si elle fait sa mijaurée, elle mérite une danse. On est pas des caves... Faut la dresser.

- Un autre jour, dit Francis, conciliant. Ce soir, on rigole...

Et, pour aplanir la discussion, il alla cueillir la bouteille de whisky en vue de remplir les verres, invitant du geste les autres à danser.

Quand il arriva devant Souston, ce dernier, un rictus sardonique sur les lèvres, lui tendit son ballon de cristal. Précautionneux, Coplan lui versa une rasade, que l'autre lui lança d'un mouvement sec à la figure. La bonne humeur de Francis s'envola. Il était plus peiné que furieux. Du revers du bras, il essuya l'alcool dégoulinant de sa joue, puis il posa la bouteille avec soin sur la table la plus proche.

Revenant vers Souston, il l'agrippa par la chemise en disant :

- Tu as trop bu, bougre d'imbécile !... Ce n'est pas le moment de faire de l'esclandre. Alors, tiens-toi tranquille, veux-tu ?

Il avait lui-même conscience d'avoir ingurgité trop de boissons et il n'avait pas la moindre envie de se battre.

Laponche le bouscula en grognant :

- Ben quoi ? Il ne t'avait rien demandé, non ?...

Son attitude crispée montrait clairement qu'il voulait envenimer la querelle. La musique avait cessé de jouer. Certains couples vautrés sur des divans s'étaient désenlacés et observaient les trois hommes qui s'affrontaient au milieu du salon. Plusieurs femmes en tenue assez légère fixaient Francis avec les yeux brillants, espérant qu'il ne se laisserait pas intimider ; mais Corinne, la maîtresse de maison, jugea bon d'intervenir.

- Vous n'allez pas vous bagarrer, je suppose ? En voilà des histoires...

- Monsieur est un emmerdeur, proclama Souston. Il ne connaît pas les habitudes de la maison. On ferait mieux de le vider... Avec la rosière, là...

- Bonne idée ! approuva Laponche.

- Essayez toujours, suggéra Coplan, les mains dans les poches et la voix plus ferme.

Il commençait à se dégriser et se sentait de moins en moins enclin à la patience. Michèle avait dû remarquer ce léger changement dans son attitude car elle vint au secours de Corinne.

- Jacques est toujours le même. C'est lui, l'empoisonneur. Allons, laissez tomber...

Prenant Francis par le bras et repoussant Laponche, elle voulut entraîner son compagnon vers le fauteuil dans lequel ils étaient assis avant l'arrivée de Souston dans le salon. Mais Coplan, qui n'avait pas l'habitude de battre en retraite, resta rivé sur place, aussi inamovible qu'un coffre-fort. Un peu d'air frais lui aurait fait du bien.

- Ne te frappe pas, dit-il à Michèle sans la regarder. Ces deux tordus n'ont pas le sens des convenances. Et leurs bonnes résolutions dépassent leurs possibilités.

Goguenard, il fixait alternativement les deux hommes dont le teint congestionné et les traits contractés traduisaient la surexcitation. Une ou deux voix de femme s'élevèrent pour réclamer la paix. Un nouveau disque fut placé sous le pick-up par quelqu'un qui croyait noyer l'altercation sous un flot de musique. Des cigarettes abandonnées sur le bord d'un cendrier dégageaient une fumée âcre.

- Qu'est-ce que tu veux insinuer ? grinça Laponche, dents serrées.

- Que même à deux, vous n'êtes pas de taille ! lança Francis. Pour me vider, il en faudrait une quinzaine comme vous... Et maintenant, soyez sages. Je pourrais me fâcher.

Il les congédiait du regard, indifférent à leur expression menaçante, ne prêtant aucune attention aux tiraillements que Michèle infligeait à sa manche. Ses pensées se clarifiaient peu à

peu ; il se demanda ce qu'il fichait là, dans cette ridicule surprise-party qui n'allait pas tarder à dégénérer en partouze.

Il n'eut que le temps de fléchir les jambes. Le poing de Laponche passa au-dessus de sa tête, dans le vide. Ripostant par un crochet à l'estomac, aussi percutant qu'un coup de maillet, Coplan vit son adversaire se plier en deux. D'un coup de genou en pleine face, il le redressa. Son poing s'écrasa sur la figure de Laponche avec un bruit mat. Il rattrapa le type pour l'empêcher de tomber en arrière. Écartant de la main gauche une vague tentative de résistance, il visa de nouveau l'estomac, l'atteignit avec une efficacité terrifiante. L'autre eut un hoquet, se pencha en avant, reçut deux claques à toute volée, fut empoigné par les cheveux, agenouillé de force et encaissa un coup du plat de la main dans la nuque. Après quoi il s'effondra comme un sac. Son exécution n'avait pas duré trente secondes.

Souston bondit en avant, une bouteille brandie, alors que Corinne se mettait à crier et que plusieurs hommes se levaient enfin pour séparer les adversaires. Coplan, bien réveillé à présent, devança Souston en lui expédiant la pointe de son soulier à la hauteur de la ceinture. La bouteille accomplit une trajectoire différente de celle qui était prévue et alla se fracasser contre un mur, projetant des éclaboussures dans tous les sens. Il s'en fallut de peu que la tête de Souston ne vînt frapper Francis en pleine poitrine. Un léger écart permit à Coplan de l'éviter : un croc-en-jambe agrémenté d'une impulsion supplémentaire envoya Souston à plat ventre, bavant de rage.

Deux jeunes hommes avaient sauté sur Francis pour le maîtriser, tandis qu'un troisième se lançait sur Souston pour le clouer par terre.

Mais les deux combattants n'étaient plus disposés à en rester là. Sans se préoccuper des glapissements des filles, ils ne songèrent qu'à se débarrasser des arbitres. D'une fougueuse contorsion, Coplan libéra ses deux bras et envoya le premier type s'asseoir dans un fauteuil déjà occupé par une femme pétrifiée. Le second profita de ce répit pour placer une clé de judo autour du cou de Francis, lui donnant à choisir entre l'immobilité absolue ou l'étranglement, mais Souston étant parvenu à se remettre sur ses

pieds après avoir secoué son adversaire, Michèle mordit cruellement celui qui maintenait Francis, l'obligeant à relâcher sa prise.

Coplan ne sut pas à qui il devait d'être soudain libre de ses mouvements et il ne chercha pas à le savoir : son seul objectif était de flanquer à Souston une raclée dont il se souviendrait toute sa vie. Il ne put esquiver à temps le direct que l'autre lui balançait avec une énergie décuplée par la fureur. Son maxillaire fut cogné aussi durement que par une masse métallique, il en éprouva un violent choc au cerveau mais ne ressentit aucune douleur. Ayant mis toute la gomme, Souston s'imaginait sans doute l'avoir expédié dans les songes, car il attendit, bras ballants, que Francis dégringolât sur le parquet. Une châtaigne monumentale lui explosa sous l'arcade sourcilière, aussitôt suivie d'un uppercut foudroyant qui lui ôta toute notion de la réalité. Il trébucha en arrière, cambra instinctivement les reins pour éviter la chute, puis s'affala tout d'un bloc en renversant une table basse garnie de verres et de bouteilles. Coplan respira, heureux de l'avoir sonné.

Entre-temps, la bagarre était devenue générale, les femmes prenant parti pour l'un ou l'autre des clans. Les hommes se tapaient dessus avec entrain, les uns outrés par la conduite de Souston et de Laponche, les autres vitupérant Francis. Chemises lacérées et cheveux en désordre, les lutteurs se battaient sans plus distinguer amis ou adversaires, dans un effroyable tohu-bohu que dominait encore le jazz diffusé par le haut-parleur.

Corinne, hurlante, allait de l'un à l'autre, frappant et griffant pour faire cesser la casse. Deux ou trois femmes s'étaient repliées vers le couloir. Un fauteuil se promena un instant au-dessus des têtes, puis retomba avec un bruit sourd sans avoir touché personne.

Aux prises avec le spécialiste en judo, Coplan éprouvait une certaine allégresse, maintenant qu'il avait liquidé les deux mauvais coucheurs ; le reste, c'était du sport, de la rigolade. Il ne connaissait pas ce type, n'avait aucune raison de lui en vouloir, mais l'occasion était trop belle pour ne pas lui donner une leçon. Rapide comme l'éclair, il assujettit sa prise et bascula l'homme, l'aplatissant sur le parquet au terme d'une culbute sensationnelle, et c'est à cet instant qu'un projectile lancé à toute allure vint atterrir sur le pick-up. La

musique s'arrêta net ; au-delà du bruit sourd de la lutte qui se poursuivait, on entendit des coups de timbre répétés à la porte d'entrée de l'appartement, accompagnés d'une injonction impérative :

- Police ! Ouvrez !

il y eut un silence consterné. La bataille avait cessé comme par enchantement, chacun étant brusquement frappé de paralysie. Puis des femmes s'affolèrent, réalisant combien leur tenue sommaire était compromettante, et cherchèrent un endroit où se cacher. Les hommes oublièrent sur-le-champ leurs querelles et s'interrogèrent du regard en se passant distraitemment la main dans les cheveux ; mais personne ne songeait à ouvrir en dépit des ordres lancés du palier par une voix bourrue.

Finalement, Coplan écarta du pied les restes d'un vase brisé et marcha vers le couloir, tandis que Corinne piquait une crise de nerfs.

- Qu'est-ce qui se passe ici ? questionna le policier en refoulant Francis à l'intérieur.

D'autres agents se trouvaient sur le palier. Trois d'entre eux pénétrèrent dans le couloir à la suite de leur chef.

- On s'amusait, marmonna Coplan d'un ton morne...

- Je vois, dit l'officier en hochant la tête d'un air entendu.

Ses yeux passèrent rapidement sur les deux corps allongés sur le parquet - Souston et Laponche qui étaient toujours dans les pommes - puis sur les invitées trop peu vêtues et enfin sur les hommes aux chemises déchirées, aux lèvres sanglantes et tuméfiées.

Sans un mot de plus, il fit le tour de la pièce, examinant des débris, reniflant des verres au passage, dévisageant les assistants.

- Tapage nocturne, coups et blessures, outrages aux mœurs, vous êtes tous bons pour le Dépôt ! décréta-t-il sèchement.

Puis, s'adressant à ses hommes :

- Embarquez-moi tout ça, en vitesse.

Aussitôt les agents entrèrent en action ; ils avaient l'habitude. Deux d'entre eux s'occupèrent de ranimer les combattants malchanceux. le troisième enjoignit aux femmes de se couvrir d'un manteau et d'emporter des pièces d'identité.

Coplan, assez contrarié, se gratta machinalement la nuque. Maintenant, à froid, il s'en voulait de ne pas être parti avant que les choses ne se gâtent... Mais puisque le vin était tiré, il fallait le boire. Au reste, ce n'était pas bien grave. On s'expliquerait au commissariat.

Il récupéra son veston et vérifia si son portefeuille était en place. Il s'avisa alors que les gens en compagnie desquels il se trouvait avaient des têtes moins sympathiques qu'il ne l'avait jugé au début de la soirée.

L'officier de police, qui furetait partout, avisa un mégot fumant et le porta à ses narines. Ses sourcils se froncèrent ; il renouvela l'expérience. Cette cigarette sentait le tabac, mais avec quelque chose de plus... Il l'éteignit, vida le cendrier dans une page arrachée à une revue et fourra le tout dans la poche de sa vareuse, en disant à ses subalternes :

- Une minute ! Ne les faites pas encore sortir... Refermez la porte.

L'appréhension marquée sur plusieurs visages se renforça. Le comportement du policier n'annonçait rien de bon. Francis lui-même devint soucieux. Le flic demanda d'une voix dure :

- Lequel d'entre vous possède des cigarettes de marihuana ?

N'obtenant aucune réponse, il hocha de nouveau la tête.

- Alors, cria-t-il, on se met à table, oui ou non ? Le trafic de drogue, ça va chercher loin, je vous préviens... S'il faut vous inculper tous, moi ça ne me dérange pas.

Le silence se prolongea, hostile. Souston, réveillé, poussa un profond soupir. La plupart des hommes tenaient la tête baissée.

- Remettez-moi tous vos paquets de cigarettes ou vos étuis, ordonna le policier.

Ayant vidé par terre une corbeille à papier, il la présenta en premier lieu à Michèle. Celle-ci chercha son paquet de gauloises sur l'accoudoir du fauteuil où elle s'était assise avec Coplan et voulut le jeter dans la corbeille. Le flic l'arrêta :

- Inscrivez d'abord votre nom dessus.

Elle fit signe qu'elle n'avait pas de quoi écrire. Le policier lui prêta un stylo à bille.

- Tenez les autres à l'œil, dit-il à ses collègues. Que personne ne bouge.

Successivement, après la même formalité, les fumeurs déposèrent ce qui leur restait comme cigarettes. Coplan lança négligemment son paquet de gitanes sur le tas. Quand tout fut terminé, l'officier regarda un peu partout pour voir s'il ne restait aucun paquet à la traîne. Il n'en trouva pas. N'étant pas autorisé à perquisitionner, il s'abstint d'ouvrir les meubles ; mais, pour être sûr que personne ne se tenait caché dans les autres pièces, il entreprit de les inspecter l'une après l'autre.

Avant franchi le premier seuil, il vit un jeune couple figé d'effroi, étroitement enlacé et accolé au mur du fond.

- Qu'est-ce que vous foutez là ? Allez, ouste ! Avec les autres !...

- Je... nous... bégaya le garçon, blême, en avalant avec difficulté.

- Au trot ! Vous vous expliquerez plus tard.

Passant dans la chambre voisine, le flic y découvrit deux femmes qui s'habillaient avec une hâte fébrile. Interloqué, il les fixa d'un air incrédule.

- Toute la lyre, alors ! grommela-t-il. Mineurs, lesbiennes, drogués.

Puis, éclatant :

- Grouillez-vous, nom de Dieu !

Il les reconduisit au salon en les rudoyant, rendu plus furieux encore par les regards venimeux et méprisants qu'elles lui décochaient.

- Téléphonez pour un panier à salade, la camionnette sera trop petite ! commanda-t-il à l'un de ses hommes. Je me demande combien ils sont, dans cette piaule...

Il repartit aussitôt, pressé d'en finir.

Coplan n'était pas moins estomaqué que l'officier de police. Quand il était arrivé, vers neuf heures du soir, cette assemblée n'avait rien d'équivoque. Il n'y avait là qu'une bande de joyeux drilles réunis pour rigoler un brin, assoiffés, très familiers et peu jaloux, mais n'ayant pas l'aspect sordide et louche du groupe actuellement gardé à vue. Le whisky avait-il fait tomber les masques, ou bien d'incessantes allées et venues avaient-elles réellement modifié la

composition de l'assistance ? Honnêtement, il n'aurait pas pu le dire, ses souvenirs étant brumeux, incomplets. Dans tous les cas, pour une fois qu'il profitait d'un congé pour s'octroyer une virée à Paris, l'issue était plutôt moche...

L'officier de police revint dans le salon. Son expression avait changé. Elle ne reflétait plus ni l'ennui ni la sévérité ; elle était devenue grave, anxieuse, eût-on dit.

L'agent qui téléphonait au commissariat avait terminé sa communication. Il allait déposer le combiné quand, son supérieur le lui prit de la main :

- Allô ?... Dites, Lagnieu... en plus du panier à salade, envoyez aussi des inspecteurs de la P.J. et une ambulance. Je viens de trouver un cadavre dans la salle de bains...

CHAPITRE II

Au bout de deux mois de prison, - très exactement soixante journées de détention préventive jalonnées d'interrogatoires, - Coplan fut relâché. Liberté provisoire, motivée par l'absence d'antécédents judiciaires et par le fait que le prévenu n'avait jamais rencontré auparavant la victime, une jeune femme de vingt-six ans, nommée Gisèle Darbois.

A peine sorti de prison, Francis se rendit chez le Vieux. Ce dernier commença par le toiser d'un œil froid, en silence, avec une physionomie réprobatrice. Laconique, Coplan annonça :

- Libéré depuis ce matin...

Le Vieux abaissa ses yeux sur son bureau, referma le dossier qu'il étudiait et, méditatif, se mit à tapoter la table du bout de son stylo.

- Je sais depuis longtemps que mes agents ne sont pas des enfants de chœur, déclara-t-il d'un ton monotone. J'ai moi-même des conceptions assez larges en matière de divertissements. Mais vous vous êtes fourré dans une histoire souverainement déplaisante. Et, ce qui est plus grave, sans la moindre justification...

Mal à l'aise, Coplan ne répondit pas. Il n'avait rien à répondre.

Après un temps, le Vieux reprit, toujours sans regarder son interlocuteur :

- Ce qu'il y a de terrible, dans la vie, c'est qu'il suffit parfois de peu de chose pour perdre les avantages acquis par des années de bons et loyaux services. Franchement, vous avez agi comme le dernier des péquenots arrivant du fin fond de sa province...

Un accès de mauvaise humeur monta au cerveau de Coplan. Ces remarques aigres-douces étaient superflues. Il se les était servies à lui-même des dizaines de fois avant de pénétrer dans ce bureau, et le Vieux aurait dû le savoir. Par son expression excédée, Francis montra que cette leçon de morale lui tapait sur les nerfs.

- Qu'avez-vous décidé ? questionna-t-il, direct, pressé de connaître la sanction administrative qui allait le frapper.

Le Vieux haussa les épaules avec lassitude, puis dévisagea Coplan entre ses paupières mi-closes et jeta son stylo d'un geste négligent.

- Que voulez-vous que je fasse ? C'est exactement le genre d'histoires au sujet desquelles je ne peux pas intervenir.

- Vous me comprenez mal, précisa Coplan. Je ne m'attends pas à ce que vous répariez les pots cassés. Mais en attendant que l'affaire passe au tribunal, quelle est ma situation à votre égard ?

- Je vous considère comme provisoirement inutilisable. Vous devez vous tenir à la disposition de la Justice, je crois ?... Mêlé à une affaire de mœurs, avec drogue et meurtre à la clé, c'est plutôt gênant, vous ne trouvez pas ?

L'irritation de Francis grandit. Évidemment, le fait que cette sale histoire se fût produite au cours d'une période de congé avait vexé le Vieux. Sans quoi, ce dernier aurait été beaucoup plus coulant, lui qui ne lésinait jamais sur le choix des moyens quand il s'agissait d'atteindre un objectif et ne bronchait pas d'un cil quand un massacre s'avérait nécessaire. Alors, il ne trouvait pas ça « gênant », bien entendu...

- En termes officiels, je suis en disponibilité ? s'informa Francis d'un ton aigre.

Son chef se pinça la lèvre inférieure entre le pouce et l'index. Deux rides apparurent sur son front.

- Disons plutôt que vous êtes en congé sans solde depuis la date de votre arrestation, rectifia-t-il. Si le verdict des juges vous blanchit, vous serez réintégré avec effet rétroactif. Si vous décrochez une condamnation...

Il s'interrompit pour réfléchir, puis :

- Eh bien !... je produirai une lettre de démission, écrite par vous et antidatée, pour éviter la révocation pure et simple. C'est tout ce que je peux faire...

Et il écarta les mains en signe de regret, ayant l'air de déplorer la rigidité des règlements administratifs en certaines matières. Sur le plan officiel, il ne pouvait agir autrement.

Coplan le fixa dans le blanc des yeux, très calme en apparence.

- Non, je ne marche pas, dit-il d'une voix ferme. Ou bien vous me faites confiance sans restriction, jusqu'au jugement, et vous me maintenez en service actif, ou bien je démissionne séance tenante.

Le Vieux sourit.

- Toujours cabochard, hein ? Le besoin de couper les ponts, de trancher dans le vif ?

- J'aime savoir à quoi m'en tenir. Cela vous surprend ?

- Pas le moins du monde. Je prévoyais votre réaction. Elle est légitime... Mais si, de vous à moi, je puis vous affirmer que nos rapports personnels ne sont nullement altérés par votre malencontreuse nouba de l'autre soir, en tant que fonctionnaire je suis contraint de vous frapper sur les doigts, et dès maintenant.

Coplan opina :

- Et moi, si je m'incline en tant qu'agent du S.R. devant votre décision, d'homme à homme, je vous dis que certaines règles sont parfaitement stupides.

- Nous sommes bien d'accord là-dessus. Mais... *dura lex, sed lex*... Tout en réalisant à quel point votre collaboration m'était précieuse, je suis tenu d'accepter votre démission si vous me la présentez.

Une nuance de sympathie atténuait la sécheresse de ces paroles, sans toutefois en modifier le sens. Coplan, qui n'avait pas

pensé que les choses iraient jusque-là, accepta néanmoins la prise de position de son chef.

- Voulez-vous me donner une feuille de papier blanc ? demanda-t-il.

Le Vieux ouvrit un tiroir, déchira la page d'un bloc de papier à lettre et la tendit à son subordonné.

Coplan s'approcha du bureau, écrivit en silence quelques lignes, apposa sa signature d'un trait nerveux, puis mit le texte sous les yeux de son chef. Pour la forme, celui-ci en prit connaissance avant de glisser le document dans le classeur réservé au courrier.

- A présent, soupira le Vieux, puisque les convenances administratives sont satisfaites, parlons à cœur ouvert. Qu'êtes-vous donc allé fiche dans cette galère, bon sang de bon sang ?...

Il semblait brusquement s'humaniser, se dépouiller de toute la froideur inhérente à son grade ; il redevenait l'homme simple, compréhensif et cordial qu'il était en dehors de ses fonctions.

Coplan, un peu détendu, lui aussi, alluma une cigarette et souffla un filet de fumée, lentement, les paupières baissées. Cette conversation ne lui était pas agréable, mais il ne pouvait se résoudre à s'en aller. Adoptant un ton moins âpre, il dit d'une voix assourdie :

- Une blague pareille aurait pu arriver à n'importe qui. Et c'est tout à fait par hasard que je me suis trouvé là. Après mon retour de Formose, j'avais besoin de changer d'air, de m'offrir une virée... J'avais vu trop de cadavres en trop peu de jours pour ne pas profiter de mon temps libre.

Le Vieux, hochant la tête, grommela :

- Bien sûr... Il faut parfois relâcher la soupape, surtout dans notre métier, sinon on n'y résisterait pas deux ans. Quand on vient de mettre le point final à une affaire, les ressorts doivent se détendre. Selon leur tempérament, les uns vont à la pêche à la ligne, d'autres se ruinent en l'espace de huit jours pour une gamine qu'ils laissent tomber froidement après. Mais comment avez-vous échoué dans ce milieu de petits crevés et de donzelles avides d'expériences érotiques ?

Coplan fit un mouvement évasif.

- Vous n'êtes pas né d'hier... Dans le monde où l'on s'amuse, des soirées comme celle-là sont fréquentes, les bonnes adresses sont vite connues. Au début, ça se passe gentiment. On vide quelques bouteilles, on chahute un peu, les filles ne sont pas prudes. Et puis, sans qu'on sache comment, ça dégénère... S'il n'y avait pas eu ce meurtre, nous en aurions été quittes avec une nuit au bloc. Simple tapage nocturne, quoi !...

- Oui, mais voilà : il y a eu un meurtre, et la police a découvert de la marihuana, ce qui différencie nettement votre petite réunion de cent autres du même acabit. Vous auriez dû vous débiter plus tôt... Dès que vous aviez flairé l'odeur de la came...

Francis contempla sa gitane, admirant la spirale bleutée qui s'en échappait. Un sourire sans joie joua sur sa lèvre.

- Croyez-moi ou non, mais je ne me suis pas rendu compte que quelqu'un fumait de l'herbe mexicaine. En arrivant à cette sauterie, j'avais déjà siphonné quelques scotches et j'étais disposé à tout, sauf à jouer au détective ou à me mettre martel en tête. Chaque chose en son temps, n'est-ce pas ? On ne peut pas se lancer dans une fiesta en conservant une mentalité de chien de chasse.

Le Vieux eut une mimique perplexe.

- J'espère que vous vous en tirerez, conclut-il en bourrant machinalement sa pipe.

La P.J. parviendra bien à déballer ce paquet de linge sale... Venez me voir au lendemain du jugement. D'ici là, je tiens votre démission en suspens.

Avec une intonation vinaigrée, il ajouta :

- C'est mon droit le plus strict.

Coplan parvint à rester impassible.

- Au revoir, patron, dit-il en allongeant la main au-dessus du bureau.

- Au revoir... Et souvenez-vous d'une chose : je ne crois pas au hasard... Le reste vous regarde.

- Je me suis répété cette phrase pendant deux mois, maugréa Coplan avant de sortir.

Il passa dans le couloir et s'en fut vers la sortie du bâtiment.

Demeuré seul, le Vieux ne se remit pas tout de suite à la besogne. Il avait beau être blindé par une longue carrière dans les secrets d'État, cette histoire de Coplan lui pesait sur le cœur.

Bougon, il forma deux chiffres sur le disque de son appareil téléphonique.

- C'est vous, Jouan ? s'enquit-il.

- Oui.

- Supprimez Coplan de la liste des effectifs.

- Ah ? fit le secrétaire du Vieux, sidéré. Et pourquoi donc ?

- Parce qu'il vient de démissionner.

L'étonnement de Jouan fut tel qu'il eut le souffle coupé.

- Non ? Vous avez eu une discussion ?

- Je vous raconterai ça plus tard, abrégé le Vieux en raccrochant le récepteur avec brutalité.

Puis il saisit le premier dossier de la pile qui encombrait sa table de travail.

Pendant son incarcération, Coplan avait été entendu plusieurs fois par le juge d'instruction Laborde, un magistrat d'une cinquantaine d'années, assez replet, au visage d'une banalité déconcertante. Soigné de sa personne, le nez chaussé de lunettes à monture d'écaille, le juge avait mené son interrogatoire de la façon la plus classique, d'un air détaché et quelque peu méprisant, avec une inflexibilité hautaine et un perpétuel souci de la syntaxe. Chaque phrase dictée au greffier selon la réponse de l'inculpé ne recevait sa forme définitive qu'après maintes mises au point, ce qui avait exaspéré Francis, habitué à des méthodes plus expéditives et, souvent, plus efficaces.

En apprenant que François Carsal, impliqué dans « *l'affaire du boulevard Malesherbes* » et libéré la veille, patientait dans l'antichambre dans l'espoir d'être reçu, le juge d'instruction commença par hausser les sourcils. Il estimait avoir tiré de ce suspect tous les renseignements possibles et ne comprenait pas, à première vue, pourquoi cet individu se présentait spontanément à

son cabinet alors que, d'ordinaire, les gens n'y venaient qu'avec une répugnance ostensible. Toutefois, comme le lui imposaient les devoirs de sa charge et les scrupules de sa conscience, il décida de recevoir le visiteur après l'indispensable délai d'attente qui désagrège les mensonges les mieux échafaudés.

Au bout de trois quarts d'heure, Coplan fut enfin introduit dans le bureau du magistrat.

- Vous avez un complément d'information à me fournir ? s'enquit Laborde, sceptique, en essuyant ses lunettes.

- Oui. dans une certaine mesure, déclara Francis, dont l'attitude était fort différente de celle qu'il avait adoptée lors de ses entrevues précédentes avec le magistrat.

Du geste, Laborde l'invita à s'asseoir, attentif à la transformation qu'il décelait chez son interlocuteur.

- Je vous écoute...

- Si cela ne vous fait rien, j'aimerais que notre conversation n'ait pas de témoin, dit Francis en désignant du menton le greffier installé à une petite table.

Le juge tiqua. D'abord, cela ne lui serait pas venu à l'idée de qualifier de conversation l'audition d'un inculpé ; ensuite, l'absence du greffier risquait de lui procurer un surcroît de travail, s'il devait tout noter lui-même.

- Votre requête est insolite, prononça-t-il, désapprobateur. Estimez-vous que ce soit indispensable ?

- Capital : j'insiste sur ce point.

De très mauvaise grâce, le juge fit signe au greffier de se retirer, et l'employé s'en alla en manifestant sa mauvaise humeur par un toussotement faussement désinvolte.

Lorsque la porte se fut refermée, la voix impatiente de Laborde rompit le silence.

- Allez droit au fait, je vous prie.

Coplan croisa les jambes, fit voler d'une chiquenaude une poussière collée à son pantalon.

- Un élément de votre enquête a changé depuis vingt-quatre heures, commença-t-il. Hier encore, j'étais tenu au silence. A présent, j'ai les coudées franches.

- Ah ? fit le juge, intéressé. Qu'avez-vous à me confier ?

- Une chose dont je vous saurais gré de ne pas faire état par la suite, pour laquelle je me permets de solliciter le secret professionnel : je suis, ou plutôt j'étais, un agent du S.D.E.C.E. (Service de Documentation Extérieure et de Contre-espionnage. Organisme opérant en liaison avec le Deuxième Bureau de l'État-major général). Mon véritable nom est Francis Coplan.

- Ah ? répéta le juge, sidéré. Vous êtes le célèbre ?... Vous., vous dépendez de la Présidence du Conseil ?

- Plus maintenant, puisque j'ai remis ma démission, mais à l'époque des faits incriminés, j'étais effectivement attaché à cette instance. C'est pourquoi j'ai une excellente raison de voir aboutir rapidement votre enquête qui me place dans une situation fausse.

- Euh... Je suis navré. Si j'avais su plus tôt que...

Le juge se mettait à transpirer, inquiet des complications qui pouvaient surgir à la suite de cette révélation.

- Vous n'avez pas lieu de vous tourmenter ; vous avez agi comme l'exigeaient les circonstances. Disons le mot : vous êtes en présence d'un crime crapuleux, vous recherchez le ou les coupables, rien de plus normal. Cependant, étant donné ma position, je voudrais à mon tour vous poser quelques questions.

Laborde était visiblement embarrassé. Un cas pareil n'était prévu par aucun code ; ni tradition ni jurisprudence ne pouvait lui dicter sa conduite. Il ne pouvait même pas en référer au Procureur...

Devinant le débat qui se jouait dans l'esprit de son interlocuteur, Coplan reprit :

- Je ne vous demanderai pas de violer le secret de l'instruction, mais de me communiquer des renseignements d'ordre général figurant pour la plupart, je présume, dans les journaux d'il y a deux mois. Vos interrogatoires ont fait ressortir que je ne connaissais qu'une seule personne dans toute cette assemblée, Michèle Parrot. Je n'ai jamais eu la moindre relation avec la victime, Gisèle Darbois, dont j'ai appris le nom dans votre cabinet. Je n'avais jamais rencontré auparavant les deux individus avec lesquels je me suis battu. Étant curieux par nature, et directement intéressé à l'affaire, j'aimerais en savoir davantage sur les participants de cette soirée.

Le juge d'instruction parut un peu soulagé ; par chance, son visiteur ne lui demandait pas de commettre une irrégularité.

Presque aimable, Laborde répondit :

- Je ne vois aucun inconvénient à vous citer les noms et adresses de ces gens. Ceux qui ne sont plus sous les verrous sont sous la surveillance de la police car, en dépit d'un travail acharné, de nombreux points demeurent obscurs dans cette affaire.

Puis, soudain aux aguets :

- Vous avez une hypothèse ?

Coplan, péchant une cigarette dans sa poche sans sortir le paquet, l'inséra entre ses lèvres, déclencha son briquet.

- J'en ai une, en effet, dit-il, mais, dans l'état actuel des choses, elle ne vous serait d'aucune utilité. Les indications que vous pouvez me fournir m'aideront peut-être à lui donner plus de consistance. Tout d'abord, quelle est la cause exacte de la mort de Gisèle Darbois ?

Le magistrat récita :

- Empoisonnement au cyanure. La mort remontait à une heure au maximum lors de l'arrivée du médecin-légiste.

- Êtes-vous sûr qu'il s'agit d'un crime ? Non d'un suicide ?

Ici, Laborde se montra moins affirmatif.

- Je ne puis me prononcer avec certitude. L'ampoule a été croquée par la victime... L'a-t-elle fait volontairement, ou quelqu'un a-t-il profité du fait qu'elle était sous l'influence de la boisson pour l'y contraindre, je ne saurais encore le dire. Il m'a été impossible de reconstituer minute par minute les allées et venues de tous ces gens dans un appartement de huit pièces... Au reste, je n'ai découvert jusqu'ici aucun mobile. Parmi les personnes présentes, aucune ne semble avoir nourri des griefs sérieux à l'égard de cette jeune femme.

Baissant les yeux pour achever sa pensée, il termina en disant :

- Je ne crois pas que la jalousie puisse être retenue comme motif dans un tel milieu...

- Quelle était l'adresse de Gisèle Darbois ?

- Je vous ferai taper la liste complète des noms et adresses. La victime habitait Barbès.

- Ho ! fit Coplan. Moyens d'existence ?
- Sans, dit le juge avec une intonation significative.
- Une liaison ?
- Plusieurs. La plus régulière, la plus constante, était un Nord-Africain nommé Bakouche. Ce n'est pas un barbeau. Je l'ai entendu : il était terrorisé de se trouver au Palais de Justice. Il ignorait tout de cette soirée chez Corinne Morestel. Il travaille honnêtement comme serveur de café dans un cabaret de luxe.

- Hm... Et cette Corinne, a-t-elle des antécédents ?

Le juge remua dans son fauteuil, se gratta l'oreille.

- Ce n'est pas la première fois qu'un scandale se produit chez elle, finit-il par déclarer. On l'a pincée deux fois, antérieurement, pour des projections de films... euh... spéciaux. Mais, en confidence, je vous signale que c'est une indicatrice de la police. C'est pourquoi on fermait les yeux sur les festivités dont son appartement était le théâtre depuis plusieurs mois.

Coplan sifflota. Pas à dire, il était tombé en belle compagnie, ce soir-là !...

- Et cette femme n'a pas pu vous donner quelques indications utiles ?

- Si, mais seulement au sujet de la drogue. Elle a cité le nom du fournisseur : c'est l'individu auquel vous avez administré une correction, le nommé Jacques Souston. Il s'adonnait lui-même à la marihuana et, comme tous ses émules, prenait plaisir à intoxiquer les autres, les femmes de préférence. Sur la mort de Gisèle, Corinne Morestel ne sait rien. Du moins, c'est ce qu'elle affirme ; et j'ai tendance à la croire.

- Elle est toujours détenue ?

- Légalement, elle devrait l'être, mais j'ai préféré lui donner la clé des champs. Si elle apprend la moindre chose, elle s'empressera de m'en informer ; je la tiens par une inculpation de proxénétisme qui peut lui coûter cher.

- En résumé, dit Coplan, tant que vous n'aurez pas opté définitivement en faveur du suicide, tous ceux qui étaient chez Corine Morestel sont considérés comme des meurtriers possibles,

moi compris ? Le reste n'est pas retenu dans vos poursuites, puisque le problème de la drogue est éclairci ?

Le juge se caressa le menton, songeur.

- Oui, acquiesça-t-il finalement, les attentats à la pudeur sont vigoureusement niés par tous les intéressés. Le témoignage des agents ne suffit pas et on pourrait ergoter sur la définition de « *femme en tenue légère* »... Le fait d'être dévêtu constitue une simple présomption ; il n'y a pas eu, à proprement parler, de flagrant délit. Sinon, on devrait poursuivre les spectateurs d'une revue des Folies Bergère ou ceux qui assistent à un défilé de maillots de bain.

Coplanregistra avec satisfaction que Laborde ne mentionnait même pas la bagarre. Appuyant son coude sur son genou, il dit d'une voix posée :

- Je vous remercie pour ces éclaircissements, monsieur le juge, mais il y a encore un petit détail que je voudrais élucider...

Sur un signe encourageant de Laborde, il demanda :

- Qui a alerté Police-Secours ?...

CHAPITRE III

Le magistrat le fixa d'un air surpris.

- Ma foi, je vous avoue que je n'en sais rien ! Un locataire quelconque, je suppose...

- Pas Corinne Morestel ?

Laborde réfléchit, secoua la tête, puis ôtant ses lunettes :

- Je ne le pense pas, bien que je ne lui aie pas posé la question. Attachez-vous de l'importance à ce détail ?

Coplan poussa un soupir.

- J'en suis réduit à m'accrocher aux détails, en effet... Et celui-là, en particulier, m'intrigue depuis quelques semaines. Vous ne trouvez pas cela curieux, le fait que la police soit appelée juste au moment où quelqu'un vient de mourir, alors que les dix-neuf personnes réunies dans l'appartement n'en savent rien ?

- Vous oubliez le vacarme. C'était bien suffisant pour inciter un voisin à prévenir les agents.

Francis eut une moue dubitative.

- La bagarre faisait moins de bruit que le pick-up... On ne téléphone pas au commissariat pour faire cesser un tapage sans avoir tenté soi-même une démarche auprès des locataires trop bruyants, avec injures à l'appui si on a mauvais caractère. Non, d'ailleurs Police-Secours a dû être réclamé avant le début des altercations. Si l'appel avait été lancé pendant la dispute, la voiture n'aurait pas pu arriver aussi vite.

Il y eut un silence, puis le juge d'instruction émit d'une voix pensive :

- Vous en déduisez que la personne ayant invité la police à venir au boulevard Malesherbes savait qu'il y avait, à ce moment-là, un cadavre dans l'appartement ?

- Ma conclusion n'est pas aussi formelle, mais je crois que vous auriez intérêt à identifier le correspondant et à le mettre sur le gril.

Tandis que le juge notait quelques mots sur un bloc-notes, Coplan se souleva pour déposer sa cendre dans un cendrier. Il songea aux nombreuses entrées et sorties qui s'étaient produites entre onze heures et une heure du matin. La communication avait été demandée à l'extérieur, car le téléphone, chez Corinne Morestel, se trouvait dans le salon et personne ne l'avait décroché. Selon toute vraisemblance, l'appelant avait quitté l'appartement un bon quart d'heure avant l'arrivée du car et n'avait pas été emmené avec les autres inculpés. Il avait dû s'éclipser avant la scène provoquée par Souston.

- Je vais orienter la P.J. sur cette piste, dit Laborde en relevant les yeux. Il y a peut-être là, en effet, un autre point de départ pour les investigations. Cette enquête est harassante en raison même du grand nombre de gens impliqués dans l'affaire.

Coplan opina d'un air compréhensif.

- Michèle Vernet est-elle encore incarcérée ? demanda-t-il incidemment.

- Elle a été libérée hier. Je n'ai aucune charge précise contre elle.

Il semblait n'en avoir contre personne, mis à part Jacques Souston. Cette histoire était décidément nébuleuse de bout en bout : incertitude quant à la nature exacte du drame, crime ou suicide ; absence de mobile dans les deux cas ; surabondance de suspects mais sans aucun fait précis relevé contre l'un d'entre eux... Il avait là un singulier dossier sur les bras, le juge Laborde.

Coplan se leva, éteignit sa cigarette et dit :

- Je souhaite que vous puissiez rapidement dénouer les fils de votre enquête. En ce qui me concerne, je ne vous ai rien caché de ce que j'ai vu en qualité de témoin et je demeure à votre disposition pour d'éventuelles confrontations.

Le magistrat se frotta les mains d'un geste machinal, comme s'il était plutôt satisfait de l'entretien qu'il venait d'avoir. Pour lui, la conversation avait été relativement fructueuse, en ce sens que Coplan avait attiré son attention sur un point qui lui avait échappé : l'origine du coup de téléphone. En outre, le fait de pouvoir tabler à fond sur les déclarations d'un des témoins lui permettrait de discerner la valeur réelle des autres dépositions. Cela lui donnait une base plus solide pour la suite des interrogatoires.

- Vous avez bien fait de me révéler votre appartenance au S.D.E.C.E., dit-il d'un air convaincu.

Puis, avec un sourire :

- Cela ne vous innocent pas, évidemment... Je dirais même : au contraire. Car des gens comme vous n'ont pas trop bonne réputation aux yeux de la Justice. Mais comme vous n'avez même pas essayé de faire agir des forces occultes pour être libéré, je puis considérer comme vrais les renseignements que vous m'aviez fournis.

Le visage de Coplan se détendit.

- Si j'avais été vraiment impliqué, articula-t-il en pesant sur les mots, je n'aurais pas été arrêté, vous le savez bien.

Le juge gloussa, égayé.

- Je sais que nos services secrets n'utilisent que des agents de première force, admit-il avec une inclinaison de tête.

Mais brusquement il se rembrunit, fixa Coplan d'un regard aigu et dit à mi-voix :

- Au fait, ce qui s'est passé chez Corinne Morestel avait peut-être un rapport quelconque avec vos propres activités ?...

Francis médita deux ou trois secondes avant de répondre.

- Rien ne permet de l'affirmer, malheureusement. J'étais en période de congé.

En lui-même, cependant, se dessinaient de vagues soupçons. Les aspects illogiques de cette affaire le tracassaient : on ne se suicide pas chez des amis, en plein sabbat. D'autre part, un criminel assez habile pour supprimer sa victime sans se faire remarquer ne se précipite pas sur un téléphone pour convoquer la police. A quoi cela rimait-il ? On aurait bien découvert le cadavre sans l'intervention de Police-Secours !

Toutes ces pensées occupèrent un moment son esprit, mais il n'en laissa rien voir et prit congé du juge en concluant :

- Ma présence sur les lieux était le fruit d'une pure coïncidence. Quelques heures auparavant, j'ignorais encore que j'irais chez Corinne Morestel. Et personne ne pouvait prévoir que je terminerais la soirée chez elle. Vous le voyez, tout cela est déroutant... Au revoir, monsieur le juge.

Il sortit du Palais. Le calme provincial de la place Dauphine et le spectacle des arbres peuplés d'oiseaux lui firent du bien.

Il alla s'installer sur un banc, les mains dans les poches, et le regard mobile, se mit à réfléchir. « *Comme un chômeur...* », songea-t-il, étonné.

Lui, dont l'existence avait toujours été mouvementée, active, dangereuse, il se trouvait soudain aussi oisif qu'un retraité ! Dans un sens, c'était assez drôle... Il se compara successivement à un voilier échoué sur le sable, à un moteur sans essence ou à un boxeur sans adversaire. On aurait voulu le mettre « *hors circuit* » qu'on ne s'y serait pas pris autrement !...

La pertinence de cette réflexion imprima un nouveau cours à ses pensées. Le mettre hors circuit ? Voilà une ambition qu'avaient eue pas mal de ses adversaires. Mille fois, on avait tenté de le supprimer, de le compromettre ou de l'acheter ; chaque fois la manœuvre s'était retournée contre ses auteurs. Mais si la soirée

chez Corinne Morestel avait été agencée de manière à le viser, à l'éliminer temporairement, le coup avait porté.

Qui donc aurait pu avoir intérêt à l'empêcher d'opérer pendant une période de quelques semaines ? A l'étranger, des dizaines d'individus, pour le moins. Mais à Paris ?

Il suivit des yeux les sautilllements courroucés d'une dizaine de moineaux autour de quelques miettes de pain. Eux aussi s'efforçaient, à renfort de coups de becs et de battements d'aile, d'écarter les concurrents afin d'attraper les plus gros morceaux.

« *Je ne crois pas au hasard* », cette, réflexion du Vieux, pouvait s'interpréter ici de deux façons : ou bien, un drame s'était produit chez Corinne Morestel parce que Coplan se trouvait chez elle ; ou bien, contrairement à ce qu'il s'imaginait, ce n'était pas par hasard qu'il s'était rendu dans cet appartement alors qu'un crime devait y être commis.

Incapable de rester immobile plus longtemps, Francis s'achemina vers le Pont Neuf.

Il avait beau se dire que son imagination battait la campagne et que la réalité était sans doute infiniment plus simple que les combinaisons qu'il échafaudait, il ne parvenait pas à changer le cours de ses idées. La pensée que, peut-être, on était en train de le rouler suffisait à entretenir son excitation et lui ôtait toute envie de s'occuper d'autre chose.

Il héla un taxi qui passait à proximité.

- La Madeleine, indiqua-t-il au chauffeur.

En se calant contre le dossier de la banquette arrière, il éprouva un certain soulagement. A présent il s'était assigné un but, il reprenait possession de lui-même.

Un quart d'heure plus tard, rue Tronchet, il monta chez Michèle Vernet. Elle était là, vêtue d'une jolie petite robe d'après-midi, ravissante sous la coiffure bouclée de ses cheveux décolorés, son air de distinction encore rehaussé par un parfum de grande classe. En apercevant Francis, elle eut un mouvement de joyeuse surprise :

- Toi ! Ils ont consenti à te relâcher aussi ?

A la voir, on n'aurait pas cru qu'elle venait de faire un stage à Saint-Lazare.

Coplan lui prit les deux mains et posa un baiser amical sur sa joue veloutée.

- En même temps que toi, ma poule.

Avec la familiarité qu'autorisent de vieilles relations, il l'entraîna vers le living, l'obligea à s'asseoir sur le canapé et marcha vers le bar.

- Qu'est-ce que tu prends ? s'enquit-il en examinant les bouteilles. Sherry, Vat 69, Cinzano, cognac ?

- Sherry, choisit-elle. Les cigarettes sont dans le tiroir supérieur du dressoir. Tu n'as pas trop mauvaise mine, au fond.

- Le repos forcé ne me réussit pourtant pas...

Ayant rempli deux verres, il les posa sur une table basse à côté du canapé, se laissa tomber à côté de Michèle, allongea ses jambes et plaça ses mains derrière sa nuque.

- Ce que tu as l'air courageux ! fit remarquer la jeune femme en le couvant d'un regard critique, un peu déconcertée par la sobriété de ses épanchements après huit semaines de séparation.

Les yeux mi-clos, le torse soulevé par une respiration puissante et régulière, Francis marmonna :

- Dis donc, c'est une idée de génie que tu avais eue, de nous embarquer chez cette Corinne, l'autre soir...

Michèle pivota sur elle-même pour se tourner vers lui, légèrement agressive :

- J'espère que tu n'es pas venu uniquement pour me faire des reproches ?... Est-ce que je pouvais savoir, moi ? Et puis, j'ai trinqué autant que toi !

- Te fâche pas, murmura-t-il sans la regarder. Depuis deux mois, j'essaie de me souvenir comment nous avons échoué chez cette copine.

- Copine ? répéta Michèle, radoucie. Tu parles ! Je ne l'avais jamais vue... C'est la première fois que j'y mettais les pieds.

Coplan souleva un de ses souliers, plaça le talon en équilibre sur la pointe de l'autre.

- Alors, qui nous a refilé cette adresse ?

- Eh bien, mon petit vieux, si tu ne te rappelles pas, qu'est-ce que tu devais tenir !... C'est Gisèle, voyons.

Il se redressa d'un coup de reins, fixa les yeux gris-vert de la jeune femme.

- Gisèle ? La morte ?

- Mais oui.

Francis en resta pantois. Il ne s'était jamais représenté le visage de la morte : lorsqu'il avait appris son nom, il croyait dur comme fer qu'elle lui était inconnue. Et maintenant Michèle lui apprenait qu'ils l'avaient rencontrée avant d'aller chez Corinne Morestel.

- Ça, c'est marrant, déclara-t-il en adoptant une pose plus ramassée. Et Gisèle, tu la connaissais ?

- Ben, forcément, puisque nous avons rendez-vous avec elle !

Elle contemplait Francis avec un rien de condescendance, comme si elle tenait ses facultés intellectuelles en piètre estime. Mais lui ne s'en apercevait pas, il refrénait des pensées qui filaient au grand galop.

- Une minute, fit-il en se concentrant, un bras passé autour de l'épaule de son amie. Si nous repartions à zéro ? Reconstituons les faits, comme dit le juge Laborde...

- Tu veux jouer au détective ? se moqua Michèle qui n'avait jamais soupçonné la véritable profession de Coplan.

- Je veux surtout nous tirer du pétrin, rétorqua-t-il, sérieux. Je n'ai pas été fichu de donner une explication convenable de ma présence dans cet appartement. Avoue que c'est un peu idiot. D'entrée de jeu, ça m'a mis en fâcheuse posture : j'avais l'air de vouloir cacher certaines choses...

- Heureusement, j'avais bu moins que toi, sinon tu te débattrais dans un éternel mystère.

Elle ne croyait pas si bien dire, et Coplan remercia le ciel qu'elle eût conservé une vision assez claire du prologue de cette mémorable soirée.

Il se rapprocha davantage d'elle, la prit contre lui.

- Raconte-moi tout depuis le début, c'est-à-dire après notre sortie du restaurant. D'abord, à quel moment a-t-il été fixé, ce rendez-vous avec Gisèle ?

- Le lundi précédent. Je l'avais prévenue que je sortais avec toi et qu'il me serait difficile de venir ; mais elle a insisté, disant que ça

tombait à pic, qu'elle connaissait un endroit très rigolo où il valait mieux aller en compagnie d'un homme. Quand, après le dîner, nous sommes allés au Jockey's, tu commençais à vasouiller. Et la preuve que tu déraillais, c'est que tu étais d'accord sur tout ce que je te disais.

Francis adopta une expression lointaine ; d'une légère pression de la main, il invita Michèle à poursuivre.

- Vers dix heures et demie, nous sommes passés au Dupont Montparnasse et c'est là que nous avons vu Gisèle.

- Elle était seule ?

- Oui, bien sûr. Tu souffres d'amnésie ou quoi ?

- Continue...

- A trois, nous sommes encore passés dans un bar du boulevard Montparnasse. Inutile de préciser que tu as continué à boire au même rythme. Oh ! tu étais charmant, câlin, et tout. Quand Gisèle a proposé d'aller chez Corinne, tu as applaudi des deux mains, au point que j'ai cru que tu étais au courant. Là-bas, on a chahuté ; il y avait une atmosphère, je ne te dis que ça !... A un moment donné, alors que j'étais sur tes genoux, tu m'as flanquée par terre pour aller te bagarrer avec un type... Moi, je...

- Je me souviens de la suite, interrompit-il. Dis-moi plutôt si Gisèle t'avait paru normale ? Elle n'était pas triste, déprimée ?

Michèle pouffa.

- Si elle l'était, elle le cachait bien ! Tu ne l'as pas vue dans son numéro de mambo ? En jarretelles, avec une corbeille de fruits sur la tête ?

- Non, je le regrette, dit-il, sincère. Tu n'aurais pas une photo d'elle, par hasard ? Un portrait acceptable ?

Le nez de la jeune femme se fronça, sa bouche se pinça sous l'empire de la réflexion.

- Je dois en avoir une quelque part, mais comment savoir où je l'ai fourrée ? L'ordre et moi, tu sais...

Elle se leva, se prit le menton. Coplan admira la grâce de sa silhouette aux courbes bien situées.

- Creuse-toi les méninges, mon petit, ça me serait très utile...

Michèle s'en alla d'un pas décidé vers sa chambre à coucher et disparut dans l'embrasure de la porte.

Il sirota une gorgée de Cinzano ; son amie venait, sans le savoir, d'ajouter une touche supplémentaire à un dessin encore informe : si Gisèle Darbois n'avait pas eu l'intention de se donner la mort ce soir-là, elle avait en tout cas prémédité de les amener tous les deux chez Corinne Morestel.

Triomphante, Michèle revint bientôt en brandissant un petit rectangle de papier glacé.

- Je l'ai retrouvée. Ce n'est pas fameux, mais c'est toujours ça... Nous avons été filmées ensemble, un jour, aux Champs-Élysées.

Coplan saisit la photo et regarda attentivement les deux visages. Alors, brusquement, il se souvint. En effet, cette physionomie ne lui était pas inconnue : il avait vu cette femme au moins une fois.

- Depuis combien de temps vous fréquentiez-vous ? demanda-t-il en posant les yeux sur Michèle, plantée devant lui sur ses hauts talons.

Elle fit un effort de mémoire. L'existence qu'elle menait n'était pas riche en points de repère, ses relations changeaient constamment.

- Je crois, commença-t-elle d'une voix hésitante, que nous sommes devenues copines environ deux ou trois mois après que... toi et moi... nous...

Francis hocha la tête en silence, rassemblant ses propres souvenirs. Il avait connu Michèle l'automne précédent, et, au bout d'une lune de miel de quinze jours, il était parti en mission. Où ? En Hollande, pour coincer Herlig... Puis à Tanger. Gisèle Darbois avait apparu dans le décor à cette époque-là.

Il empocha la photo, attira Michèle sur ses genoux. Sa main droite erra distraitement sur la rondeur de la cuisse, que le taffetas gainait avec une éloquente fidélité.

- Je me demande, dit-il d'un ton rêveur, si Gisèle n'avait pas un autre rendez-vous chez cette Corinne... Car enfin, le type qui lui a donné le cyanure devait avoir un motif pour la supprimer. A plus forte raison, il devait la connaître, et réciproquement.

Michèle, alanguie, caressa la joue de Coplan d'un geste doux et voluptueux.

- Gisèle avait des accointances avec plusieurs des types qui se trouvaient là, murmura-t-elle d'une voix presque imperceptible, voilée. Que veux-tu que ça nous fasse ? On ne pourrait pas parler d'autre chose ?

Coplan soupira profondément. Le corps souple et tiède de Michèle ne réussissait pas, en dépit de son envoûtante présence, à le distraire de ses préoccupations.

Les nerfs à fleur de peau, il voulut néanmoins témoigner à sa maîtresse plus de chaleur qu'il n'en ressentait. Il resserra son étreinte, se pencha sur elle et l'embrassa.

Quand leur baiser prit fin, il prononça comme un aveu :

- J'en arrive à me demander si ce n'est pas toi qu'on voulait tuer cette nuit-là...

CHAPITRE IV

Scandalisée, Michèle recula d'un mouvement brusque, les bras raidis, le visage crispé.

- Tu plaisantes, non ?

Coplan l'apaisa d'une caresse, regrettant d'avoir laissé échapper cette supposition. Si Michèle avait été empoisonnée au lieu de Gisèle, il n'aurait jamais su par quel concours de circonstances il avait échoué dans cet appartement du boulevard Malesherbes ; il n'aurait pas appris non plus que les deux femmes étaient liées...

- C'est vrai, je me casse inutilement la boule, admit-il, contrit. L'ennui, c'est que tant que ce juge n'aura pas déniché le coupable, nous serons encore convoqués souvent au Palais. Plus vite nous tirerons notre épingle du jeu, mieux cela vaudra. On ne sait jamais comment ce genre d'affaire peut évoluer...

Michèle, rassurée, lui passa les deux bras autour du cou.

- Si on nous a remis en liberté, c'est qu'on estime avoir obtenu de nous tous les renseignements que nous pouvions donner, dit-elle avec bon sens. Qu'ils se débrouillent, à présent.

Elle but une gorgée de sherry, se pelotonna de nouveau contre lui, très chatte. Francis, les pensées ailleurs, l'embrassa dans l1. cou. Mais ça n'allait pas fort ; il manquait d'entrain.

Le timbre d'entrée ronfla.

- Zut ! ponctua Michèle, dépitée.

Elle se dégagea, posa les pieds sur le parquet : mais, avant de se lever, elle hésita.

- J'ouvre ? Ou je suis partie ?

- Va toujours voir, dit Francis en rajustant son nœud de cravate.

Michèle se rendit dans le hall, referma la porte derrière elle pour masquer le living, fermement décidée à expédier le raseur qui venait la déranger. Ouvrant alors la porte palière, elle aperçut un petit garçon d'une douzaine d'années tenant dans ses bras une longue boîte en carton provenant de toute évidence de chez le fleuriste.

- Des fleurs pour vous, madame, dit le gamin avec sérieux en tendant la boîte.

- Merci, mon petit, fit Michèle, étonnée, ravie aussi.

Elle déposa le carton sur une fausse cheminée, prit une pièce de monnaie dans son sac et la donna au garçon de course. Il salua et dévala les escaliers.

Michèle rentra dans le living, sa boîte sous le bras.

- C'est gentil d'y avoir pensé, dit-elle à Francis, mutine. Tu es un beau mufle, mais tu as parfois de ces attentions...

Coplan, le front plissé, la contempla avec perplexité.

- Désolé, dit-il, mais ce n'est pas de moi.

Elle crut percevoir dans ses paroles une nuance de sarcasme, et non de regret. Une ombre passa sur ses traits.

- Alors, de qui veux-tu que ce soit ? questionna-t-elle, pincée, comme si Francis avait insinué qu'elle jouait la comédie.

- Eh bien !... regarde, conseilla-t-il, flegmatique. Il doit y avoir une carte.

- Il y en a une... la tienne !

Elle enleva le papier de cellophane qui enveloppait la boîte, puis s'apprêta à dénouer la ficelle. Mais tout à coup Coplan la retint par le poignet.

- Attends... N'y touche pas !

Stupéfaite, Michèle le vit se pencher en avant et coller l'oreille contre l'emballage de carton. Une certaine anxiété assécha subitement ses lèvres.

- Tu entends des voix ? ironisa-t-elle, pas très rassurée.

D'un geste impatient, il la fit taire et continua d'écouter. N'entendant rien, il se redressa, encore soucieux.

- Je me méfie toujours des cadeaux dont je ne connais pas l'origine, surtout quand on peut croire que c'est moi qui les envoie. Ne bouge pas.

Interdite, Michèle recula d'un pas. Coplan alla vers son veston jeté sur un fauteuil. Dans la petite poche supérieure, il prit un étui de cuir renfermant une boussole. Revenant alors vers la boîte posée sur la table basse, il sortit la boussole, la promena tout autour du paquet. L'aiguille pivota sur son axe, indiquant avec obstination l'une des extrémités de la boîte.

- Il y a une masse métallique dans ton bouquet de fleurs, articula-t-il à mi-voix, très intéressé par le mouvement de l'aiguille.

- C'est le papier d'argent, murmura Michèle, plus impressionnée qu'elle ne voulait l'admettre.

- Le papier d'argent ne fait pas réagir une boussole, contesta Francis, les yeux braqués sur le carton, comme s'il espérait voir à travers l'emballage.

Estimant l'expérience concluante, il glissa la boussole dans sa poche, s'agenouilla près de la table. Un frémissement d'excitation lui courait le long de l'échine. Michèle recula un peu plus, hypnotisée par les gestes de son ami. Nerveuse, elle souffla :

- Qu'est-ce que c'est, à ton avis ?

Coplan se détourna une seconde, le temps de lui dire :

- Une bombe, ma chère. Une toute petite bombe.

Michèle sentit son sang se glacer dans ses veines. Soudain, affolée, elle balbutia :

- Non ! Je t'en supplie, n'y touche pas !...

Il avait soulevé le paquet avec précaution pour le soupeser, et ne prêtait aucune attention à la jeune femme qui s'était adossée contre le mur du fond, les mains appliquées contre la tapisserie, le visage défait.

- Ne t'inquiète pas, ronchonna-t-il. J'ai été démineur, dans le temps. Ces engins-là, ça me connaît...

Avec une assurance de spécialiste, il continua à manipuler le carton, étudiant le trajet suivi par la ficelle d'or qui le tenait fermé. Il ne fut pas long à repérer un trou minuscule, en dessous, par où la cordelette bien tendue pénétrait à l'intérieur de la boîte. Alors il respira...

Abandonnant l'emballage, il se remit debout, alluma une cigarette.

- Qu'allons-nous faire de... de ce paquet ? bégaya Michèle. Tu es sûr que... que ça ne va pas éclater ?

- Ça n'éclatera que si on tire la ficelle.

Pour l'instant, ce pétard est aussi inoffensif qu'une vieille pantoufle.

La jeune femme se détendit, légèrement tranquillisée par le calme de Francis. Ce dernier s'approcha de la fenêtre et plongea le regard dans la rue, sans écarter le rideau.

La rue Tronchet était encombrée de passants ; les gens s'attardaient devant les étalages. Dans cette foule, quelqu'un attendait certainement qu'une explosion se produise... Mais qui ? Était-ce ce monsieur élégant apparemment conquis par un assortiment de cravates ? Ou cet individu d'allure étrangère planté devant la librairie d'en face ? Ou encore cette fille aguichante qui se baladait de long en large pour faire le tapin ?

Francis voyait en partie seulement le trottoir devant l'immeuble. Il aurait dû, pour apercevoir les gens marchant le long des façades, ouvrir la fenêtre et se pencher ; mais il n'y tenait pas, évidemment. Quittant l'embrasement et revenant au centre du living, il conserva une attitude méditative.

- Tu vois, dit-il en émergeant de sa rêverie, on tente de réparer l'oubli commis chez Corinne. Toi aussi, tu aurais dû rester sur le carreau, là-bas.

Une soudaine pâleur envahit les joues de la jeune femme.

- Mais pourquoi ? s'exclama-t-elle, saisie d'effroi et à deux doigts des sanglots. Je n'ai rien fait ! Personne n'a de raison de m'en vouloir...

- A toi, non. Mais moi, ce n'est pas pareil !...

Il servit deux verres de whisky, en apporta un à son amie dont les jambes faiblissaient et l'obligea à le vider d'un trait. Lui-même avala le contenu de son verre d'une seule gorgée.

- Tu comprends pourquoi j'aimerais qu'on en finisse, maintenant ? C'est moi qui suis visé, mais indirectement... Aucune attaque de front : des coups bas, des trucs obliques.

Michèle, effarée, répéta :

- Mais pourquoi, au nom du ciel ? Tu n'es pas un gangster, j'imagine ?

Au lieu de lui répondre, et poursuivant un raisonnement intérieur, Coplan laissa tomber :

- Il faut que cette bombe explose... Ça leur fera plaisir...

Et, brusquement, il alla décrocher l'appareil téléphonique, forma le numéro de Police-Secours.

Avant d'obtenir la communication, il dit encore :

- On va leur faire croire que le coup a réussi, sinon ils recommenceront.

Dans le récepteur, la voix d'un policier retentit.

- Ici, le 28, rue Tronchet, annonce Coplan d'un ton très ordinaire. Je vous signale qu'une bombe va exploser dans cet immeuble dans quelques minutes... Non, je ne blague pas. L'engin est au troisième, dans l'appartement de Mlle Michèle Vernet. Arrivez dare-dare avec une ambulance et un uniforme supplémentaire d'infirmier...

La réponse furibonde de l'agent de service fit vibrer la plaque de l'écouteur. Sans s'émouvoir, Francis attendit qu'il eût fini de vociférer, puis reprit :

- Attendez, si ça vous chante, d'être alerté par une borne du voisinage, mais il vaudrait mieux que vous démarriez d'ici cinq minutes. Je reste sur place et je vous fournirai des explications après. Passez éventuellement un coup de fil au juge d'instruction Laborde, informez-le de mon appel et citez mon nom : Coplan. Ceci est en rapport avec l'affaire du boulevard Malesherbes...

L'agent riposta que tout ça n'était pas régulier, que l'intervention de Police-Secours ne pouvait être réclamée par un particulier qu'après un incident, et non avant. Francis lui coupa la parole :

- Dans cinq minutes... N'oubliez pas : une blouse d'infirmier en plus.

Puis il raccrocha. Michèle, médusée, l'observait comme si elle ne l'avait jamais vu.

- Tu es fou !... articula-t-elle. Tu ne vas pas faire sauter cette bombe ici ?

- Mais si !...

Il traversa le living à grandes enjambées, récupéra son veston au passage et se dirigea vers la cuisine, logée sur la façade arrière de la maison et donnant sur une petite terrasse. Il ouvrit la porte du réfrigérateur encastré dans le mur extérieur, enleva en un tournemain les plats qui se trouvaient dans le meuble, les déposa sur la table et revint ensuite dans le living pour saisir la boîte de fleurs. Michèle se jeta sur lui, éperdue :

- Non ! tu ne vas pas faire ça ! Tout mon appartement va être réduit en miettes.

- Un appartement, ça se répare... Ta peau, tu n'en as qu'une ! Laisse-moi faire. Les dégâts seront très limités, je t'assure.

Il s'exprimait d'une voix persuasive, aimable mais résolue. De toute évidence, rien au monde ne l'aurait fait changer d'idée.

- Entrouvre les fenêtres de devant, la pressa-t-il. C'est ton frigo qui encaissera le choc principal ; avec ses doubles parois en tôle d'acier, il tiendra le coup. La grenade est légère, c'est à peine si elle déséquilibre le poids du paquet ; elle ne démolira pas les murs. Quelqu'un doit surveiller l'entrée de la maison ; on ignorait que j'étais chez toi, sinon on aurait attendu pour te faire parvenir le colis ; nous ne pourrions pas sortir normalement sans nous faire repérer. Crois-moi, il n'y a pas d'autre solution. Allons, au trot...

D'une légère poussée, il se dégagea, se mit en quête d'une longue ficelle, tandis que Michèle, en plein désarroi, restait clouée au milieu du studio. Elle était partagée entre l'envie de s'évanouir et celle de prendre la fuite en hurlant. Francis gueula, question de lui remettre l'esprit en place :

- Grouille-toi, nom de Dieu ! Si les flics s'amènent avant le feu d'artifice, l'effet est raté !

Sans plus se soucier d'elle, il dénicha une pelote de cordelette blanche et entreprit de la dévider d'une longueur correspondant à la distance entre le réfrigérateur et la porte du cabinet de toilette, au fond de la chambre à coucher. Il cassa le fil d'un coup sec. Un courant d'air lui apprit que Michèle s'était enfin mise à la besogne.

Il inséra le carton dans le réfrigérateur, le bout où se trouvait la grenade dans le fond, puis il noua sa ficelle blanche à celle qui sortait du petit orifice à la face inférieure du colis. Ceci fait, il cala la table de cuisine contre la partie du carton dépassant de l'alvéole du frigo, devant la lourde porte entrebâillée. Prenant garde à ne pas exercer une traction sur la ficelle, il guida celle-ci jusqu'à la salle de bains, ce qui l'obligea à traverser le couloir, puis la chambre à coucher.

Le front moite, il se tourna vers Michèle qui tremblait comme une feuille ; des larmes coulaient silencieusement sur ses joues, mais elle ne disait rien.

Coplan l'attira contre lui, lui effleura le menton d'une caresse assez rude.

- Ne crains rien, il n'y a aucun risque !... Je te rembourserai les réparations.

Il essayait de se montrer cordial et bon enfant, bien qu'une sourde colère grondât en lui.

Qu'on s'attaquât à lui, il n'y voyait aucun inconvénient ; mais qu'un adversaire pût chercher à le mettre hors combat en s'en prenant à des femmes qui ne participaient nullement à la guerre clandestine l'écoeurait au-delà de toute expression. Il tenait à Michèle... Ce n'était pas le grand amour avec serments et discours lyriques, bien sûr, mais une affection solide basée sur une merveilleuse entente charnelle.

- Viens, dit-il en l'entraînant dans la salle de bains dont il referma avec prudence la porte sur eux.

Puis, agrippant le bout de la ficelle qui traînait par terre, il ajouta :

- Ferme les yeux et bouche-toi les oreilles !...

Elle obéit sur-le-champ. Il tira sur la cordelette, d'un mouvement sec mais sans brutalité. Rien ne se produisit ; Michèle fixait sur lui de grands yeux interrogateurs quand une violente déflagration secoua

les murs. La porte s'ouvrit d'un coup, repoussée par une onde de choc ; du plâtre dégringola du plafond, des cadres tombèrent. Puis un nuage de fumée s'engouffra dans le couloir, envahit les pièces.

Coplan et Michèle avaient senti trembler le sol sous leurs pieds, une brusque surpression d'air les avait fait chanceler, mais ils étaient indemnes.

- Ne sors pas d'ici, dit Francis. Je vais voir s'il n'y a pas un début d'incendie.

Les paupières picotantes et les narines irritées par les gaz de l'explosion, il parvint dans la cuisine et ne put retenir une grimace contristée. Dans la petite pièce, plus rien n'était entier. Le réfrigérateur n'était plus qu'un amas de tôles éventrées, noircies, d'où s'échappaient encore des volutes de fumée. La table avait été projetée contre le mur d'en face et les morceaux gisaient sur le carrelage. Les carreaux avaient été pulvérisés.

Coplan vérifia si la canalisation de gaz ne fuyait pas, si les fils électriques n'avaient pas trop souffert. Il ne décela aucun indice alarmant et repartit aussitôt vers le living. Sans approcher la fenêtre de trop près, et se tenant à demi baissé pour ne pas être aperçu de la rue, il jeta un coup d'œil furtif par la croisée.

Des gens avaient apparu aux balcons des maisons, de l'autre côté de l'artère, mais ils étaient trop loin pour pouvoir distinguer quelque chose. Un attroupement se créait sur les trottoirs, des gardiens de la paix accouraient.

Dès qu'il entendit l'avertisseur caractéristique de Police-Secours, Francis courut vers la salle de bains.

- Les flics arrivent, annonça-t-il avec satisfaction. Étends-toi sur le lit, je m'occupe du reste.

Quelques minutes s'écoulèrent. Des voix agitées, accompagnées de piétinements, retentirent près de l'ascenseur. Puis des coups furent frappés sur la porte, le timbre fut actionné à plusieurs reprises.

Coplan ouvrit le battant et le ramena sur lui pour se cacher derrière. Trois agents se précipitèrent dans le hall, hésitant sur la direction à prendre. Ils eurent un mouvement de recul en voyant soudain Francis qui repoussait la porte pour ne pas être vu des curieux.

- C'est moi qui ai téléphoné, jeta-t-il. Ne vous énervez pas, il n'y a aucun blessé. Mais il faut laisser croire que l'attentat a réussi. La civière est là ?

- Oui, dit le brigadier, soupçonneux. Où a-t-elle eu lieu, cette explosion ?

- Dans la cuisine... Une grenade.

- Comment saviez-vous qu'elle allait sauter ?

- Parce que j'avais l'intention d'en arracher la goupille... Ne vous cassez pas les méninges, on s'expliquera au poste.

Les trois gardiens de la paix ouvraient des yeux comme des soucoupes, ne sachant trop à quel saint se vouer. Un attentat sans victime, un plaignant se déclarant coupable, un particulier qui donnait des ordres, ça ne se voyait pas souvent.

- Elle est pour qui, la civière ? grommela le brigadier.

- Pour ma fiancée, dit Francis. Elle repose dans la pièce d'à côté. Appelez les infirmiers... Nous n'allons pas nous éterniser ici.

Renonçant à éclaircir les singularités de cette situation, le brigadier songea qu'il aurait sa revanche un peu plus tard et se résigna à mobiliser les brancardiers.

Au bout de dix minutes, les badauds rassemblés devant l'immeuble virent passer une civière sur laquelle gisait un corps enveloppé d'une couverture blanche couvrant même la tête. Personne ne s'avisa que trois infirmiers sortaient de la maison alors qu'il n'en était entré que deux. La forme allongée sur la civière monopolisait l'attention générale.

Les portières de l'ambulance se refermèrent promptement et la cloche du véhicule joignit son tintement à l'avertisseur à deux tons du car de police. Les deux voitures s'éloignèrent en direction de la Madeleine.

Au commissariat, le juge Laborde, qui était arrivé à toute vitesse, assista à l'audition de Coplan et de Michèle, interrogés par le commissaire adjoint. D'un signe imperceptible, Francis avait prié le

magistrat de ne pas intervenir, et il donna une version d'ailleurs parfaitement exacte des faits.

Justifiant son appel à Police-Secours par son désir d'induire le criminel en erreur en le persuadant que le coup avait réussi, pour faciliter ainsi l'enquête et la protection de Michèle il évita toute allusion à lui-même.

Mais sommé de dire pourquoi il avait réclamé un déguisement pour la sortie de l'immeuble, Francis répliqua qu'étant l'ami de la victime, et probablement connu de l'assassin, il ne pouvait pas s'en aller ouvertement, sans une égratignure, alors que Michèle était censée avoir été tuée tout près de lui.

Au terme de cette déposition, le juge d'instruction déclara :

- Tout me porte à croire que cette agression est liée à une affaire en cours d'instruction et sur laquelle travaillent des inspecteurs de la P.J. M. Coplan et Mlle Vernet étant tous deux des témoins très importants, il n'est pas exclu qu'on ait voulu les supprimer. Veuillez donc me faire transmettre la procédure afin que je la joigne au dossier.

Le commissaire, voyant la tournure que prenaient les choses, clôtura l'interrogatoire.

- L'appartement sera gardé jusqu'à ce que la P.J. se soit rendue sur les lieux, conclut-il en refermant un registre. Dans ces conditions, les deux plaignants sont à votre disposition, monsieur le juge...

Dehors, le juge prit Coplan par la manche.

- La malchance vous poursuit, mon cher, lui glissa-t-il à l'oreille en se haussant à son niveau. Êtes-vous toujours d'avis que nous sommes en présence de simples règlements de compte ?

Francis ne voulait pas livrer à Laborde le fond de sa pensée. Sa main dessina dans l'air un geste évasif.

- Je me trouvais par hasard chez Michèle Vernet, cet après-midi... L'idée de lui rendre visite ne m'est venue qu'en sortant de votre cabinet. Ce n'est certainement pas moi que ce paquet explosif visait...

Le juge hocha la tête, perplexe.

- Cela devient de plus en plus obscur, bougonna-t-il, confidentiel.

Puis, à voix plus haute :

- Où comptez-vous résider, mademoiselle Vernet ? Je présume que vous désirez vous éloigner de Paris ?

Michèle consulta Francis du regard, encore tout étourdie par l'aventure invraisemblable qu'elle venait de vivre. Complètement démunie, ayant quitté son domicile sans emporter la moindre chose, elle se sentait une âme de pauvre.

- Je vais l'emmener en banlieue, dit Coplan. Je vous communiquerai sa nouvelle adresse dès demain.

- A propos d'adresse, fit soudain Laborde en fouillant sa poche intérieure, je voulais vous envoyer ceci par la poste...

Il exhiba la liste des gens arrêtés chez Corinne Morestel et la remit à Coplan. Sa figure poupine se renfrognait lorsqu'il dit d'un air entendu :

- Je devrais peut-être en envoyer une copie, avec photos à l'appui, à qui vous savez...

Francis sourit intérieurement en voyant son expression de conspirateur candide.

- N'en faites rien, du moins provisoirement. Restons sur le plan purement judiciaire...

Prenant Michèle par le bras, il salua le juge avec civilité.

Il ne voulait pas troubler outre mesure ce brave homme en l'informant de ses récentes conclusions, à savoir que le coupable ne figurait sûrement pas sur la liste, et que les ennuis ne faisaient que commencer étant donné que lui, Francis Coplan, allait se mettre en branle.

CHAPITRE V

Coplan emmena Michèle dans un petit pavillon qu'il possédait aux environs de Saint-Brice. C'était un coin charmant, suffisamment à l'écart de Paris pour rendre toute rencontre fâcheuse très improbable. Un séjour de quelques semaines n'y serait pas désagréable.

Michèle accepta sans rechigner cette retraite forcée. La vie à la campagne ne l'avait jamais fort attirée, mais l'envoi de la gerbe explosive n'avait pas fini de l'impressionner. Elle était beaucoup plus encline qu'auparavant à prendre au sérieux les points de vue de Francis.

Ce dernier lui apparaissait sous un jour nouveau : au-delà de l'aimable compagnon, du séducteur désinvolte et parfois insolent qu'elle connaissait depuis près d'un an, se profilait une seconde personnalité, plus trouble, assez passionnante, sans doute, mais, par certains côtés, un peu inquiétante.

Francis ignorait délibérément les questions trop précises que Michèle lui posait, éludait les explications, abordait un autre sujet quand la conversation déviait sur leur dernière sortie, et la jeune femme le soupçonnait de dissimuler, sous une égalité d'humeur apparente, une obsédante contrariété.

Vingt-quatre heures après leur arrivée au pavillon, Coplan déclara qu'il rentrait à Paris.

- Il est temps que je me soucie un peu de mes affaires personnelles, dit-il à Michèle.

Deux mois à l'ombre, ta mise au vert, quelques reprises de contact obligatoire, tout cela m'octroie des vacances dont souffre mon travail. Il faut que je remette les choses en ordre.

- Ce que je vais m'embêter... Je peux téléphoner, au moins ?

- Pas question ! Tu tiens absolument à informer le type qui te veut du bien que tu en as réchappé ?

- Bon... soupira-t-elle, accablée. Tu viendras tout de même me tenir compagnie de temps à autre ?

- Le moins souvent possible. Mais je te passerai un coup de fil tous les jours.

Il l'embrassa, descendit au garage et mit sa traction 15 CV en marche. D'une des fenêtres, Michèle lui adressa un petit signe d'adieu quand il s'engagea sur la route de Paris.

Au volant, Francis ne cessa de penser à l'ensemble d'indices sur lesquels se fondait son impression d'être la victime d'une louche combinaison préparée de longue main. Avait-il, au cours d'une mission précédente, négligé un facteur quelconque dont les effets se

manifestaient à retardement ? Un ancien ennemi prenait-il à présent une revanche longuement calculée ?

En arrivant aux portes de Paris, Coplan n'était pas plus en mesure de résoudre ce problème qu'au moment de quitter Saint-Brice, mais la démarche qu'il méditait lui fournirait peut-être un début de piste.

Par les boulevards extérieurs, il atteignit la porte d'Asnières et dévala le boulevard Malesherbes, jusque chez Corinne Morestel. Il était onze heures du matin ; cette complaisante hôtesse devait encore être au lit.

La maison où habitait Corinne était un ancien hôtel de maître, d'allure assez austère, à la façade en pierres grises lentement noircies par les ans. S'il n'avait eu la liste du juge Laborde, Francis n'aurait plus retrouvé le numéro, car son entrée chez Corinne en compagnie de Michèle et de Gisèle n'avait laissé aucune trace dans sa mémoire.

Une petite porte découpée dans un portail imposant et ornée d'un lourd marteau de cuivre ouvrait sur un vestibule où, dans le temps, avaient dû stationner des calèches

Coplan passa devant la loge sans se faire intercepter par la concierge. Eu égard aux soirées tumultueuses qui se déroulaient dans l'immeuble, celle-ci devait être nantie de sévères consignes de discrétion...

C'était au second étage. Un ascenseur assez grand pour contenir huit personnes conduisit Francis devant l'entrée de l'appartement. Après avoir appuyé avec insistance sur le bouton de sonnette, et conscient d'être trop matinal pour ne pas enfreindre les habitudes de la maîtresse de céans, Coplan patienta cinq bonnes minutes. Ensuite, estimant avoir attendu un délai suffisant, il récidiva. Sans plus de succès.

Elle était peut-être absente, après tout ? Francis pesta. Il était trop pressé de recueillir certains détails pour accepter de gaîté de cœur une remise de l'entrevue. Corinne devait savoir, elle, qui avait quitté l'appartement quinze ou vingt minutes avant l'arrivée en trombe de Police-Secours...

Si elle était allée faire une course dans le voisinage, elle ne tarderait pas à rentrer, mais comment en être sûr ? Il songea à se rendre chez la concierge pour glaner un renseignement, sans pourtant se résigner à descendre l'escalier. Ses yeux se posèrent sur le trou de la serrure, et alors il changea d'avis. Il apercevait le bout d'une clé... Et cette clé immobile dénonçait la présence de quelqu'un dans l'appartement. Corinne, ne tenant sans doute pas à être dérangée de grand matin, demeurerait volontairement sourde aux coups de sonnette.

Coplan n'était pas d'humeur à se laisser traiter comme un créancier ou un parent de province. Du pouce, il écrasa le bouton de sonnerie à plusieurs reprises. Sans susciter la moindre réaction de l'autre côté de la porte. Alors il eut recours aux grands moyens : grâce à un instrument très simple, bien connu de tous les cambrioleurs, il fit pivoter la clé dans la serrure ; ou plutôt, il essaya, car deux secondes lui suffirent à se rendre compte que la clé était calée dans sa position extrême. Autrement dit, que la porte n'était pas fermée...

De ses doigts écartés, il repoussa le battant. Celui-ci s'ouvrit avec un léger grincement, démasquant le couloir dont Francis, à cet instant, reconnut immédiatement l'aspect.

Il hésita avant de s'engager dans ce vestibule, croyant que son intrusion allait enfin décider Corinne à se montrer. Un vaste silence emplissait la maison. Dans le dos de Coplan, l'ascenseur émit un déclic et amorça sa course descendante. Cet incident futile poussa Francis à pénétrer carrément dans le hall-vestiaire et à refermer la porte derrière lui.

A peine dans la place, il se sentit envahi par un sentiment proche de l'inquiétude. Ce calme absolu, l'obscurité régnant en plein jour dans la pièce du fond, l'odeur de renfermé à laquelle se mêlait un relent de cigarette refroidie, tout concourait à suggérer que l'appartement était vide. Mais si Corinne était absente, pourquoi n'avait-elle pas emporté sa clé ?

Immobile et pensif, l'esprit aux aguets, Coplan mit les mains dans les poches de son pantalon, appréhendant une surprise déplaisante.

Il n'était pas armé, il n'avait pas de gants, sa lampe-torche était en bas, dans la voiture.

Ses yeux s'accoutumèrent rapidement à la pénombre. Aucune des portes donnant sur le couloir central n'était fermée, un peu de clarté filtrait des diverses chambres. Immédiatement à droite, dans la salle de bains, où la police avait découvert le cadavre de Gisèle, il écrasa par inadvertance une ampoule de flash abandonnée par un des photographes de la P.J. On ne devait pas souvent faire le ménage, chez Corinne...

La première des chambres à coucher avait dû servir la nuit précédente : le lit était défait, deux personnes au moins avaient dormi dedans. Une pendulette de chevet marquait l'heure exacte. Les persiennes étaient fermées.

Passant dans la pièce suivante, une deuxième chambre, Francis jeta un regard circulaire et ne releva rien d'anormal. La pensée lui vint qu'il perdait son temps. Il était venu pour voir Corinne, et non pour perquisitionner son appartement...

Il ne put cependant se résoudre à repartir sans accorder un coup d'œil au grand salon qui avait servi de champ de bataille, se demandant si les dégâts avaient été réparés. La double porte était grande ouverte, des housses recouvraient les meubles.

Corinne était là.

Coplan sentit un frisson lui hérissier les poils de la nuque. Dans ses poches, ses mains se crispèrent. Il éprouva la tentation d'allumer le plafonnier mais eut assez d'empire sur lui-même pour ne pas toucher le commutateur. Il avança de trois pas, bien que le spectacle, déjà horrible de loin, ne gagnât pas à être vu de près.

Le corps était cloué contre la porte d'un placard par un poignard enfoncé dans la poitrine jusqu'à la garde. Bras ballants, jambes molles et tête penchée en avant, Corinne avait les yeux à demi ouverts. Vêtue d'un peignoir dont les revers écartés montraient en partie ses seins, elle n'avait plus rien de commun avec l'hôtesse trop fardée qui accueillait d'un sourire équivoque les noctambules amateurs de sensations rares. Ses cheveux défaits lui masquaient le front, lui donnaient l'air d'un mannequin décoiffé. Une flaque de sang était en train de sécher autour de ses pieds chaussés de mules à

gros pompons. Mais le plus effrayant, c'était encore la balafre en zigzag qui lui entaillait la figure, de la tempe à la bouche. Un rictus de souffrance retroussait ses lèvres exsangues...

Coplan contempla le cadavre d'un œil critique. Le crime était signé. Corinne avait été exécutée en représailles de ses mouchardages à la police, comme l'indiquait la marque d'infamie. Les copains de Souston avaient réglé la note... Encore une qui ne parlerait plus.

Il fit brusquement demi-tour et repartit par le couloir. Plus vite il serait dehors, mieux cela vaudrait...

Arrivé devant la porte fermée, il resta un moment aux aguets, puis il entrebâilla la porte. Personne ; les câbles de l'ascenseur ne bougeaient pas.

Il sortit, referma doucement le battant et descendit l'escalier d'un pas tranquille en allumant une Gitane.

Il ne rencontra aucun locataire. Dans la rue, il rejoignit sa voiture avec une nonchalance très naturelle. Quand il fut installé au volant, il ne remit pas tout de suite le moteur en route.

L'exécution de Corinne allait surprendre très désagréablement le juge Laborde qui comptait, lui aussi, obtenir d'autres tuyaux par cette indication patentée.

Ceux qui avaient supprimé l'entremetteuse avaient réalisé d'une pierre deux coups. L'avaient-ils fait exprès, ou leur acte avait-il été commandé par la loi de la pègre uniquement ? On n'en saurait probablement jamais rien, et la P.J. pouvait toujours courir... Dans un immeuble comme celui où Corinne habitait, chacun pouvait se balader à son gré sans être remarqué, Francis venait d'en avoir la preuve.

Il prit dans sa poche la liste des suspects. Laborde, qui s'était montré complaisant, avait non seulement indiqué les adresses, mais aussi un bref curriculum vitae de tous les gens qu'il avait entendus au sujet de l'affaire. Parmi eux, le plus apte à renseigner Coplan après l'élimination de Corinne était sans conteste le sieur Bakouche, l'ami de Gisèle Darbois. Ce dernier, du vivant de sa maîtresse, habitait avec celle-ci au boulevard Barbès. Il travaillait le soir au cabaret Tamanrasset, dans les environs des Champs-Élysées.

Sur le coup de midi, il devait être chez lui...

Coplan actionna le démarreur, embraya et accomplit un virage en épingle à cheveu dans le boulevard Malesherbes pour remonter vers les Batignolles.

Un quart d'heure plus tard, ayant garé sa voiture dans une ruelle adjacente, il s'employa à localiser le logement de Gisèle. Il eut un peu de fil à retordre, car l'appartement ne se trouvait pas dans un bâtiment à front de rue mais dans une bâtisse située au-delà d'une cour, au-dessus d'un atelier de mécanique.

Gravissant les marches de fer d'un escalier extérieur, Coplan atteignit un couloir défendu par une porte vitrée. Il tourna le bouton, entra, vit un écriteau : Gisèle Darbois, danseuse. Elle était morte depuis deux mois, et personne ne s'était donné la peine de faire sauter les quatre punaises. Il ne devait pas être très sentimental, le Bakouche. Ou bien il ne savait pas lire...

Francis frappa au panneau de bois. Il entendit aussitôt remuer à l'intérieur, puis une voix cria :

- Qui est-ce ?
- Un journaliste !

Quelques secondes s'écoulèrent, puis un homme aux cheveux hirsutes apparut dans l'embrasure. Ses yeux noirs, son nez busqué et son teint bistre dénonçaient son origine nord-africaine. Il fixa Coplan avec méfiance, peu disposé à la recevoir.

- C'est pour quoi ? questionna-t-il brièvement.
- C'est bien ici qu'habitait Mlle Gisèle ?
- Oui, et alors ?

En réponse, Francis plaqua sa main ouverte sur la figure de l'individu, l'envoya deux mètres en arrière d'une simple poussée du bras.

- Je suis poli, moi, déclara-t-il d'une voix paisible en avançant dans la pièce et en tirant la porte sur lui.

L'Arabe le foudroya du regard, bouillant de colère contenue et prêt à bondir. Mais la stature de son visiteur l'incita à la patience.

- Qu'est-ce que vous voulez ? grogna-t-il, hargneux.
- Un simple renseignement. Qui avait ordonné à Gisèle d'emmener son amie Michèle et un copain chez Corinne, le soir où

elle est morte ? Toi ?

Bakouche eut l'air abasourdi.

- Vous... Vous êtes un flic ? s'enquit-il en reculant davantage.

Dans ce milieu, la qualité de policier a le don de fermer les bouches au lieu de les ouvrir.

- Non, dit Francis. C'est bien pourquoi je vais te travailler les côtes dans ton propre gourbi si tu ne réponds pas correctement.

Il quitta l'Arabe des yeux pour jeter un regard circulaire, aperçut des photos licencieuses collées au mur, des meubles disparates, deux poufs en cuir venant de Tlemcen et un assez beau tapis tendu contre la mitraille du fond.

- Alors, qui a eu cette idée ? insista-t-il, les poings sur les hanches.

- Je ne sais pas, dit Bakouche.

- C'est ennuyeux.

Coplan se détendit d'un coup de jarret, agrippa son interlocuteur par le bras et lui infligea une prise de catch dont il pouvait doser à volonté les vertus martyrisantes. Instinctivement, l'autre voulut se débattre mais le premier mouvement qu'il tenta lui arracha un cri rauque et fit perler des gouttes de sueur sur son front. Paralysé, le visage tordu par la rage, il baissa le front.

- Mets-toi à table, lui conseilla Francis, les mains ajustées avec une dureté quasi métallique.

- Je vous dis que je n'en sais rien, s'obstina l'Africain. Elle ne m'avait même pas dit où elle passait la soirée... Elle sortait tous les soirs...

- Tu n'es pas curieux, dit Coplan en accentuant sa pesée avec une savante progression.

Bakouche grimaça, lâcha un gémissement. Son souffle s'accéléra. Son bras emprisonné allait, ou se déboîter, ou casser. La douleur perdit un peu de sa virulence, la voix reprit :

- Cette histoire-là, c'est celle que tu as racontée au juge. Moi, je veux la vraie. Chante.

L'Arabe rua, fustigé par une souffrance abominable, sa bouche grande ouverte sur le point d'émettre un hurlement. De nouveau le mal s'apaisa.

- Je ne sais pas, geignit-il, terrifié. Demandez-moi ce que vous voulez, mais cela je l'ignore. Je vous jure que je l'ignore.

Il devait être un peu couillon, le gars, sans quoi il ne se serait pas exposé à avoir les os rompus. Il aurait inventé une histoire abracadabrante pour mettre fin à la torture Il devait dire la vérité...

- Depuis combien de temps étais-tu en ménage avec Gisèle ?

Bakouche récupérait, son bras ne subissait plus qu'une torsion supportable.

- Depuis un an...

- Elle travaillait pour toi ?

- Non... Je gagne ma vie.

- Elle n'avait pas de barbeau, alors ?

- Non... Elle payait la taxe. A part ça, elle était libre.

Comme la grosse majorité des filles qui vivent de la galanterie, Gisèle avait été assujettie au racket des souteneurs, sans quoi elle n'aurait pu exercer son commerce. Cette réflexion en suggéra une autre à Francis.

- Elle ne t'a jamais raconté si quelqu'un l'avait obligée à lier connaissance avec Michèle Vernet ?

Bakouche secoua la tête, mais Coplan vit à son regard fuyant que sa négation était mensongère. Aussitôt il soumit le bras du Nord-Africain à une désarticulation brutale.

- La vérité, gronda-t-il, je veux que tu me dises la vérité.

- Attendez... râla Bakouche, les yeux exorbités.

Francis suspendit le traitement, attentif aux paroles qu'allait prononcer l'ami de Gisèle.

- Si... si vous le répétez, marmonna l'Arabe, je suis un homme mort...

CHAPITRE VI

Bakouche, cependant, ne parla pas tout de suite. On aurait dit qu'au tout dernier moment il hésitait encore à mettre sa vie en jeu pour éviter la prolongation d'une souffrance, épouvantable sans doute, mais certainement passagère. A la fin, les forces minées par cette torture qui durait depuis un quart d'heure, et craignant des représailles immédiates encore plus terribles s'il persistait à se taire, il finit par lâcher :

- Ben Kacem... Un caïd de Pigalle...

Coplan se décontracta, ses traits perdirent leur cruauté.

- C'est lui le type qui a forcé Gisèle à entrer en relations avec Michèle ?

L'Arabe hocha la tête avec soumission. Il sentit se dénouer l'étreinte féroce nouée autour de son bras, se massa d'un geste machinal.

- C'est à lui qu'elle payait la taxe, expliqua-t-il d'une voix brisée. Moi, je n'avais rien à dire. Il m'aurait nettoyé en moins de deux si je m'étais mis en travers...

Puis, accablé :

- Il a la baraka (Il est protégé par une chance insolente) !

Francis ne l'écoutait plus. Il était prêt à parier à mille contre un que l'homme qui avait manigancé les rapports des deux femmes était aussi celui qui avait poussé Gisèle à les attirer chez Corinne... Si son fief était Pigalle, sa trace ne serait pas longue à retrouver.

- Ça va, prononça-t-il en décochant à Bakouche un regard en coin. Je saurai me taire. Oublie que tu m'as vu.

L'Africain continuait à se frotter l'épaule en dévisageant son robuste visiteur. Il regrettait déjà d'avoir parlé et se représentait dans quelle anxiété il vivrait dorénavant... Chaque, coup frappé à la porte, chaque pas sur les marches de fer l'empliraient de peur, augmenteraient son angoisse.

Coplan se retira sans un mot de plus.

En traversant la cour, il repensa au meurtre de Corinne. Cet assassinat portant toutes les caractéristiques d'un règlement de compte aurait fort bien pu être commis par une bande de gangsters dont le quartier général était Pigalle. La piste fournie par l'amant de

Gisèle apportait malgré tout une première lueur sur les deux crimes du boulevard Malesherbes...

Coplan alla rechercher sa voiture et prit la direction de Pigalle.

Après être passé dans un nombre considérable de bistrots, après avoir bavardé interminablement avec des filles de rencontre et des tenanciers de bar, Francis apprit qu'il avait des chances d'apercevoir Ben Kacem en s'installant vers onze heures au cabaret La Sérénade, où ce truand semblait venir régulièrement tous les soirs.

Mais Coplan passa d'abord à son domicile pour changer de vêtements et se munir d'une arme. Comme il avait certaines raisons de suspecter que son signalement n'était pas inconnu du gangster, il ne voulait pas trop se fier à l'immunité personnelle dont il bénéficiait : on semblait décidé à le couler sans toucher à un seul de ses cheveux, mais son apparition dans un endroit où sa présence n'était pas souhaitée pouvait modifier les perspectives...

Pigalle fulgurait de toutes ses enseignes quand Francis y remonta, quelques minutes avant onze heures. La boîte en question était située rue Blanche. Comme tout établissement qui se respecte, elle affichait de nombreuses photos en couleur, lumineuses, détaillant quelques scènes d'un spectacle théorique et accordant la primeur aux charmes des artistes.

Un portier à casquette galonnée et gants blancs se tenait dans l'encoignure de l'entrée. Son visage consterné s'éclairait automatiquement dès qu'un client franchissait le seuil, dans un sens ou dans l'autre.

Coplan s'aventura dans ce piège à touristes où le coup de fusil devait fonctionner à plein. Pénétrant dans le bar, il fut plongé dans une pénombre qui contrastait avec l'illumination de l'entrée. Un orchestre jouait dans le fond de la salle, l'air était lourd, chargé de parfums violents et de fumée. Un projecteur braqué sur le centre du plateau faisait resplendir les rares paillettes disséminées sur le splendide corps nu d'une danseuse acrobatique.

Déclinant l'offre d'un maître d'hôtel soucieux de l'installer à une table, Coplan s'approcha du bar, se hissa sur un tabouret. La porte l'intéressait davantage que le spectacle. Deux entraîneuses se trouvant à trois mètres de lui détournèrent un instant la tête pour évaluer sa générosité. Son expression prodigieusement indifférente les découragea sur-le-champ.

Impossible de se rendre compte si Ben Kacem était là. Le public assis dans la salle était enfoui dans l'ombre, on ne distinguait pas les visages.

Francis commanda un whisky à l'eau, but une gorgée, alluma une cigarette, attendant avec patience que l'éclairage général fût rétabli après l'attraction en cours.

Enfin, l'orchestre tonitrua l'accord final, la danseuse salua de droite et de gauche avec un sourire factice, les applaudissements crépitèrent, puis une clarté discrète, rosé- orange, naquit des appliques de plâtre blanc. Le brouhaha des conversations se substitua à la musique.

Des gens entrèrent, il y eut un va-et-vient de garçons en habit portant des bouteilles de champagne. Coplan promena un regard négligent sur l'assemblée. Des étrangers, pour la plupart. Deux ou trois soldats américains, quelques bourgeoises égarées en compagnie de leur époux, un ou deux petits mecs tirés à quatre épingles, des professionnelles, mais pas de Ben Kacem. Un caïd de ce genre n'est jamais difficile à repérer : même si sa tenue vestimentaire n'attire pas l'attention et si ses doigts ne s'ornent pas de bijoux trop voyants, il est toujours encadré par des gardes du corps aux yeux mobiles et aux mains invisibles.

Coplan s'envoya une deuxième gorgée au fond du gosier. Dans le miroir placé en face de lui, il vit s'écarter la tenture masquant l'entrée.

Quatre hommes pénétraient en file indienne dans le cabaret. Rasés de près, coiffés de chapeaux aérodynamiques, très élégants, ils s'immobilisèrent non loin du bar. Leur groupe semblait dégager de l'air froid ; les femmes qui les virent cessèrent de parler.

Les types distribuèrent des coups d'œil perçants aux quatre coins de la salle et du bar. Leurs physionomies étaient aussi

dénuées d'expression que si elles eussent été en cire.

Coplan déposa lentement son verre, s'absorba dans l'examen des glaçons flottant dans son whisky. Il perçut physiquement un regard posé sur sa nuque, tira une bouffée de sa cigarette et chassa la fumée par ses narines.

Des ombres se profilèrent près de lui, tandis que l'orchestre se remettait à jouer avec entrain. La lumière diminua de nouveau, devint crépusculaire. Francis savait que deux hommes l'encadraient mais il ne bougea pas. Une main lui tapota gentiment l'épaule. Il consentit à sortir de sa rêverie, abaissa les yeux sur l'intrus.

- Qu'est-ce que vous diriez d'une, balade ? prononça d'une voix sans timbre l'homme posté à sa gauche.

Le dos tourné à la salle, il exhiba un rasoir ouvert dont le manche était collé à son poignet.

Francis regarda de l'autre côté. Un second type armé d'un rasoir le fixait, paupières à demi-closes. Il devait y en avoir un troisième derrière lui.

- Ça me plairait, marmonna Coplan en ramenant son regard sur celui qui lui avait adressé la parole.

- Alors venez. Pas la peine de régler votre casse-pattes, c'est moi qui régale.

Francis quitta le comptoir avec nonchalance, marcha vers la sortie. Les autres l'observaient avec une vigilance aiguë tout en affichant un air parfaitement dégagé.

Le portier recula précipitamment pour leur laisser le passage. Par dérision, l'un des gangsters porta deux doigts au bord de son chapeau pour le saluer.

Quelques mètres plus loin stationnait une voiture, une Mercedes noire. Un des truands ouvrait déjà la portière et s'installait au volant. Toujours bien entouré, Coplan monta à l'arrière. A peine assis, ses deux bras furent immobilisés par des prises efficaces. Alors que la voiture se mettait en route vers la place Blanche, on le dépouilla de son pistolet. Il ne réagit en aucune manière et se contenta de déplier ses manchettes dès qu'on le relâcha.

Il aurait eu tort de se plaindre. Il voulait voir Ben Kacem, on le conduisait chez lui... Il n'avait pas préparé de travaux d'approche, et

le problème se trouvait résolu d'entrée de jeu. Cette petite gouape de Bakouche n'avait pas perdu son temps. Un bon comédien...

La Mercedes grimpa bientôt la rue Lepic, se mit à sillonner les ruelles de la Butte. Un silence absolu régnait dans la voiture, les quatre types semblant peu désireux d'échanger leurs impressions.

Le parcours ne dura guère plus de sept à huit minutes. Dans une rue mal éclairée, aux pavés inégaux et aux façades sordides, Coplan se vit brusquement intimer l'ordre de descendre. Il s'exécuta, inséra un cure-dents entre ses lèvres et attendit qu'on lui montrât le chemin.

A la suite d'un des inconnus, et serré de près par deux autres, il s'engagea dans un long vestibule, étroit et puant. Au bout, un escalier en spirale l'amena au premier étage. Le guide appuya sur un timbre selon un rythme convenu, la porte pivota aussitôt. Un flot de lumière illumina l'escalier, éblouissant les arrivants.

Ils entrèrent, débouchèrent dans une pièce meublée avec un raffinement stupéfiant. Tableaux, tapis, fauteuils de grand luxe, lampadaires évasés et vases garnis de fleurs à longue tige formaient un décor presque somptueux, que déparait malheureusement un de ces électrophones automatiques fonctionnant avec des pièces de vingt francs, comme on en voit dans les cafés.

Étalé sur un divan en compagnie d'une femme d'une beauté suffocante, Ben Kacem se curait les ongles. Il pouvait avoir quarante-cinq ans. Trapu, la figure anguleuse, les tempes grisonnantes, on l'aurait pris pour un marchand de bretelles, alors que sa réputation bien assise de crapule irascible lui permettait de faire la pluie et le beau temps dans les industries du trottoir

D'un simple signe du menton, Coplan fut invité à s'asseoir. Les tueurs qui l'avaient amené parurent se désintéresser de lui et allèrent s'approvisionner en alcool à un bar placé à côté de la cheminée.

- Vous cherchez quelque chose au sujet de Gisèle ? questionna Ben Kacem en nettoyant l'ongle de son index avec application.

- Oui, dit Coplan, les yeux fixés sur la femme dont les formes sculpturales étaient agréablement mises en valeur par une robe du soir très décolletée.

- Elle est morte, dit le caïd. Vous perdez votre temps.

- C'est depuis qu'elle est morte qu'elle m'intéresse. Je me demande pourquoi elle nous avait attirés chez Corinne, Michèle et moi. Ça m'a valu des tas d'emmerdements.

Ben Kacem l'examina, la tête penchée sur le côté.

- Vous n'êtes pas les premiers qu'elle emmenait là-bas. Cette fille aimait s'amuser.

- Elle ne devait pas aimer le cyanure, je suppose ? Ou alors elle poussait le vice un peu loin.

Le chef de bande parut méditer. On n'aurait pu dire si cet entretien offrait un intérêt quelconque pour lui ou s'il préludait à une décision grave.

- Vous êtes un privé, ou quoi ?

Francis tiqua. Ben Kacem ignorait-il vraiment son métier ou jouait-il l'imbécile pour donner le change ?

- Oui, mentit Coplan, à l'affût d'une trace d'incrédulité chez le gangster.

Ce dernier, comme s'il jugeait cette réponse comme plausible, ne broncha pas.

- Vous feriez mieux de laisser tomber, dit-il. Vos ennuis ne peuvent que s'aggraver...

C'était dit sur un ton faussement indifférent, un ton sous lequel perçait la menace. Les gardes du corps toisèrent Coplan comme pour appuyer le conseil de leur chef.

- Au fond, qu'est-ce que ça peut vous foutre ? s'informa Francis. Vous défendez sa mémoire ?

- Je déteste qu'on malmène un de mes hommes, grinça Ben Kacem. Tâchez qu'on ne vous voie plus dans le secteur, ou je lâche mes gorilles.

- Ce qui m'épate, persifla Coplan comme s'il n'avait pas entendu, c'est que vous ne soyez pas plus curieux : on descend une de vos tapineuses et vous acceptez ça comme le dernier des caves...

Les mains de Ben Kacem se crispèrent au point de perdre leur couleur, ses yeux lancèrent un éclat haineux, mais il se contint.

La femme assise près de lui croisa les jambes ; une nuance d'étonnement se dessina sur son visage de star.

Les quatre tueurs déposèrent leur verre, s'approchèrent de Francis.

- Vous serez encore beaucoup plus épaté si vous continuez votre enquête, grand mariolle, gronda le caïd. Mais ce sera la dernière fois.

Puis, avec un signe de tête à ses acolytes :

- Foutez le dehors... Débarquez-le à Clichy.

Coplan se leva, dédia un sourire mondain à la splendide créature assise sur le canapé, puis se dirigea vers la porte. Les sinistres individus le reconduisirent sans le rudoyer à la voiture.

La Mercedes recommença son itinéraire en lacets dans des rues étrangement semblables, déboucha dans une artère à grande circulation et aboutit soudain sur la place Clichy. Le type placé à côté du chauffeur vida le pistolet de Francis, fit glisser les cartouches dans une de ses poches, restitua l'arme à son propriétaire.

- Salut, mon pote ! dit-il sans cordialité. Évite la région, si tu crains les maux de tête.

La portière s'ouvrit, Coplan mit le pied sur le trottoir et rétorqua :

- Merci pour la balade. Mes respects à vos poules.

La voiture démarra ; au bout de vingt mètres, elle se perdit dans la circulation. Une pendule lumineuse indiquait minuit moins dix.

Les mains dans les poches et humant l'air frais, Francis retourna à pied rue Blanche, où il avait garé sa voiture avant d'entrer au Sérénade.

La singulière entrevue qu'il venait d'avoir avec Ben Kacem avait été riche en enseignements, et les quelques répliques échangées avec le gangster lui avaient donné ample matière à réflexion.

Contrairement à ce qu'il avait prétendu, Bakouche était au service du chef de bande. Il s'était empressé de lui signaler la visite de Coplan, alors qu'il aurait eu tout intérêt à garder le silence s'il avait considéré Ben Kacem comme un ennemi. Et ce dernier avait parlé de Bakouche en l'appelant « *un de mes hommes* »...

Mais plus important était le fait que la remarque cinglante lancée par Francis au sujet de Gisèle, qui aurait dû provoquer infailliblement une réaction violente, n'avait pas eu de suite. Normalement, Ben Kacem aurait dû massacrer n'importe qui pour une telle allusion

prononcée devant ses hommes et devant sa maîtresse. S'il n'avait pas bougé, c'est qu'il avait des ordres...

Coplan vérifiait une fois de plus qu'aucune attaque directe ne semblait dirigée contre lui. Sauf erreur, on ne souhaitait qu'une chose : le mettre dans l'impossibilité de travailler, de poursuivre sa carrière de chasseur d'espions. Ses adversaires avaient-ils compris qu'une agression commise contre lui aurait mis en branle les redoutables rouages du Deuxième Bureau ? C'est sans doute ce qu'ils voulaient éviter.

Ben Kacem, dans tous les cas, n'était pas le pivot de l'histoire ; tout au plus l'exécuteur des basses œuvres, l'homme de main. Ce caïd qui passait pour une terreur s'était contenté de le mettre en garde, de le persuader de ne pas chercher plus loin. Une telle attitude rompait avec les traditions du milieu .. Qui tirait les ficelles du gangster de Pigalle ?

Coplan monta dans sa traction et prit le chemin de la Madeleine. Si Bakouche appartenait à la bande, sa situation de serveur de café dans un night club de luxe devait répondre à une nécessité. Un Nord-Africain qui pourrait rouler sur l'or en adhérant à un racket ne s'amuse pas à se déguiser toutes les nuits pour manipuler un percolateur...

Francis mit le cap sur les Champs-Élysées, gara son véhicule sur le terre-plein, remonta l'avenue au pas de promenade et arriva en vue du cabaret Tamanrasset. Il se fit la réflexion que si, un jour, on supprimait toutes les boîtes de nuit, son boulot - et quelques autres - s'en trouverait singulièrement compliqué.

Dès l'entrée, il constata que l'établissement avait une autre classe que celui de la rue Blanche. Plus chic, mieux aéré, le cabaret était fréquenté par une clientèle d'un autre genre, composée de Parisiens et d'étrangers pouvant commander du champagne sans consulter la carte avec angoisse.

L'ami Bakouche allait probablement changer de couleur en apercevant son visiteur du matin, après le traquenard qu'il lui avait ménagé... Coplan, de bonne humeur, songea qu'on allait bientôt le trouver encombrant, dans certains cercles...

Mais lorsqu'il eut pris place à une table à quelque distance de la piste de danse, il éprouva une surprise carabinée.

L'Algérien déguisé en Turc qui circulait dans la salle avec une cafetière dans chaque main n'était pas Bakouche.

C'était le spécialiste en judo avec lequel Francis s'était colleté chez Corinne, juste avant l'entrée de la police.

CHAPITRE VII

Pendant quelques secondes Francis ne sut s'il allait prolonger sa présence, au risque de se faire reconnaître, ou s'il allait s'esquiver pour reconsidérer la situation à l'extérieur.

Il opta pour la seconde solution ; sans se soucier du regard nettement réprobateur du garçon planté devant lui avec la carte des vins, il se leva en disant :

- J'ai oublié de fermer ma voiture, je reviens...

Ayant réussi à se faufiler vers la sortie sans être vu du serveur maure, il s'enquit auprès du portier de l'heure de fermeture de l'établissement, puis il alla s'asseoir dans un café voisin.

Que le collègue de Bakouche fût quelqu'un qui avait assisté à la soirée chez Corinne, c'était encore une de ces coïncidences trop flagrantes pour être dues au seul hasard. Si l'absence de l'ami de Gisèle au Tamanrasset pouvait s'expliquer par diverses raisons, l'autre bicot devait opérer dans le club pour les mêmes motifs que lui. Ces deux types se connaissaient, et si l'un remplissait cet emploi par la volonté de Ben Kacem, il y avait neuf chances sur dix pour que l'autre fût dans le même cas.

Coplan, les yeux dans le vague, s'offrit une gitane en spéculant sur la conduite à tenir. L'ennui, c'est qu'il ne pouvait surveiller les agissements du bonhomme à l'intérieur du cabaret sans se faire repérer par lui. Or s'il se passait là quelque chose justifiant la présence d'hommes de Ben Kacem, cela méritait d'être vu. Dilemme assez embarrassant que Francis aurait aisément résolu s'il avait encore pu avoir recours à des collègues, mais presque insoluble s'il

persistait à mener seul ses recherches. Et à mesure qu'il avançait, il sentait s'accroître sa volonté de prouver au Vieux que les règlements administratifs admissibles dans d'autres départements ministériels devenaient foncièrement idiots dans leur service.

Il reprit la liste établie par Laborde, la parcourut de haut en bas pour y découvrir un nom à consonance arabe. Outre celui de Bakouche, il en trouva un autre, un seul : Mohammed Thami. Profession : garçon de café. Ce devait forcément être le judoka employé au Tamanrasset...

Francis se caressa la joue. Il y avait décidément beaucoup de Nord-Africains mêlés à cette combine... Cela n'était sûrement pas le fait d'un simple hasard. Quant à l'autre caractéristique dominante de cette affaire, c'est qu'on ne possédait aucune preuve contre qui que ce soit !... Qu'aurait-on pu retenir contre Bakouche, absent de chez Corinne au moment du crime ? Comment démontrer que Ben Kacem trempait dans l'affaire ? Qui inculper de l'assassinat de Corinne ? Ou de l'envoi de la grenade chez Michèle ?

Coplan vida son café, écrasa sa cigarette sous le rebord de la table. Il en avait marre, mais ça ne changeait rien à la situation.

Le Tamanrasset fermait à quatre heures du matin. Thami en sortirait quelques minutes plus tard et retournerait chez lui, rue de la Chapelle, au domicile figurant sur la liste en regard de son nom. Mieux valait l'attendre ici, aux Champs-Élysées, que dans ce quartier infesté de bicots en quête d'un mauvais coup.

Pour tuer le temps, Francis décida de téléphoner à Michèle. Il descendit à la toilette, demanda la communication à la dame du vestiaire.

- Deuxième cabine.

Il s'y engouffra, décrocha le combiné. La sonnerie d'appel tinta à son oreille plusieurs fois. Si Michèle dormait, elle allait rouspéter...

Coplan patienta, les yeux errant sur les inscriptions griffonnées sur le mur. Elle y mettait le temps, Michèle...

Finalement, tout de même, une voix dolente résonna à l'autre bout du fil.

- Bonsoir, dit Francis, aimable. L'air de la campagne te donne de jolis rêves ?

- Je suis fourbue, avoua son amie. Qu'est-ce qui te prend de me réveiller en pleine nuit ? Où es-tu ?

- Pas loin de l'Étoile. Je m'apprête à rentrer.

- Ici ?

- Non, chez moi.

Un énorme soupir souffla dans le récepteur.

- Quand reviendras-tu à Saint-Brice ?

- Demain, peut-être.. Tu te souviens du type que tu as mordu, chez Corinne, parce qu'il était sur le point de m'étrangler ?

Il y eut un silence.

- J'en ai mordu plusieurs, dans le feu de l'action, dit-elle plaintivement. Attends voir, que je me concentre...

- Un gars ayant le type arabe, précisa Francis. Ce n'était pas très marqué, d'ailleurs...

- Ah ! oui, j'y suis. De beaux cheveux noirs, bien ondulés, non ?

- Oui. Tu ne sais pas s'il s'est approché de Gisèle dans le courant de la soirée ? S'ils se connaissaient ?

Michèle pouffa.

- J'ai l'impression qu'il s'en est approché très fort et qu'il l'a même connue au sens biblique... Juste après le numéro de mambo.

Coplan sifflota.

- Tu es sûre ?

- Je n'ai pas mes yeux dans ma poche.

- Bon. Alors, réfléchis : es-tu certaine d'avoir revu Gisèle vivante après ?

Michèle ne répondit pas tout de suite, comprenant à quoi tendait la question de Francis. Mais lorsqu'elle parla, ce fut avec netteté, sans la moindre hésitation :

- Oui, je l'ai revue après. Ils sont revenus ensemble dans le salon. C'était bien une demi-heure avant que Souston ne se mette à taper sur la petite.

Coplan fit la grimace. Thami ne pouvait pas être le meurtrier. Il fallait en conclure que c'était bien l'auteur du coup de téléphone à Police-Secours qui avait administré le cyanure... Et que l'assassin n'était pas un Nord-Africain.

- Dommage, conclut-il, défrisé. Le juge t'avait sans doute déjà questionnée à ce sujet ?

- Tu penses !

Évidemment, puisque Thami était en liberté...

- Eh bien ! regrimpe dans tes plumes, acheva Francis. A propos, si quelqu'un d'autre que moi téléphonait, fais-toi passer pour la femme de charge. Tu t'appelles Angèle et tu as cinquante-trois berges.

Le rire clair de Michèle chatouilla son tympan.

- Même si c'est le juge ?

- Le juge ne téléphonera pas. Le cas échéant, il enverra une convocation en bonne et due forme. Bonsoir, mon petit.

- Bonsoir, Arsène Lupin.

Il raccrocha, pas très content. Sa montre marquait une heure.

A quatre heures moins dix, il arpentait la rue de Berri, sans perdre de vue la sortie du Tamanrasset. Comme il risquait de se faire remarquer en passant et repassant devant le cabaret, il chercha une entrée cochère, sur l'autre trottoir, où il pouvait se tenir à l'affût sans éveiller l'attention.

Mohammed Thami, en veston gris clair et tête nue, quitta le club vingt minutes plus tard. Coplan lui emboîta le pas à trente mètres d'intervalle. L'homme remonta d'un pas tranquille vers les Champs-Élysées, comme un honnête employé au terme d'une journée de travail.

Très droit, large de carrure et l'allure souple, il donnait une impression de vigueur condensée. Francis se souvenait de l'adresse avec laquelle l'Algérien, pourtant plus petit que lui, l'avait maintenu immobile chez Corinne. Sans l'intervention inopinée de Michèle, il aurait eu du mal à se débarrasser d'un tel adversaire. Un type à ne pas sous-estimer.

Thami arrivait devant un stationnement de taxis, visiblement disposé à en prendre un. Coplan avait laissé sa voiture à cent

mètres de là. Il ne l'aurait pas atteinte que le taxi aurait démarré, et le rattraper après s'être dégagé du parking eût été une gageure.

Francis allongea le pas. Il n'était plus qu'à trois mètres de Thami lorsque ce dernier ouvrit la portière d'une Peugeot. Il bondit en avant, pistolet au point, pénétra dans la voiture derrière l'Arabe estomaqué. Tout en collant le canon dans le côté de Thami, il articula d'une voix normale :

- Venez donc prendre un verre chez moi...

Puis, au chauffeur qui ne se doutait de rien :

- 72, rue Vivienne.

L'Algérien n'allait pas déclencher une bagarre dans le taxi... Il avait trop intérêt à ne pas attirer l'attention de la police. Un pistolet privé de balles suffisait amplement dans un cas comme celui-ci...

Le taxi accomplit un virage, emprunta la voie descendante et fonça vers la Concorde.

- Vous me remettez ? dit Coplan en refermant la vitre qui les séparait du conducteur.

L'autre scrutait son visage, ses épais sourcils formant une ligne continue sous son front plissé.

- Non. Vous venez parfois au Tamanrasset ?

Il semblait surpris, mais non effrayé.

- Chez Corinne, lui rappela Francis. Il y a deux mois...

Une lueur d'intelligence passa dans le regard de Thami.

- Ah ! oui, fit-il, détendu... Vous pratiquez le judo, vous aussi ?

- Un peu. Assez pour m'apercevoir que vous ne vous débrouillez pas trop mal dans ce sport, tout garçon de café que vous soyez.

L'Algérien eut un bref sourire.

- Et c'est pour ça que vous voulez m'offrir un verre ?

Il était placide, terriblement sûr de lui.

- Non, dit Coplan. Je veux simplement bavarder avec vous au sujet de cette surprise-party qui a si mal tourné.

Le taxi filait par la rue Royale, virait dans le boulevard de la Madeleine.

- Je croyais que c'était le boulot de la police, dit Thami. Vous en faites partie ?

- Si j'appartenais à un service officiel, je n'aurais pas engagé la conversation de la même manière.

Francis se fit la réflexion que les trois Nord-Africains auxquels il avait eu affaire jusqu'ici s'exprimaient très correctement, presque sans accent. Ils devaient appartenir à la classe aisée de leur pays d'origine, aussi bien Bakouche que Ben Kacem et Thami.

Le taxi enfila la rue du 4 Septembre. A cette heure-ci, les voies étaient pratiquement désertes. Les lampes de l'éclairage public semblaient brûler pour rien.

Coplan fit stopper le taxi à quelques mètres de sa maison. De la main gauche, il tendit quatre billets de cent francs au chauffeur. Sa main droite, enfouie dans la poche de son veston, tenait solidement son automatique, avec assez d'ostentation pour que l'Arabe s'imaginât être tenu en respect.

Ils descendirent tous deux. La Peugeot s'éloigna vers le boulevard Montmartre.

Francis fut plaqué par terre avec une violence inouïe, en dépit de toute sa vigilance. Avant que ses réflexes eussent eu le temps matériel de jouer, il se trouva sur le dos, la tête cognant le pavé. Au lieu de profiter de sa supériorité, Thami détala à toutes jambes vers la Bourse.

A demi sonné, Coplan se remit debout. Un sursaut de fureur le précipita en avant, à la poursuite de l'Algérien. Celui-ci avait vingt mètres d'avance, il sprintait tête baissée et coudes au corps. Coplan démarra comme s'il ne devait courir qu'un cent mètres, jetant toutes ses ressources physiques dans la course, utilisant au maximum sa respiration et ses muscles. Même s'il devait tomber d'épuisement au terme de la galopade, il voulait mettre le grappin sur ce type et lui faire payer son initiative...

La longueur et la rapidité de sa foulée lui permirent de gagner du terrain. Thami avait perdu une demi-seconde en ralentissant pour se retourner. Il vit que son poursuivant n'en démordait pas et repartit à fond de train, non sans songer à une cachette provisoire où il pourrait se réfugier pour attendre son adversaire et l'attaquer ensuite dans le dos.

Mais, derrière lui, le léger crissement de semelles effleurant les pierres se rapprochait. Thami stoppa net et fit face.

Coplan lui arriva dessus comme un bolide, incapable de freiner son élan. L'Arabe s'effaça au tout dernier moment, évita le choc et se rua sur Francis, mains ouvertes. Un coup de talon vint lui percuter la mâchoire, lui rejetant la tête en arrière.

- Savate française, grinça Coplan en se retournant pour compléter l'ouvrage par un direct catastrophique qui envoya l'autre s'affaler sur le trottoir les quatre fers en l'air.

Si Thami était coriace, il n'était pas fou. Le crâne douloureux, le souffle court, privé de la majeure partie de ses forces, il n'était plus en état de vaincre son adversaire ou de lui échapper.

Coplan se tenait à trois pas de lui, prêt à lui administrer une dégelée s'il esquissait la moindre velléité agressive. Le Nord-Africain se remit péniblement à quatre pattes, s'ébroua comme un cheval, puis se releva en titubant.

- Demi-tour, commanda Francis. Tu dois avoir encore plus soif que tout à l'heure,

Thami partit d'une démarche chancelante. Il passa ses doigts dans sa chevelure décoiffée, luisante sous la lointaine clarté d'un globe électrique. Sa respiration saccadée était audible à trois mètres derrière lui.

Ils revinrent rue Vivienne, à l'endroit où ils étaient descendus du taxi. Un gardien de la paix en pèlerine traversa la rue, au coin du boulevard, et continua sa promenade sans regarder.

Au numéro 72, Coplan fit entrer le serveur devant lui. Maté, le Mohammed ne bronchait plus, ayant compris une fois pour toutes que son ex-compagnon de nouba n'était pas d'humeur à plaisanter.

Lorsqu'ils furent arrivés dans l'appartement, Francis ferma la porte à clé, poussa son invité dans un studio bibliothèque.

- Ici, on est chez soi, déclara-t-il avec une satisfaction teintée de sarcasme. On peut discuter à l'aise et évoquer ses vieux souvenirs. Pourquoi Ben Kacem t'a-t-il embauché au Tamanrasset ?

Thami, encore crispé, dévisagea son interlocuteur. Ses traits reflétaient une intense concentration mentale. Quelques secondes passèrent.

- Quel rapport cela peut-il avoir avec la mort de Gisèle ?
questionna soudain l'Arabe. Pourquoi me demandez-vous ça ?

- Parce que je veux précisément trouver le rapport, s'il y en a un,
dit Francis en se débarrassant de sa veste. C'est bien Ben Kacem
qui vous a placés là, Bakouche et toi ?

Thami fit un signe d'acquiescement, puis ajouta :

- C'est lui qui contrôle le club en sous main.
- Quel est votre véritable travail, en dehors du remplissage des
tasses ?

- C'est ça, notre travail, il n'y a rien d'autre.

Francis haussa les épaules.

- Un caïd de Pigalle ne met pas des hommes à lui dans une boîte
des Champs-Élysées pour une simple figuration, mon petit vieux,
articula-t-il d'un air de reproche. Ne me prends pas pour une bille...

Thami s'était allongé dans un fauteuil. Il essuyait la poussière
salissant le bas de son pantalon.

- C'est curieux, émit-il en relevant les yeux. Je m'étais demandé,
moi, ce qu'un homme comme vous, qui n'a effectivement pas l'allure
d'un cave, d'un truand ou d'un vicieux, fabriquait chez la vieille
Corinne...

Démonté, Coplan suspendit le geste d'allumer une Gitane.
Briquet et cigarette dans la main, il prononça d'une voix changée :

- Voilà exactement la question que je me pose à moi-même
depuis ce soir-là, et je suis décidé à ne rien négliger pour
l'apprendre. Tu pourrais peut-être me donner un coup de main ?

Thami arbora brusquement une expression sévère.

- Cessons de jouer au plus fin, je vous prie, grommela-t-il. Si
vous tenez absolument à avoir des ennuis, tant pis pour vous.

Il appuya ses deux mains sur ses genoux, fixa Coplan droit dans
les yeux et ajouta :

- Je suis inspecteur à la D.S.T. (Direction de la Surveillance du
Territoire), département des affaires nord-africaines. Maintenant,
c'est vous qui allez me répondre.

D'abord épaté, Francis contempla un moment son prisonnier puis
s'abandonna à une hilarité muette qui distendit sa bouche d'une
oreille à l'autre.

- Voilà enfin une bonne nouvelle ! s'exclama-t-il, réjoui.

Ce fut au tour de Thami d'être interloqué.

Il croyait qu'en déclinant sa qualité il allait foudroyer son vis-à-vis.

- Fini de rire, décréta-t-il, de mauvais poil. J'ai essayé dès le début de vous tenir en dehors de tout ceci parce que je vous prenais pour un brave type, mais puisque vous semblez vous immiscer dans cette histoire, je vais vous y plonger jusqu'au cou. D'abord, en quoi les agissements de Ben Kacem vous intéressent-ils ?

Francis fit fonctionner son briquet, trempa le bout de sa Gitane dans la flamme.

Dans quelle mesure pouvait-il, ou devait-il, mettre Thami au courant ? Depuis le début de l'affaire, il était dans une posture relativement difficile parce qu'il opérait seul. En fait, sinon en droit, il n'appartenait plus au S.D.E.C.E. Des scrupules excessifs pouvaient le priver d'un concours précieux...

- Cartes sur tables, annonça-t-il. A cause de la petite fête chez Corinne, j'ai dû démissionner du Service de Renseignements.

Thami se laissa retomber contre son dossier.

- Mince ! laissa-t-il échapper, confondu. Vous êtes un collègue, en quelque sorte ?

- Plus ou moins, oui. Mais, normalement, j'exerce surtout mes attributions dans les Territoires d'Outre-Mer et à l'étranger. Voilà les deux raisons pour lesquelles je suis contraint d'agir en franc-tireur. Si nous buvions quelque chose ?

Il se leva pour prendre deux verres et plusieurs bouteilles. Pour la première fois depuis deux mois, un sentiment de confort moral succédait en lui à une contrariété lancinante. Ses nerfs s'amollirent et il eut envie de bâiller.

- Cognac ? Whisky ? Armagnac ?

- Je regrette... Je suis musulman.

- Pardon, excusez-moi. Une menthe verte ?

- D'accord.

Il repartit vers la cuisine, en quête d'un grand verre, dénicha la bouteille de sirop de menthe et revint dans le studio.

- La D.S.T. a-t-elle une raison précise de s'occuper de Ben Kacem ? s'informa-t-il en servant Thami. J'aurais plutôt supposé que

son trafic relevait de la brigade des mœurs...

L'inspecteur but une large gorgée. Lui aussi se sentait plus à l'aise.

- Vous n'ignorez pas que certains mouvements politiques, à tendance antifranaçaise et interdits depuis plusieurs mois, se reconstituent clandestinement à Paris, expliqua-t-il. Nous soupçonnons Ben Kacem d'en être un des chefs et de récolter des fonds par l'intimidation de mes compatriotes installés dans la métropole, mais nous n'en avons encore aucune preuve.

- Et vous vous êtes infiltré dans le gang avec l'espoir d'en découvrir ?

- Il n'y a pas d'autre moyen. Ses victimes sont terrorisées, elles prétendent ne rien savoir ; les femmes qu'il contrôle ne sont pas dans le coup. Au surplus, sa garde de tueurs le protège en éliminant tous les indices susceptibles de fournir un début de piste.

Coplan hocha la tête. Les révélations de Thami corroboraient ses propres observations.

- Qu'est-ce qui vous avait amené vous, chez Corinne ?
questionna-t-il. Y étiez-vous comme inspecteur de la D.S.T. ou comme envoyé de Ben Kacem ?

- J'y étais allé à titre personnel, dans le but de me lier avec Gisèle. Elle était la seule, dans le troupeau du caïd, à fréquenter le quartier des Champs-Élysées. Ajoutez à cela qu'elle avait une certaine classe. Je suis sûr qu'elle rendait d'autres services au chef de Pigalle.

- Et comment ! renchérit Francis. Je m'en suis rendu compte à mes dépens : c'est elle qui nous avait attirés là, mon amie et moi.

Un silence significatif régna dans le studio. Les deux hommes se comprenaient : les attributions de Gisèle sortaient du cadre de la galanterie. Et on l'avait tuée.

- La raison pour laquelle on l'a liquidée devient encore plus obscure, fit observer Coplan. Une auxiliaire de ce genre ne se remplace pas facilement...

- Elle en savait peut-être trop... Dans ces cas-là, on ne vit pas vieux.

Les pensées de Francis s'orientèrent alors vers le problème qui le tracassait depuis sa visite chez Ben Kacem.

- Savez-vous, - et maintenant vous pouvez parler franchement - pourquoi Bakouche travaille au Tamanrasset ?

Thami examina à son tour jusqu'à quel point il se trouvait lié par le secret professionnel. En vertu d'un raisonnement analogue à celui tenu par Coplan au début de la conversation, il estima préférable de jouer franc jeu.

- Oui, prononça-t-il. J'en connais la raison.

CHAPITRE VIII

Coplan se redressa dans son fauteuil.

- Malheureusement, continua Thami, cela ne nous avance guère ; à cause des sept semaines de captivité que j'ai subies comme les autres inculpés afin de ne pas trahir mon rôle véritable, je n'ai pas encore pu en tirer profit...

- Dites toujours, le pressa Francis.

- Eh bien ! Bakouche et moi sommes simplement chargés de remettre à Ben Kacem de petites notes qu'un client nous donne sans en avoir l'air, dans un billet de cent francs plié en quatre. Mais, personnellement, je n'ai pas encore vu le type...

Les lèvres de Coplan s'arrondirent autour du bout de sa cigarette. Ses sourcils montèrent d'un bon centimètre.

- Mirobolant... lâcha-t-il. Vous servez de boîte aux lettres à un monsieur très distingué qui ne désire pas afficher ses relations avec un caïd de Pigalle...

Thami opina, eut un sourire qui dévoila ses dents très blanches.

- Ça vous excite, hein ?

- Un peu !... Notez que je me doutais de l'existence d'un tel bonhomme. Ben Kacem est à ses ordres. Et il a reçu des instructions de cet inconnu à mon sujet...

Il raconta alors à l'inspecteur sa visite chez Bakouche, puis son enlèvement passager par les gardes du corps de Ben Kacem et l'entretien qu'il avait eu avec ce dernier.

- Quand je lui ai lancé à la figure qu'il se conduisait comme le dernier des caves en ne faisant rien pour venger la mort de Gisèle, j'ai cru qu'il allait sauter au plafond. Il a failli piquer un coup de sang mais il n'a pas bougé. Ce n'était pas normal.

Thami approuva, avec une grimace amusée :

- Je vous crois ! Et maintenant, sur quoi comptez-vous diriger vos batteries ?

- Sur un seul objectif : le client du Tamanrasset. Pourquoi Bakouche était-il absent ce soir ?

- Je l'ignore...

- Si on le faisait coffrer ? Vous resteriez seul en piste, au club, pour recevoir les fafiots...

L'inspecteur réfléchit.

- L'idée n'est pas mauvaise. Vous vous en chargez ?

- Volontiers !...

Lorsqu'il téléphona, le lendemain, en fin de matinée, au juge Laborde pour l'informer qu'il avait vu Bakouche, et qu'à son avis l'Arabe en savait bien davantage qu'il l'avait prétendu, Coplan apprit que le sidi avait été coffré la veille par la P.J.

- L'affaire vient d'avoir un nouveau rebondissement, lui annonça Laborde sur un ton lugubre. Corinne a été assassinée chez elle...

- Non ? fit Coplan, tombant des nues.

- On l'a poignardée. Crime crapuleux, dans toute l'acception du terme. Je me suis rendu sur les lieux, au début de l'après-midi. Le cadavre était défiguré par une balafre. Nous sommes en présence d'une vengeance... Comme les meurtriers appartiennent de toute évidence au Milieu, les inspecteurs ont mis la main au collet de Bakouche, amant de la fille publique Darbois.

Francis comprit alors pourquoi l'Algérien ne se trouvait pas à son poste, la veille, au club Tamanrasset.

- Je vois, dit-il, pensif, et mesurant avec soin ses prochaines paroles. Il devait y avoir connivence entre lui et Jacques Souston...

Le juge médita cette surprenante supposition. Il n'avait pas envisagé la question sous cet angle.

- Cela n'est pas exclu, admit-il, mais la P.J. croit plutôt que Corinne a été tuée parce que c'est chez elle que Gisèle Darbois a été assassinée. Les Nord-Africains ont souvent des jugements sommaires : le fait que le crime ait eu lieu dans son appartement peut suffire, à leurs yeux, pour la rendre responsable. Et Bakouche était, évidemment, le principal intéressé...

Bien qu'il fût convaincu que les enquêteurs, en édifiant cette hypothèse, s'embarquaient sur une fausse piste, Coplan préféra n'en rien montrer.

- C'est vraisemblable, déclara-t-il. Mieux vaut tenir ce type sous les verrous. Je ne serais pas surpris s'il avait trempé aussi dans l'attentat commis contre Michèle Vernet en obéissant d'ailleurs aux mêmes mobiles.

Il n'en croyait pas un mot, mais ne demandait qu'une chose : que Bakouche fût mis dans l'impossibilité d'officier au Tamanrasset.

- Je n'en serais pas étonné moi non plus. Mais soyez tranquille, la P.J. va le cuisiner sérieusement avant que je l'interroge, moi ! Ah ! un détail... Vous savez, le soir du drame chez Corinne... le car de Police-Secours a été appelé d'une borne : un inconnu a cassé la vitre et a réclamé verbalement l'intervention. Ça n'ira pas tout seul pour retrouver ce particulier.

- Incidemment, monsieur le juge, dit encore Francis, je vous signale que Michèle habite actuellement dans un pavillon à Saint-Brice. Si vous désiriez l'entendre, vous pouvez toujours faire déposer une convocation à mon domicile de Paris : elle se présentera chez vous dans le plus bref délai.

- Entendu, je prends note.

Coplan raccrocha. Encore un point de réglé. Mais à présent, la phase active de l'enquête qu'il avait entamée vingt-quatre heures auparavant allait céder la place à une période d'attente. Aussi longtemps que Thami ne lui ferait pas signe, il était voué à une passivité crispante.

Il avait fait le tour de tous ceux qui, de près ou de loin, gravitaient autour de sa propre aventure. Il n'avait strictement plus rien à faire, sinon patienter jusqu'à ce que le client huppé du club de nuit montrât le bout de l'oreille. Aussi s'octroya-t-il une longue sieste après le déjeuner, afin de récupérer des forces en prévision des journées à venir.

Pendant les jours qui suivirent, il eut plusieurs fois le loisir d'aller rendre visite à Michèle. Vers la soirée, il rentrait à Paris, regagnait son domicile et attendait un éventuel coup de téléphone de l'inspecteur de la D.S.T. Ce n'est qu'après quatre heures du matin, heure de la fermeture du cabaret, qu'il pouvait se dévêtir et se

mettre au lit. Sa voiture stationnait en permanence dans la rue, réservoir rempli à plein bord.

Enfin, une nuit, le téléphone se mit à sonner :

- Rappliquez en vitesse, chuchota la voix de Thami. Un client vient de me passer un billet, mais il réclame l'addition et ne va sûrement plus s'attarder...

- J'arrive, dit Francis.

Il enfila sa veste tout en se ruant vers l'escalier. En moins de vingt secondes il fut dans sa traction et démarra en trombe. A deux heures du matin, la circulation est heureusement très réduite. La voiture fonça par le chemin le plus court vers Saint-Philippe-du-Roule, au mépris des règles de prudence les plus élémentaires.

Dix minutes plus tard, Coplan entra au Tamanrasset en client tardif désireux de retarder encore le moment de se coucher. Son attitude blasée, vaguement condescendante, l'assimilait d'emblée aux habitués de la maison, des noctambules impénitents pour qui la journée commence à minuit.

Thami, costumé en maure, se rasséréna en le voyant entrer. Le client était encore là ; il attendait la monnaie d'un billet de dix mille. Coplan s'arrangea pour passer devant le serveur, s'immobilisa près de lui en regardant d'un autre côté et en tirant sur sa cigarette.

- Où est-il ? s'enquit-il sans remuer les lèvres, les yeux fixés sur une table vide.

Thami ne lui prêtait aucune attention. Il s'éloigna soudain comme s'il avait un café à servir, circula entre les consommateurs et, par inadvertance, laissa tomber la serviette blanche posée sur son bras replié, derrière le siège d'un homme d'allure assez aristocratique. Ramassant le linge d'un geste presté, il poursuivit son chemin sans détourner la tête et disparut du côté de l'office.

Coplan s'approcha du bar, commanda un whisky. L'individu que Thami venait de lui désigner se disposait visiblement à partir. Il était accompagné d'une femme blonde, jeune, d'apparence distinguée elle aussi. Elle était en train de jeter une cape de fourrure sur ses épaules nues et bavardait sans contrainte avec son cavalier.

A peine Francis avait-il eu le temps de toucher à son verre que le couple se leva, se retira sous les saluts du garçon et du maître

d'hôtel. Jetant un billet de mille sur le comptoir, Coplan attendit encore quelques secondes. Lorsque l'homme eut passé derrière lui et eut débouché dans la rue de Berri, Francis acheva de boire, récolta un billet dans la sébille que le barman glissait devant lui et prit à son tour le chemin de la sortie.

Les gens qu'il pistait s'en allaient tranquillement vers le terre-plein de l'avenue des Champs-Élysées. Ils s'arrêtèrent devant une superbe Mercury verte.

Francis accomplit un détour, nota le numéro d'immatriculation du véhicule et redescendit à vive allure la rue de Berri pour s'installer dans sa quinze chevaux. Il arriva au coin de l'avenue alors que la voiture américaine remontait lentement jusqu'à un passage transversal.

Alors débuta une filature d'une extrême facilité. A une bonne centaine de mètres d'intervalle, Coplan suivit le couple sans avoir à se livrer à de savantes manœuvres. Ces gens-là, qui n'avaient aucune raison de s'imaginer qu'on était à leurs trousses, regagnaient paisiblement leur domicile après une agréable soirée au cours de laquelle ils n'avaient rencontré personne...

La Mercury roula vers Auteuil, atteignit très vite le boulevard Suchet et stoppa finalement devant un bel hôtel de maître.

Arrêté à quelque distance, Francis vit la voiture pénétrer dans le garage privé. Un peu plus tard, des lumières s'allumèrent au premier étage. Alors la traction repartit, passa devant l'immeuble et accéléra.

Nanti de l'adresse, du signalement de l'homme et de l'immatriculation de la voiture, Coplan n'aurait aucune difficulté à trouver l'identité du personnage, il se consacrerait à cette besogne dès le lendemain matin ; mais, pour l'instant, ce qui l'intriguait surtout, c'était le billet que Thami avait en sa possession...

Il retourna donc d'où il venait et attendit dans les environs que l'inspecteur sortît du Tamanrasset.

Avant d'aborder Thami, il s'assura que ce dernier n'était pas sur le point d'être contacté par quelqu'un d'autre, un émissaire de Ben Kacem par exemple. Dès qu'il eut la certitude qu'aucun membre du gang n'errait dans les environs, il s'élança à la poursuite de son allié et le rejoignit alors que l'autre indiquait à un chauffeur de taxi :

- Pigalle...

- ...et traînez en route, recommanda Coplan en surgissant à côté du Nord-Africain.

- Hé ! fit l'inspecteur, à peine surpris. Vous revoilà ?

— Je vous attends depuis plus d'une heure et demie, dit Francis en poussant amicalement son compagnon à l'intérieur du véhicule. Ma course n'a pas été longue.

Les deux hommes s'assirent sur la banquette arrière. Le taxi rouge et noir se mit en branle, le bruit du moteur rendit possible une conversation plus confidentielle.

- Où perchent-ils ? interrogea Thami, curieux.

- A Auteuil, boulevard Suchet. Grosse fortune, semble-t-il. Je me réjouis de voir d'où vient l'argent... Vous l'avez sur vous, le billet ?

- Bien sûr : je vais le porter à son destinataire, grimaça l'inspecteur, la main sur son portefeuille.

- Comment ? s'étonna Coplan. Sans en relever les empreintes ? Sans en photographier le texte ?

- Pas le temps, dit Thami, laconique. Quant au texte, je l'ai recopié, bien entendu.

Il montra un rectangle de papier sur lequel étaient écrites quelques lignes, et dont le sens, à première vue, n'offrait aucun intérêt.

« Les valeurs immobilières maintiennent une certaine fermeté. On enregistre une tendance à la stabilisation dans les charbonnages et la sidérurgie. Les prévisions du marché à terme sont plutôt pessimistes à la cote de Londres et d'Amsterdam. »

Coplan jeta un coup d'œil par la portière. Le taxi faisait le tour de la place de la Concorde.

- Du bidon, dit Francis en restituant le document à Thami. Ou bien c'est du code, ou bien le véritable texte est écrit à l'encre sympathique.

L'inspecteur approuva.

- Je ne crois pas plus que vous que Ben Kacem se fasse transmettre clandestinement des informations boursières, déclara-t-il, mais mon enquête n'est pas suffisamment avancée pour que je puisse soustraire ce message afin de le soumettre à un examen de

laboratoire. Je risquerais de gâcher mes chances pour n'obtenir, peut-être, qu'une information peu importante. Je préfère tenir mon rôle de fidèle messenger jusqu'au moment où je tiendrai un indice plus révélateur.

Il avait raison. Ben Kacem devait recevoir cette note sans délai, et intacte. Les instructions qu'elle renfermait seraient probablement divulguées par les agissements du caïd au cours des journées suivantes, mais le malheur, c'est qu'on ne pourrait pas établir de corrélation bien nette puisqu'on ignorait le contenu de ce billet.

- Je vous comprends, soupira Francis. Chacun sa voie... En l'occurrence, nos méthodes doivent être différentes puisque nous ne visons pas le même objectif. Merci du tuyau, en tout cas...

- N'en parlons plus. Si j'avais du neuf, je vous le ferais savoir.

- Moi de même, dit Francis en s'apprêtant à descendre alors que la voiture approchait de Saint-Lazare.

- Je m'en doute, acquiesça Thami en lui serrant la main.

Coplan interpella le chauffeur, lui demanda de faire halte, puis mit pied à terre.

- Au revoir, lança-t-il à l'inspecteur avant de refermer la portière.

Le lendemain matin, Coplan n'eut guère de mal à découvrir l'identité du personnage habitant au boulevard Suchet ; le bottin du téléphone lui aurait suffi, en dehors des autres éléments qu'il possédait, pour préciser le nom de ce respectable citoyen qui entretenait des rapports avec un gangster notoire.

Cependant, Francis se donna la peine de chercher le renseignement à des sources plus sûres, et notamment au commissariat de police du quartier. Il apprit ainsi que l'homme en question était un directeur de société, vendeur en gros de machines de bureau importées. Le siège social de sa firme se trouvait au boulevard Haussmann, les entrepôts le long de la Seine.

Daniel Rougeron - tel était son nom - menait une existence assez laborieuse mais entrecoupée de soirées mondaines. Il fréquentait

des politiciens en vue, des banquiers, et avait un casier judiciaire aussi vierge que celui de toute fripouille un peu habile.

Rien de plus simple que de fouiller la vie des gens qui vivent en marge de la société ; pour ceux ayant pignon sur rue et qui affichent toutes leurs activités, c'est moins commode, contrairement à toute logique. Coplan ne sut tout d'abord par quel bout entreprendre ses investigations, tant les faits et gestes de Rougeron paraissaient au-dessus de tout reproche.

Et pourtant ce gars-là trafiquait avec des tueurs de Pigalle et il était à l'origine des ennuis de Coplan. Quel lien y avait-il entre cet homme d'affaires respecté, roulant sur l'or, et un agent du S.R. tel que Francis ? Pourquoi cet individu avait-il prémédité de mettre Gisèle en rapport avec Michèle ?

Ces questions harcelèrent l'esprit de Coplan pendant plusieurs heures. Il ne s'échina d'ailleurs pas à les résoudre d'emblée, sachant que tôt ou tard une idée s'imposerait à lui.

Il éprouva le besoin de passer chez le Vieux, à titre tout à fait privé : son chef était encore le seul être auquel il pouvait parler sincèrement, en toute liberté.

Il s'en fut donc au ministère et fut accueilli sur-le-champ par le chef du S.R., lequel ne sembla pas du tout surpris de revoir aussi vite son ancien collaborateur.

- Vous teniez à respirer l'air de la maison ? s'enquit-il avec une pointe de malice, le menton appuyé sur ses mains jointes, un stylo à bille derrière l'oreille.

- Au figuré, dit Coplan. Au propre, je n'apprécie pas fort les odeurs de cette baraque. Comment pouvez-vous vivre là-dedans ?

- C'est parce que les puanteurs ne m'incommodent pas qu'on m'a conféré cet emploi, affirma le Vieux, imperturbable. Quiconque ayant les narines délicates ne ferait pas long feu en plongeant le nez dans ces paperasses...

Du menton, il indiquait la pile des dossiers des affaires en cours.

Coplan donna une marque d'approbation.

- Chaque métier a ses inconvénients, convint-il, mais le nôtre dépasse un peu la moyenne sur ce chapitre-là.

- Le nôtre ? ricana le Vieux. Je croyais que vous aviez démissionné ?

- Voilà précisément un exemple, rétorqua Francis avec vivacité. Dans notre métier on se figure parfois qu'on n'est plus dans le coup, et puis on s'aperçoit qu'on se trouve en plein dans le bain, et par la force des choses en quelque sorte.

Le Vieux se rejeta en arrière. Toute trace de raillerie avait déserté ses traits

- Que voulez-vous dire ? Des soupçons dans votre affaire ?...

- Mieux que ça ! Une demi-certitude. Seulement je n'ai pas la moindre preuve...

- Vous étiez visé dans cette affaire du boulevard Malesherbes ?

- Oui, et d'une curieuse façon. D'une façon tellement détournée que si je vous le racontais vous penseriez que c'est du roman.

- La moins spectaculaire de nos missions est un roman, au S.R. Et pourtant... Mais lâchez un peu de lest, bon Dieu ! Dites-moi où vous en êtes...

Coplan réfléchit, secrètement égayé par le brusque intérêt de son chef, mais aussi inhibé par un brin de rancune. Révéler ses soupçons maintenant eût été prématuré.

- Le moment n'est pas encore venu, se récusa-t-il. N'avez-vous rien, par hasard, dans vos fiches, au sujet d'un certain Daniel Rougeron ? Un type qui a de la surface... Il habite un hôtel particulier à Auteuil.

- Je vais m'en assurer, dit le Vieux, le front barré de rides.

Il saisit le téléphone et appela Jouan.

- Dites, voyez un peu au sommier si nous n'avons pas une fiche au nom de Rougeron, Daniel, âgé d'environ...

A la mimique interrogative du Vieux, Francis répondit :

- Cinquante... cinquante-cinq ans...

Le chef répéta l'indication et ajouta ;

- Habitant actuellement Auteuil.

- Boulevard Suchet, souffla Francis.

Le Vieux retransmit l'adresse, puis raccrocha.

- Ce bonhomme vous intéresse ? reprit il aussitôt.

- J'ai plutôt l'impression que c'est moi qui l'intéresse, articula-t-il, évasif.

CHAPITRE IX

Dix minutes plus tard, la sonnerie du téléphone grésilla. Ayant décroché, le Vieux prêta l'oreille pendant quelques secondes, maugréa un vague remerciement et déposa le combiné en regardant Coplan.

- Rien chez nous, prononça-t-il. Votre type est blanc comme neige.

Sceptique, Francis se contenta d'opiner.

- Bien entendu... C'eût été trop beau...

Il s'extirpa de son fauteuil, désappointé malgré tout. De nouveau il ressentit l'impression de se promener dans le brouillard, de se débattre dans de la mélasse.

- Vous ne voulez pas un coup de main ? proposa le Vieux à mi-voix comme s'il devinait les pensées de Francis.

Celui-ci fut sensible au geste de son chef. Il en voyait la portée exacte. Le Vieux désirait dissiper entre eux les dernières traces d'aigreur, marquer sa confiance dans la bonne foi de son collaborateur.

- Vous avez trop peu d'hommes pour en consacrer à l'éclaircissement d'un cas personnel, émit Coplan avec un sourire teinté d'amertume. Si je possédais le moindre élément permettant de croire qu'il s'agit d'une affaire d'espionnage, je sauterais à pieds joints sur votre offre ; mais, pour l'instant, cela se présente sous l'aspect d'un duel privé. Soyez certain que je recourrai à vous si j'en vois la nécessité.

Le Vieux pinça les lèvres en une grimace dubitative.

- Avec votre fichu caractère, vous seriez bien capable de n'en rien faire, uniquement pour le plaisir de me damer le pion. Vous êtes une tête de lard, non ?...

Coplan arbora un sourire plus enjoué. De petites rides se dessinèrent aux coins de ses yeux, une lueur de satisfaction pétilla dans ses prunelles.

- Il y a du vrai dans ce que vous dites, mais jusqu'à un certain point seulement. Au revoir, Patron...

Il sortit du bureau, assez réconforté. Il avait beau s'en défendre, respirer l'atmosphère de la maison lui avait procuré un plaisir immense...

Coplan quitta son domicile vers une heure du matin. Sa voiture fila vers la Seine, suivit les quais à partir du Louvre. L'éclairage des berges dotait l'eau noire du fleuve d'un double rang de flaques lumineuses que les ponts reliaient par le reflet de leurs réverbères.

Il s'était muni d'un attirail très utile pour ce genre d'expédition. Ce n'était pas la première fois qu'il se disposait à pénétrer par effraction dans un entrepôt. Si les bureaux d'une entreprise douteuse ont souvent une façade propre à décourager les soupçons, les dépendances inaccessibles aux visiteurs sont beaucoup plus révélatrices.

L'entrepôt de Rougeron se trouvait au quai de Bercy. Au terme d'une promenade nocturne non dénuée d'agrément, Francis arriva à proximité des installations industrielles édifiées sur la rive droite du fleuve.

En quelques centaines de mètres, le décor avait changé du tout au tout. Ici, ce n'était plus Paris : c'était un port anonyme, avec ses péniches amarrées le long des berges, ses grues, ses longs bâtiments sordides, ses pavés inégaux et ses odeurs spéciales. Un endroit que la tombée de la nuit rendait sinistre, dès que les travailleurs l'avaient quitté, et où personne ne déambulait plus sans y être contraint par une raison impérieuse.

Il rangea sa Citroën dans l'une des rues perpendiculaires au fleuve, éteignit ses feux et attrapa la serviette de cuir dans laquelle était placé son matériel de cambrioleur. Debout sur le trottoir, il s'orienta. Le bâtiment à explorer se trouvait à cinq minutes de

marche, dans le bloc d'immeubles compris entre la gare aux marchandises et la Seine.

S'étant assuré par un rapide coup d'œil circulaire que nul passant égaré ne rôdait aux environs, ou que des agents cyclistes ne patrouillaient pas dans le quartier, il s'approcha du portail que condamnait un volet de tôle ondulée portant la mention :

« SOMABUR - Import-Export de Machines de Bureau. »

Une petite porte se découpait dans le volet, à l'extrême droite. Il fallait une vue de nyctalope pour apercevoir, dans l'obscurité presque totale de la rue, l'orifice de la serrure bloquant le panneau de métal.

Il se pencha, évalua la grosseur du rossignol à utiliser pour déclencher l'ouverture. A tâtons, il fouilla sa serviette, palpa diverses clés, en sélectionna une au toucher. En introduisant l'instrument dans la serrure, il se demanda si un dispositif d'alarme ne défendait pas l'accès de l'entrepôt... Il tourna le rossignol fermement, mais sans forcer. Qui sait, aussi, si un veilleur de nuit ne sommeillait pas dans un cagibi proche du vantail...

C'eût été moins gênant qu'une sirène capable d'alerter tout le voisinage.

Il ne parvint pas à actionner le mécanisme. Sans insister, il préleva dans sa trousse une minuscule burette d'huile dérouillante, en projeta quelques gouttes dans la serrure, puis s'y attaqua de nouveau avec un autre ustensile. Au bout de quelques secondes, le pêne céda, joua dans sa gâchette.

Les sens aux aguets, il regarda encore autour de lui avant de repousser le battant métallique. La rue était l'image même de la solitude et de la désolation, aussi loin que portait le regard.

Alors le visiteur clandestin s'introduisit dans la bâtisse d'un mouvement vif et souple. Ayant franchi le seuil, il se trouva plongé dans une obscurité absolue, compacte. Un silence de tombeau.

Il referma soigneusement le battant derrière lui, donna un tour de clé, laissa le rossignol dans la serrure. Le cadran phosphorescent de son bracelet-montre indiquait une heure trente-cinq.

Après être resté immobile pendant de longues secondes, à l'affût du moindre signe de présence, il agrippa sa lampe torche, pressa le

déclat. Un faisceau de lumière bleue découpait un hublot de visibilité dans le noir, frappa de biais l'avant d'un camion. Le rayon se déplaça ensuite avec lenteur, parallèle au sol, toucha successivement une balance pour lourdes charges, un truck puis, au-delà, une vaste superficie sur laquelle s'édifiaient des amas de caisses. Des bouts de carton ondulé, des tas de paille et des bandes de cerclage traînaient par terre. Pas une âme.

Il respira un bon coup. Son inspection s'avérait moins difficile qu'il ne le craignait. Peut-être un peu trop aisée, cependant, car si l'entrepôt avait recelé des choses suspectes, on l'aurait probablement mieux équipé pour en interdire l'entrée.

Il se décida pourtant à voir de plus près à quel commerce s'adonnait Daniel Rougeron. Il longea le camion, passa devant la fenêtre d'un petit bureau où l'on devait, le jour, contrôler les entrées et sorties de marchandises, comptabiliser les expéditions et tenir l'inventaire. Pas la peine de perdre son temps dans ce réduit, les écritures étant certainement en règle et parfaitement innocentes.

Un groupe de caisses empilées les unes sur les autres annonçait son origine ; chacun des emballages était marqué au nom d'une firme britannique bien connue, installée à Birmingham. La pile suivante provenait de Suisse : des machines à écrire, si l'on en jugeait par les dimensions des colis. Plus loin, d'autres caisses de dimensions plus grandes avaient été expédiées des U.S.A.

Poursuivant son exploration, il arriva devant un assemblage plus important, de six mètres sur quatre, composé de boîtes en carton alignées et superposées émanant d'une usine française. Des bandes de papier gommé gris les scellaient complètement. Des duplicateurs, proclamaient les étiquettes.

Enfin, à l'autre bout de l'entrepôt, il y avait des colis en instance d'expédition et qui portaient, en sus de l'adresse du destinataire, le nom de la société SOMABUR. Il y en avait pour Madagascar, pour le Gabon, l'Algérie et le Maroc. Rien de plus naturel, en somme.

Restait à voir si le contenu des caisses et des emballages était aussi anodin que le laissaient supposer les apparences. Sans le moindre scrupule, Coplan se mit en devoir d'ouvrir un colis pris dans chaque pile, au hasard.

Cette besogne plutôt fastidieuse lui prit presque une heure, et en pure perte parce qu'il ne découvrit rien d'autre que des machines de bureau de types divers : adressographes, machines à ouvrir le courrier, à reproduire les stencils, à calculer, à écrire...

Échauffé par ce travail, il songea que la plupart des manufactures de machines de ce genre fabriquent souvent des armes, cette dernière activité étant d'ailleurs leur branche principale. La production d'articles ayant un usage pacifique leur permet d'employer l'outillage et le personnel pendant les périodes où les gouvernements restreignent les crédits d'armement...

En attendant, il n'avait rien mis à jour qui pût incriminer le sieur Rougeron, ou même apporter une indication quelconque sur un second aspect de sa personnalité. Sachant au départ que le bilan de cette perquisition pouvait fort bien être négatif, il n'en était pas trop surpris.

Avant de se retirer, il promena encore le faisceau de sa lampe dans toutes les directions. Le rond de clarté se balada sur les murs, érafla soudain les marches d'un escalier qu'il n'avait pas remarqué de prime abord. Il y avait donc un étage ?

En quelques enjambées, Coplan atteignit l'escalier, monta les marches de bois et déboucha sur un plancher de mêmes dimensions que le rez-de-chaussée. Également encombré de caisses groupées par tas.

Il faisait de bonnes affaires, Daniel Rougeron... Pas étonnant qu'il habitât un somptueux hôtel, qu'il eût une maîtresse de trente ans de moins que lui et une voiture de plus de deux millions !

Parcourant rapidement les marques, étiquettes et adresses apposées sur les emballages, Francis constata que si les origines étaient similaires, les destinations n'étaient pas les mêmes que pour les marchandises de l'étage au-dessous. Ici, il y avait des envois pour Paris, pour des villes de province et pour Tanger... Tanger ?

Ce nom-là suffit à ranimer la curiosité de Coplan. Il savait par expérience que si cette ville est d'abord et avant tout un centre commercial, elle est souvent mêlée aux tractations dont les protagonistes désirent brouiller les cartes.

Têtu, il entreprit le même travail qu'en bas : il préleva un colis dans chaque tas pour en vérifier le contenu.

Son opiniâtreté fut rapidement récompensée : au lieu de machines de bureau, il tomba sur un magnifique assortiment de fusils-mitrailleurs, de pistolets, de grenades et de mitraillettes...

Il ne se hâta pas de se réjouir. Sous certaines conditions et moyennant autorisations officielles, le trafic d'armes n'est pas interdit : les armuriers de France et de Navarre ont bien le droit de s'approvisionner... Rougeron pouvait être couvert par des papiers en bonne et due forme. L'était-il ou non, telle était la question.

Méditatif, Francis regarda encore les automatiques gisant sur leur lit de paille, les mitraillettes alignées côte à côte, immobilisées par des râteliers. De quoi équiper quelques bandes de gangsters ou de terroristes...

Sortant un agenda de sa poche, il nota les adresses des destinataires de France et celle du correspondant tangérois.

Sa serviette sous le bras, il redescendit en faisant gémir les marches. Ses sentiments étaient mitigés ; sa perquisition avait certes porté des fruits et elle renforçait sa conviction que le directeur de la SOMABUR était un individu moins recommandable qu'il n'en avait l'air ; mais, tant qu'on n'aurait pas la preuve tangible que ce dépôt d'armes était illégal, tout cela ne mènerait nulle part.

Trois heures du matin.

Coplan contourna le camion obstruant l'entrée, assujettit sa serviette sous son bras et donna un tour de clé pour ouvrir la petite porte. Le battant pivota sur ses gonds, un rectangle de clarté relative apparut, la rue mal pavée émergea de la pénombre.

Passant d'abord la tête avant de s'engager sur le trottoir, Francis vit approcher les phares d'une voiture. Il recula aussitôt, repoussa le panneau d'acier et attendit que le véhicule fût passé. Il entendit peu après les pneus frôler les pierres, puis le bruit décrût. Alors il sortit d'un bond, referma soigneusement et soudain se figea, mâchoires serrées.

La voiture s'était arrêtée un peu plus loin au lieu de continuer sa route. C'était une Mercedes noire, et des hommes en débarquaient.

Les tueurs de Ben Kacem !

Coplan fonça ventre à terre dans la direction opposée, la nuque moite à l'idée qu'il avait failli se faire prendre comme dans une souricière. Obligé de se défendre, il n'aurait pas hésité à tirer dans le tas, mais il préférerait ne pas ouvrir le combat dans de pareilles conditions...

Il détala vers le prochain coin de rue, se demandant si les autres allaient se lancer à ses trousses ou s'ils se rueraient dans l'entrepôt pour voir ce qu'on y avait fait.

Ils étaient derrière lui.

S'ils sortaient leur pétard maintenant, il était cuit. Cette ligne droite n'en finissait pas. Quelque chose tinta sur les pavés, deux mètres derrière ses talons. Un couteau... Il se propulsa avec une vigueur supplémentaire, éraflant le coin du bâtiment lorsqu'il bifurqua dans la voie transversale. Sa serviette le gênait. Il songea à s'en débarrasser tout en courant. Les autres débouchaient à leur tour dans la rue qu'il avait empruntée, silencieux comme des ombres et rapides comme des javelots.

Coplan parvint à actionner la ferrure de sa serviette. Il plongea la main dedans, la ressortit crispée autour d'un objet, puis laissa tomber la sacoche de cuir. Il s'efforça de regagner les quelques dixièmes de seconde qu'il venait de perdre, espérant que ses poursuivants s'attarderaient pour ramasser l'objet abandonné. C'est en effet ce qui se produisit : l'un d'eux plongea dessus. Mais les deux autres ne ralentirent pas.

Francis comprit qu'ils ne tireraient pas. Eux non plus ne tenaient pas à signaler leur présence dans le quartier. Le tout était donc de les semer et de rejoindre la traction après un détour qui les égarât passagèrement.

En atteignant le coin suivant, Coplan vida sur les pavés le contenu de sa burette d'huile dérouillante, sans raccourcir ses foulées. Son cœur commençait à cogner dur. Il se précipita dans la direction du fleuve. Derrière lui, il y eut un dérapage suivi d'un bruit sourd, puis une deuxième chute accompagnée de grincements de fureur. Au moins deux des types de Ben Kacem venaient de se casser la figure sur la nappe d'huile. Quant au troisième...

Le troisième, celui qui avait ramassé la serviette et arrivait au galop derrière ses comparses, les vit s'abattre brusquement à quelques mètres de lui, après une glissade brutale. Il contourna ses collègues vociférants, constata que le fugitif avait acquis une avance notable. Hors d'haleine, et comprenant que ses efforts seraient vains, il cassa son élan et revint vers ses amis, qui se relevaient.

Ils échangèrent quelques mots rudes et gutturaux, en arabe. Ils étaient tous les trois ivres de rage impuissante. Leur costume, troué aux genoux et maculé de plaques poisseuses, couvert de poussière par la chute sur le sol, avait triste mine.

Ils prirent le parti de retourner sur leurs pas, vers l'entrée de l'entrepôt.

Pendant ce temps-là, Francis avait à peu près fait le tour du bloc d'immeubles et voyait au loin le capot de sa voiture. Ce fut avec un sérieux soulagement qu'il aperçut vingt mètres plus loin, rangée contre l'autre trottoir, la Mercedes abandonnée par les hommes de Pigalle. Plus personne n'en assumait la garde. Si les types étaient quatre, le quatrième avait dû entrer dans l'entrepôt.

Coplan bondit, ouvrit la portière de sa voiture et la claqua sur lui. Il démarra sec, vira sur le quai de Bercy et écrasa le champignon. Maintenant, ils pouvaient toujours courir. Même avec la Mercedes.

Coplan conduisit plus lentement dès qu'il eut la certitude de n'être pas pris en chasse. L'arrivée inattendue des acolytes du chef de gang au dépôt de marchandises de Rougeron venait de lui ouvrir de nouvelles perspectives. Ces gars-là venaient tout simplement se ravitailler en armes et munitions à la faveur de la nuit. Voilà pourquoi l'accès du magasin était si aisé, voilà pourquoi aucun veilleur de nuit ne surveillait le stock !

Francis aurait parié sa traction avant contre une locomotive que le billet transmis par l'intermédiaire de Thami signalait tout bonnement à Ben Kacem qu'il pouvait envoyer ses hommes au quai de Bercy la nuit suivante pour y prendre livraison des armes récemment arrivées. En cas de pépin, Rougeron aurait beau jeu de

prétendre qu'il avait été victime d'un vol. Dieu sait depuis combien de temps ce petit jeu durait...

La poitrine gonflée par une jubilation féroce, Coplan laissa son imagination se débrider. C'est à peine s'il voyait le décor qu'éclairaient ses phares ou s'il se rendait compte qu'il traversait des croisements. Il conduisait d'une façon purement machinale, entièrement absorbé par les idées qui se pressaient dans sa tête.

Selon Thami, le caïd de Pigalle avait organisé un racket pour rassembler des fonds. Et ces fonds servaient à payer des armes livrées par Rougeron. Ces armes, elles, servaient à équiper de nouvelles bandes de terroristes sur le territoire métropolitain. Une jolie combine, dont l'inspecteur Mohammed Thami se pourlécherait les babines quand Francis lui dévoilerait le pot-aux-roses.

En ce qui le concernait, lui, Coplan ne voyait pas encore très clair dans tout cela, mais du train dont allaient les choses, ce n'était plus qu'une question de jours.

Si la nuit n'avait été aussi avancée, il serait volontiers allé boire un verre avant de rentrer. L'espace d'un éclair, il se demanda même s'il n'irait pas séance tenante au Tamanrasset afin de prévenir Thami. Il y renonça, se disant que rien ne pressait. Son tour était venu, à présent, de tisser un filet autour de l'adversaire, et on pouvait lui faire confiance, il allait drôlement signoler l'ouvrage ! Sans en parler au Vieux, comme de bien entendu.

Francis avait récupéré tout son calme lorsqu'il arriva dans la rue Vivienne. S'il ne devait payer son expédition que d'une serviette perdue et de quelques outils, le prix n'était pas élevé.

Il monta par l'ascenseur, débarqua en face de sa porte. Il prit son trousseau de clés, inséra la petite Yale dans la serrure et tourna. La porte résista. Il tourna une seconde fois, le verrou bougea encore d'un cran et la porte s'ouvrit. Mais Coplan la retint et ne bougea pas. Il ne fermait jamais que d'un seul tour.

Saisissant son pistolet d'un geste prompt, il repoussa le battant du pied et s'effaça contre le mur du palier. Si quelqu'un l'attendait dans l'ombre, à l'intérieur, c'était loupé.

CHAPITRE X

Quelques secondes lourdes s'écoulèrent. De l'intérieur de l'appartement ne filtrait aucun bruit, aucun souffle. La minuterie de l'escalier cessa d'alimenter l'éclairage et une obscurité complète enveloppa Francis. Il préférait cela. Dorénavant, son adversaire et lui étaient à égalité, l'un comme l'autre pouvait prendre l'initiative.

Coplan se baissa, s'accroupit, avança silencieusement dans cette posture inconfortable, l'index pressé sur la gâchette de son automatique, prêt à loger une balle dans tout ce qui bougerait devant, à côté ou au-dessus de lui.

Ayant passé le seuil sans déceler le moindre signe de vie, il s'abstint de toucher à la porte ouverte et poursuivit son singulier exercice jusqu'au studio. Il connaissait suffisamment les aîtres pour se déplacer à coup sûr sans rien heurter au passage.

Il sentit qu'il était seul. S'il y avait eu une présence étrangère dans son domicile, une prescience quasi physique l'en aurait averti. Il actionna l'interrupteur d'un lampadaire : une douce lumière se projeta sur la bibliothèque, les fauteuils, le bureau, le tapis.

Quelqu'un - un spécialiste - avait dû venir et repartir. Mais dans quel but ? Francis retourna rapidement dans le hall, ferma la porte, accomplit une ronde dans toutes les pièces. On n'avait rien dérobé. Nulle trace de désordre, l'ordonnance intérieure des tiroirs n'avait pas été bouleversée. N'importe qui, à la place de Coplan, se serait cru victime de sa propre distraction : sans doute, en partant, avait-il par mégarde donné un tour de clé supplémentaire... Et puisqu'on n'avait touché à rien...

Mais Francis traversait une période où les incidents les plus minimes pouvaient être gros de conséquences. Il ne lui était pas permis d'ignorer, par simple paresse mentale, qu'une incursion avait très probablement eu lieu chez lui entre une heure et trois heures du matin. Michèle n'avait pas la clé.

Pensant à elle, il pensa aussi à l'attentat de la rue Tronchet, et du coup il se fit la réflexion qu'on était peut-être venu déposer un colis du même genre chez lui. Au premier abord, il rejeta cette idée

comme absurde car elle ne cadrerait pas avec les événements antérieurs et s'écarterait du principe plusieurs fois démontré qu'on n'en voulait pas à sa vie. Cependant, au second examen, il ne la tint plus pour aussi improbable : il avait remué pas mal de choses, depuis quelques jours, et on n'avait peut-être plus les mêmes raisons de le ménager. En fait, on en avait même peut-être d'excellentes pour le supprimer, à présent...

Il recommença son périple en se livrant à une inspection approfondie, avec des gestes prudents. Une bombe placée chez lui pouvait, ou bien exploser à retardement selon un minutage calculé, ou bien être déclenchée involontairement eu accomplissant un mouvement banal, quotidien...

Il fouilla chacune des pièces décimètre carré par décimètre carré, allant voir sous les meubles et au-dessus, allant fureter dans les cachettes les plus invraisemblables. Il ne découvrit rien. Alors, s'accusant de peindre des diables sur les murs et de débloquer (comme disait Michèle), il décida de se mettre au lit.

Passant dans son cabinet de toilette, il entreprit de se brosser les dents ; pendant l'opération, il ne cessa de songer à sa visite à l'entrepôt. Les yeux tournés vers le miroir surplombant le lavabo, il regardait distraitemment le reflet des objets situés derrière lui. Son pyjama et sa robe de chambre accrochés à une patère, le conduisit de la chasse, les carrelages du mur. Et soudain le va-et-vient de sa brosse s'arrêta. Une nouvelle suspicion venait de lui traverser l'esprit. Il se trouva un peu ridicule, mais voulut pourtant en avoir le cœur net.

La bouche pleine de mousse, il se retourna et s'appuyant à la cuvette, il suivit du regard la poignée de la chasse, animée d'un léger balancement, observa la chaînette et, enfin, le bras de levier pénétrant dans le réservoir. Le système n'aurait pas été sans astuce, si l'on avait compté sur la traction imprimée à la poignée pour actionner le détonateur d'une grenade...

D'un élan, il grimpa sur le siège, dut baisser la tête pour ne pas heurter le plafond. Entre le dessus du réservoir et le plafond existait un espace large de quatre doigts, mais où il était impossible de regarder.

Avec autant de souplesse dans les doigts que s'il avait trituré une mine magnétique, Francis explora la cavité, toucha un objet sphérique à rainures... Ce contact l'impressionna autant que s'il avait mis la main sur un cobra. Cette confirmation matérielle de l'espèce de divination qu'il avait eue deux secondes fit apparaître un sourire féroce sur ses lèvres. S'il avait eu le malheur de tirer la chasse, il aurait été pulvérisé !

Avec flegme, il entreprit posément de mettre cet engin hors d'état de nuire, ce qui ne présentait pas grande difficulté, à condition de ne pas commettre de fausse manœuvre : il suffisait de sectionner le fil de cuivre émaillé noir, presque invisible, reliant le détonateur au levier du flotteur. Avec une pince coupante, ce serait fait en une seconde.

Il s'acquitta de cette petite besogne, puis alla cueillir avec délicatesse l'œuf d'acier, bourré d'explosif, qui avait failli raccourcir son existence.

Il examina l'arme logée au creux de sa main : la grenade n'était pas lourde, elle devait être du même type que celle envoyée à Michèle. Il en avait vu de semblables par dizaines, une heure auparavant, dans une des caisses de l'entrepôt Rougeron.

A cinq heures et demie du matin, la sonnerie du téléphone l'arracha au sommeil. Son cerveau se clarifia instantanément, sans transition, comme toujours quand il était dans une période de crise, et ce fut dans un état de parfaite lucidité qu'il décrocha.

- Ici, Thami, s'annonça son correspondant. Je vous appelle de Pigalle... Les gars de Ben Kacem ont reçu l'ordre de vous descendre. Ne restez pas chez vous une minute de plus...

L'inspecteur s'exprimait d'une voix étouffée, comme s'il craignait d'être entendu, et avec une précipitation qui ne lui était pas habituelle.

- Merci du tuyau, dit Francis, les pieds déjà hors du lit. Quand l'avez-vous appris ?

- Il n'y a pas cinq minutes... Grouillez-vous, ils font leurs préparatifs !

- Je file. Je vous contacterai dès que possible, j'ai des renseignements pour vous.

- Pas au Tamanrass...

Coplan perçut le bruit d'une bouteille qu'on débouche, puis le fracas microphonique d'un combiné heurtant avec force une tablette de bois. Thami ne disait plus rien.

- Allô ? gueula Francis, sachant que c'était inutile.

A l'autre bout du fil, on raccrocha sèchement.

L'inspecteur de la D.S.T. venait de se faire tuer, sans l'ombre d'un doute... L'avertissement qu'il avait lancé lui avait coûté la vie.

Le cœur battant, Coplan ne perdit pas une seconde. Remettant à des temps meilleurs le soin de faire sa toilette, il enfila ses vêtements en hâte. Tout était à portée de sa main, heureusement. En une minute trente secondes il fut habillé ; il sacrifia encore quelques instants à se munir d'argent, d'un passeport, de son pistolet et de la grenade, puis il sortit de chez lui, s'attendant à voir surgir la Mercedes à l'extrémité de la rue. En mourant, Thami lui avait rendu un ultime service, il avait retardé les agresseurs...

Francis, en proie à une rage noire, démarra en brutalisant la mécanique. Qu'en plein cœur de Paris il fût devenu un gibier traqué, lui, voilà qui dépeignait l'époque ! Il n'y avait pas à s'y tromper : deux adversaires se disputaient l'honneur de le liquider, à présent ! Si Ben Kacem avait su, quelques minutes plus tôt, qu'une grenade était cachée dans le cabinet de toilette de Coplan, il n'aurait pas pris subitement la décision d'envoyer ses tueurs... Il aurait attendu qu'elle saute, quitte à intervenir plus tard si la victime présumée avait échappé par miracle à cette amabilité d'un concurrent...

Coplan monta la rue Lafayette comme s'il courait les 24 heures du Mans. Il prit ensuite le boulevard Magenta, traversa le carrefour de Barbès et fonça vers la banlieue en direction de Saint-Denis.

Lancé à cent à l'heure, considérant qu'il ralentissait trop quand le compteur ne marquait que quatre-vingts, il ne réalisait même pas qu'il n'avait aucune raison de se presser. Ce n'est que lorsqu'il eut

manqué d'emboutir un cycliste qu'il se rendit compte de l'allure forcenée qu'il maintenait depuis dix minutes sans motif valable.

Son agitation intérieure se calma à mesure qu'il se rapprochait de Saint-Brice. Personne au monde, à part une voyante extra-lucide, ne pouvait se douter qu'il était en route vers le pavillon. Temporairement, sa sécurité était assurée, quelle que fût la perspicacité de ses ennemis.

Le caïd de Pigalle avait-il pris l'initiative de supprimer Coplan après avoir entendu le rapport des hommes qu'il avait envoyés à l'entrepôt de Rougeron ? Parmi ces derniers, l'un d'eux avait fort bien pu reconnaître dans le visiteur clandestin l'homme que Ben Kacem avait mis en garde la veille... Et dans ce cas, qui avait alors déposé la grenade rue Vivienne ?

Vers six heures, Coplan arriva au pavillon où logeait Michèle. Il mit sa voiture au garage, monta les marches du perron et s'introduisit dans le vestibule en clamant :

- Hellôôô !

S'il s'était imaginé ne pas effrayer la jeune femme en la prévenant d'une façon aussi tonitruante de son arrivée, son calcul était faux. Michèle sauta sur son séant, les yeux écarquillés et la bouche agrandie, prête à hurler. Elle se contracta en frissonnant quand il entrebâilla la porte de la chambre à coucher. Il arborait une expression joviale, comme s'il espérait être reçu à bras ouverts pour la bonne surprise que devait causer son arrivée matinale.

- Espèce de... lâcha-t-elle, soulagée, mais encore frémissante. Tu n'aurais pas pu prévenir ?

- Pourquoi crois-tu que je me suis égosillé ? rétorqua-t-il avec mauvaise foi en s'asseyant sur le lit et en la prenant dans ses bras.

Elle lui aurait répondu vertement s'il ne lui avait fermé la bouche d'un baiser prolongé à dessein pour l'en empêcher. Finalement, hors d'haleine, elle parvint à placer un mot :

- Monstre !

Il s'écarta un peu, pour mieux la voir dans la pénombre, car les persiennes étaient fermées. Elle était ravissante, dans son déshabillé de fine soie à large décolleté, malgré ses cheveux en broussaille et ses yeux battus.

- Tu me plais, dit-il, sincère.

Et il la reprit dans ses bras, l'étreignant avec une folle tendresse dont elle ne pouvait deviner toutes les causes. Après la nuit épuisante qu'il venait de passer, la pression de ce corps tiède d'une douceur ineffable, vibrant de vie, lui était une sorte de reconstituant moral d'une efficacité irrésistible. Ses tracas, ses hantises, sa vindicte, tout s'estompait, se diluait au contact de cette chair voluptueuse ; jamais il n'avait aimé Michèle comme en cette minute.

- Tu ferais mieux de te coucher, conseilla son amie avec un air mi-figue mi-raisin, lors qu'il l'eut à nouveau relâchée.

Ils échangèrent un clin d'œil complice, et Francis ne se fit pas répéter deux fois l'invitation.

Plus un mot ne vint ternir le silence ouaté de la chambre. Après, bien après, seule une plainte semblable à un long reproche troubla la merveilleuse quiétude de cette chaude retraite.

Il était plus d'onze heures quand Francis et Michèle se décidèrent à prendre leur petit déjeuner.

- Et tes affaires, elles avancent ? s'enquit la jeune femme en beurrant une rôtie dans laquelle elle mordit de bon appétit.

Coplan se rembrunit. Volontairement, il avait chassé de son esprit tout ce qui pouvait assombrir ce charmant tête-à-tête, mais il savait que cette escale dans le bonheur et la tranquillité ne pouvait se prolonger indéfiniment.

- Oui, déclara-t-il avec un humour froid tout en se servant de café, elles progressent à pas de géant. Je ne risque plus de manquer de travail...

Enchantée, Michèle enchaîna :

- Dès que cette affaire de Corinne sera terminée, nous pourrons reprendre nos bonnes petites habitudes. Dis donc, tu crois qu'il est à la hauteur, ce juge ?

- Lui ? Il est de première force, affirma Francis. Seulement, s'il ne se dépêche pas, tous ses témoins vont y passer...

- Hein ? fit Michèle, sourcils arqués.

Coplan joua négligemment avec une petite boule de mie de pain. Il venait à l'instant de décider une chose à laquelle son amie devait être préparée.

- Oui, il y a encore du neuf, reprit-il sur un ton paisible, les yeux fixés sur la nappe. Corinne a été assassinée.

La gorge soudain obstruée, Michèle déposa sa tartine. Elle contempla Francis avec stupeur.

- Corinne ? articula-t-elle d'une voix étranglée.

Francis confirma d'un hochement de tête, puis ajouta :

- Et le type au sujet duquel je t'ai téléphoné l'autre soir, celui que tu avais si bien mordu...

- Oui ? fit Michèle, haletante.

- Eh bien !... lui aussi !...

La jeune femme le dévisagea comme si elle le soupçonnait de raconter des inepties.

- Mort ?

- J'en ai bien peur.

Voyant qu'elle pâissait, il continua :

- Cela fait trois, sans compter l'attentat manqué dirigé contre toi et un autre auquel j'ai échappé la nuit dernière. Nous ne sommes pas suffisamment en sûreté à Saint-Brice. Je t'emmène en voyage. Nous filons vers des cieux plus cléments...

- Où ? questionna-t-elle aussitôt, la curiosité prenant le pas sur son affolement.

- A Tanger, dit-il, le regard pétillant de malice.

Il avait tiré une conclusion formelle des récents événements. Ceux-ci présentaient un rapport avec l'une de ses missions antérieures ; en effet, il était allé à Tanger juste avant que Gisèle ne fût chargée d'entrer en relation avec Michèle. Il comptait donc un ennemi dans cette ville, quelqu'un qui semblait avoir d'excellentes raisons de lui en vouloir. Et Daniel Rougeron, environné de Nord-Africains qu'il armait, entretenait des rapports avec un correspondant à Tanger.

Le lendemain, à quatorze heures, un Constellation d'Air-France amena Coplan et Michèle sur l'aérodrome de Tanger. La jeune femme, pour qui cette expérience avait été un enchantement, déclara plusieurs fois qu'elle ne voyagerait plus qu'en avion. En réalité, le plus long voyage qu'elle eût jamais accompli l'avait menée aux îles de Lérins, devant Cannes, mais cela n'enlevait rien à sa résolution.

Le couple emprunta le car traditionnel assurant la liaison entre Souaheif et le cœur de la ville. Du bureau de la compagnie aérienne, Coplan prit un taxi pour se rendre dans un hôtel qu'il connaissait bien pour y avoir déjà séjourné, le Granada, tenu par un complaisant Portugais naturalisé Espagnol et nommé José Aranda (Voir Les Hommes de la nuit).

Ce dernier tomba des nues quand il reconnut son hôte, dans le hall de l'hôtel. Son visage se transforma, ses traits prirent une expression de joyeuse cordialité.

- Vous, señor Coplan ! s'exclama-t-il, les deux mains tendues.

Mais, apercevant Michèle, il refréna son élan et se tut, attendant visiblement d'être présenté, ce que Francis fit sans délai.

- Vos affaires vous appellent à nouveau dans notre agréable cité ? s'enquit Aranda, rayonnant. Ou bien venez-vous par simple désir de revoir notre beau ciel ?

- Congé de détente, mon cher, mentit charitablement Francis, soucieux de préserver les illusions de Michèle. Et, entre nous, ajouta-t-il en confidence, je vous saurais gré de n'informer aucune des personnes qui me connaissent de ma présence chez vous. N'en dites rien au Golden Star ni au Marocco, sinon toute la ville risque d'entrer en ébullition...

Aranda cligna des yeux en signe d'acquiescement. On pouvait compter sur lui, il était la discrétion même quand on faisait appel à sa loyauté d'ami.

- Votre incognito sera strictement respecté, Señor Coplan, promit-il en s'inclinant.

- Je vous reverrai ce soir, cher ami, dit encore Francis avant de monter à la chambre qu'on lui avait destinée au bureau de réception.

- Ce sera un grand honneur pour moi, affirma l'hôtelier, la main sur le cœur.

Quelques instants plus tard, alors que Francis et Michèle débattaient leurs affaires sur le lit, la jeune femme émit une remarque sur un ton perplexe :

- Tu connais tout le monde, toi... A Paris ou ailleurs, tu es comme chez toi. C'est marrant.

- Je me déplace beaucoup, tu sais. Et ça dure depuis des années...

Lui n'était pas enclin à trouver ça « marrant », pas plus cette fois-ci que les autres, car le genre de tourisme auquel il se livrait n'avait jamais fait de bien à personne.

- Tu as de la chance, dit-elle, pensive. Ce doit être épatant de côtoyer sans cesse d'autres gens, de voir du pays...

Serein, il approuva :

- Tu n'as pas idée à quel point c'est intéressant. Il vous arrive parfois de ces histoires...

- Ah ? fit-elle, dressant l'oreille. Des histoires de femmes, bien entendu ?

Sur l'écran de sa mémoire, Francis vit se profiler le beau visage de Vera Houten, dite Chantal. Six mois déjà...

- Oh ! non, proclama-t-il, offusqué. La plupart du temps, il s'agit de bévues dues à l'ignorance des habitudes locales. Ainsi, par exemple, un jour en Angleterre...

Il se mit à raconter un de ses souvenirs en l'enjolivant de détails savoureux, au vif agrément de Michèle qui, au fond d'elle-même, se plaisait à considérer ce séjour à Tanger comme un voyage de nocces.

Hélas ! son joli conte de fée reçut un premier démenti lorsque, le soir, après le dîner qu'ils avaient pris dans leur chambre devant la croisée ouverte, Francis annonça :

- Je vais m'absenter une heure ou deux, mon chéri. Une petite course à faire...

Furieuse, Michèle s'insurgea :

- Comment ? Tu vas me laisser toute seule, ici ?

- Je préfère, oui, dit-il avec fermeté. L'endroit où je dois me rendre n'est pas fréquenté par les femmes. Nous sommes en

territoire international, mais où prédominent les usages espagnols.

Elle sentit qu'elle ne gagnerait pas à insister.

- Très bien, dit-elle, pincée. J'irai me balader toute seule.

Il se leva, s'approcha d'elle, lui prit le menton.

- J'aimerais mieux que tu restes... Je ne serai pas long, et je serais plus tranquille de te savoir ici.

Il y avait tant d'affectueuse sollicitude dans le son de sa voix, tant de tendresse sur son visage, que Michèle perdit le courage de persévérer dans ses intentions.

- Bon, dit-elle. Je t'attendrai ici.

Il l'embrassa et s'en alla.

CHAPITRE XI

Dehors, il faisait nuit. Les senteurs chaudes, épicées, de la terre d'Afrique n'étaient pas dissipées par la brise venant du large. Du flanc de la colline où s'étagait la ville, on apercevait les feux côtiers du cap avancé de l'Europe : Tarifa. Sur l'avenue, les feuilles des palmiers ployaient doucement sous la caresse du vent.

Neuf heures. Une grande animation régnait dans la ville européenne. Les longues et luxueuses voitures circulaient, le klaxon généreux. Des dizaines d'enseignes flamboyaient, un public très mélangé peuplait les artères centrales.

Coplan se rendit à pied rue Siaghines. Lorsqu'il arriva devant l'immeuble qu'il cherchait, il s'aperçut que c'était un building dans lequel une bonne trentaine de bureaux étaient installés. Pénétrant dans le vestibule, il parcourut les panonceaux explicatifs et ne tarda pas à repérer un rectangle de cuivre sur lequel s'étalait l'inscription :
« *Sanlucar - International Transit - 5e étage - n° 125.* »

Ainsi, Rougeron expédiait des marchandises à une agence en douane établie en territoire libre ? Pourquoi ne les envoyait-il pas directement à leur destinataire réel ?

Francis prit l'ascenseur. Si la porte du bureau n'était pas défendue par une serrure trop compliquée, un petit examen de la

comptabilité serait peut-être révélateur.

Au cinquième étage, Coplan bifurqua dans un couloir dallé sur lequel s'ouvraient, de part et d'autre, les portes de plusieurs entreprises différentes. Chaque porte était dotée d'un écriteau indiquant les heures d'ouverture. Celle de l'international Transit faisait exception ; la plaque de cuivre, copie fidèle de celle posée à l'entrée, ne précisait pas la durée des vacations du bureau. Francis vit tout de suite pourquoi... Il y avait de la lumière à l'intérieur, on travaillait encore.

Après quelques secondes de réflexion, il pesa sur le bec de cane et entra. Des lampes tubulaires déversaient une lumière crue, bleutée, sur un comptoir d'accueil, sur des classeurs métalliques et un bureau surmonté d'une machine à écrire. Il n'y avait personne, mais d'une pièce adjacente parvint bientôt le son d'une voix.

- Un momento, Caballero ! Vengo subito ! (Un instant, monsieur ! J'arrive...)

- No tengo prisa (Je ne suis pas pressé), répondit Coplan en prenant son paquet de cigarettes.

Quelques instants plus tard parut un homme d'environ cinquante-cinq ans dont ni le teint ni les traits n'évoquaient le type espagnol. Une tête d'homme d'affaires hollandais, laborieux, précis et finaud. Il regarda son visiteur avec une mimique interrogative.

- El Señor Sanlucar ? questionna Coplan, assez disposé à poursuivre la conversation en espagnol.

- Lui-même. Que puis-je pour vous ?

Coplan s'accouda au comptoir.

- Je profite de mon passage à Tanger pour venir vous dire bonjour, expliqua-t-il. Je suis attaché à la SOMABUR, de Paris.

- Ah ! fit le chef de la firme en tendant spontanément la main. Ravi de faire votre connaissance. J'attendais précisément un envoi de votre maison...

Coplan opina :

- En effet. C'est d'ailleurs pourquoi je suis passé, à tout hasard, en dépit de l'heure tardive. Je croyais déposer un mot dans votre boîte aux lettres pour vous informer qu'il y aura un léger retard. Notre dernière commande a été accidentée, quelques caisses ont

subi des dégâts et nous avons dû vérifier les marchandises avant de les réemballer. Vous les aurez d'ici une dizaine de jours.

Compréhensif, Sanlucar eut un hochement de tête.

- Vous faites bien de me prévenir. Cela évitera du courrier inutile...

- Au cas où le destinataire s'impatienterait, vous pourriez l'en aviser, suggéra Francis avec un large sourire.

- Oh ! fit le Tangérois avec un geste d'insouciance, chez Ybarra, ils ne sont jamais pressés. Je leur passerai un coup de fil demain matin... Heu... pouvez-vous me rappeler votre nom ?

- Lafayette... Nestor Lafayette, déclara Francis. Mais puisque je ne repars que demain après-midi, je pourrais peut-être faire un saut moi-même jusque-là dans la matinée. Cela vaudrait encore mieux...

Sanlucar trouva cette suggestion satisfaisante.

- Oui, d'accord, convint-il Vous connaissez la ville ?

- Plus ou moins...

- Ce n'est pas loin d'ici... Au 74, rue de La Haye. Ils ouvrent à neuf heures.

- Je trouverai. Enchanté de vous avoir rencontré, Señor Sanlucar.

Il serra cordialement la main de son interlocuteur et s'en alla en homme qui a des tas de choses à faire pendant son bref séjour.

Dans la rue, il se félicita de n'avoir pas dû fracturer l'entrée de l'agence International Transit et d'avoir obtenu cependant le renseignement qu'il désirait. De toute évidence, Sanlucar n'avait pas conscience de participer à un trafic louche. Il respirait la tranquillité, traitait cette affaire-là comme les dizaines d'autres pour lesquelles il servait d'intermédiaire. À ses yeux, un délégué de la SOMABUR était un individu parfaitement respectable, et non un complice participant à un trafic illégal. Il n'avait pas tiqué une fois, n'avait pas eu une phrase contenant des sous-entendus.

Le moment était venu de pousser une pointe du côté de la firme Ybarra. Ces gens-là devaient connaître le destinataire final des armes entreposées chez Rougeron.

Le procédé de Rougeron s'avérait simple et sûr : à Paris, son stock était évidemment couvert par des autorisations dûment estampilles par tous les services officiels imaginables. Une partie de

ce stock était écoulee dans le commerce par les voies normales, l'autre se subdivisait en deux fractions : la première, enlevée sur place par Ben Kacem, disparaissait de l'inventaire par un jeu d'écritures ; la seconde, expédiée à Sanlucar, et sur laquelle Rougeron n'était plus censé avoir aucun contrôle dès que les marchandises sortaient de chez lui, filait ensuite vers une destination inconnue. Le fastueux Daniel Rougeron était couvert sous toutes les coutures : aucune preuve à sa charge... Ce salaud alimentait en armes une bande de terroristes en France et... ? Et d'autres, en Afrique du Nord, aussi sûr que deux et deux font quatre ! Encore fallait-il en acquérir la certitude matérielle, irrécusable.

En réalité, la firme s'appelait Ybarra, Smith et Co. C'était une agence maritime dont les bureaux, rue de La Haye, étaient situés au rez-de-chaussée d'une maison à trois étages, la partie supérieure de l'immeuble étant habitée par des locataires. La vitrine n'était pas protégée par un volet ; elle était encore éclairée ; une maquette de navire entourée des dépliantes de diverses compagnies de navigation luisait sous le pinceau lumineux d'un petit projecteur accroché dans l'angle supérieur droit de l'étalage.

Coplan renonça à s'attaquer à la porte d'entrée du bureau, à front de rue et visible de tous les passants jusqu'à une distance de cinquante mètres. Il pénétra dans l'entrée privée donnant accès aux étages et examina les lieux. Outre la cage d'escalier et un ascenseur, un couloir s'allongeait perpendiculairement à la façade, en bordure des pièces du rez-de-chaussée. Par là, une intrusion dans les locaux de l'agence pouvait s'opérer avec discrétion.

Après un rapide coup d'œil vers le haut, et assuré qu'aucun locataire ne descendait, Francis s'enfonça dans le couloir à demi éclairé par le globe du porche. Il croisa trois portes, revint sur ses pas et choisit la seconde, à mi-chemin entre le fond de l'immeuble et la rue. Ces entrées secondaires sont toujours moins bien équipées que les principales, alors qu'elles peuvent tout aussi bien être forcées.

Après quelques tâtonnements, Francis vint assez aisément à bout de la fermeture. Il dut s'interrompre deux secondes et se

plaquer dans l'encoignure tandis qu'un visiteur entra et empruntait l'ascenseur.

Il s'introduisit dans la pièce, un bureau faisant suite au local ouvert habituellement aux clients. Sans allumer, il se dirigea dans le noir vers la porte de communication qui devait correspondre avec cette dernière pièce, la localisa en peu de temps et l'entrouvrit pour laisser pénétrer la lumière brillant dans l'étalage. Ceci lui procura une clarté suffisante pour se mettre à l'œuvre.

Devant l'impressionnante série de chemises, dossiers et classeurs rangés dans ce bureau, Francis éprouva un sentiment de lassitude voisin de l'accablement. Découvrir dans ce fatras un document révélateur semblait être une entreprise requérant, au moins, des heures de recherche. Mais cette première impression ne dura pas : un peu de logique pouvait notablement restreindre le cercle des investigations. Ou bien cette firme était l'acheteur des armes (hypothèse peu vraisemblable puisqu'elle n'avait pas une activité axée sur l'achat et la vente de marchandises), ou bien elle prenait ces armes en charge, pour le compte de l'acheteur, afin de les livrer à l'endroit que celui-ci désignait. Ce second cas étant le plus probable, il suffisait de consulter le fichier clients et passer rapidement en revue les connaissances classés à chaque nom.

Au bout de dix minutes, Francis trouva un connaissance relatif à six caisses en provenance de l'international Transit, à acheminer sur le port marocain de Mogador, et pour le compte d'un certain... Kirchbaum !

Kirchbaum, le chef d'un réseau à Tanger, l'un des financiers les plus connus du Territoire International, le juif allemand que Francis avait salement contré quelques mois auparavant et qui devait nourrir contre lui une dent féroce...

Coplan jubilait tellement d'avoir sous les yeux la confirmation de ce qu'il avait pressenti deux jours plus tôt qu'il demeura quelques secondes sans bouger, l'index appuyé sous la mention accusatrice. Cette vieille crapule de Kirchbaum était en liaison avec Daniel Rougeron... Ils étaient bien nés pour s'entendre, ces deux gredins-là... Ils avaient recours aux mêmes méthodes, atteignaient leurs objectifs en laissant à d'autres le soin de courir les risques et en

amassant de jolis paquets de billets de banque. De concert, ils ravitaillaient en armes et munitions les rebelles qui visaient à débarrasser l'Afrique du Nord de la présence française par des attentats, des crimes et des soulèvements partiels.

D'autres pensées défilèrent encore dans le cerveau enfiévré de Coplan : celles-là le concernaient lui, à titre privé, et elles ne pouvaient que fouetter sa détermination d'entreprendre un nettoyage par le vide. Car l'abcès était profond, la gravité de cette affaire dépassait le cadre d'un simple trafic d'armes ; des choses infiniment plus graves venaient de se révéler à Francis, elles expliquaient la succession de crimes commis à Paris, et, en particulier, sa mésaventure personnelle...

Sans hésiter, il arracha le document maritime du classeur dans lequel il tenait. Des mois passeraient avant qu'on ne s'avisât de sa disparition, et alors tout serait réglé, de fond en comble et de A à Z !

Ayant glissé la feuille dans sa poche intérieure, il remit le classeur en place, referma la porte de communication donnant sur le magasin et, à pas feutrés, revint vers le couloir. Il sortit, repoussa le panneau et sentit le canon d'un pistolet s'enfoncer sous sa dernière côte dorsale, tandis qu'une voix altérée par l'énervement grommelait tout près de lui :

- Que faisiez-vous là, à l'intérieur ?

Coplan ne broncha pas. Il avait affaire à un amateur, le concierge, sans doute. Un professionnel ne place pas ainsi son pistolet au risque d'en être soulagé après un rapide demi-tour de l'adversaire, un dur s'exprime sur un ton moins assoiffé quand il tient quelqu'un au bout de son arme.

Francis exécuta la manœuvre classique avec une prestesse inouïe. Pivotant sur lui-même, il colla le dos parallèlement au canon du revolver, empoigna du même mouvement le poignet de l'homme et le broya dans une étreinte de fer. Le pistolet tomba sur les dalles, l'inconnu voulut crier. Un coup sec du plat de la main sur sa pomme d'Adam lui rentra les sons dans la gorge. Un coup de genou dans le bas-ventre le fit se ratatiner sur le centre de son corps et un uppercut colossal éclata dans sa figure. Ses jambes se dérochèrent, il se serait effondré si Coplan ne l'avait maintenu de force, à peu près

debout. Le pauvre type, la tête dodelinante, avait pris un billet direct pour le royaume des songes.

Francis rouvrit sans le lâcher la porte du bureau. Il porta sa victime à l'intérieur, l'allongea sur le parquet, revint dans le vestibule pour ramasser le pistolet et asséna un bon coup de crosse sur le crâne du bonhomme, pour faire bonne mesure. Si ce gars-là se réveillait avant le lendemain matin, c'est qu'il avait une caboche en marbre de Carrare.

Avant de partir définitivement, Francis empocha le revolver. Maintenant, il s'agissait de dégouter Kirchbaum.

Coplan connaissait l'adresse du financier juif, pour la raison bien simple qu'il avait déjà failli cambrioler sa maison lors de son précédent séjour à Tanger.

La demeure de Kirchbaum était une splendide bâtisse plantée au milieu d'un parc, tout au bout du boulevard Antée, à la périphérie de la ville et hors de l'agitation des quartiers du centre.

A dix heures et demie du soir, plus aucun piéton ne hantait ces parages où ne vivaient que des gens fortunés. Seules des voitures aux chromes étincelants passaient encore à de longs intervalles, discernables de loin par l'éclat de leurs phares.

Francis commença par faire le tour de la propriété, limitée par une grille de faible hauteur. Il n'y avait pas de chien de garde. A trente mètres du boulevard, on voyait les fenêtres éclairées de la résidence ; elles ouvraient toutes sur des balcons, sauf celles du bas, évidemment, qui étaient équipées de châssis à guillotine. L'ensemble faisait très moderne et, à première vue, ne semblait pas être bien protégé contre les visiteurs indésirables ; ce n'était pas une imprudence, car à Tanger la police est bien faite : il n'y a pas de petits malfaiteurs, il n'y a que des requins de grande envergure. Les habitations ne risquent rien.

Avec son train de vie, Kirchbaum devait être entouré d'un nombreux personnel de serviteurs. Francis tergiversa : sonnerait-il froidement à la grille ou, dédaigneux des convenances, entrerait-il

chez le juif sans se faire annoncer ? En tout cas, l'entretien qu'il désirait devait se dérouler sans témoin.

Il était plongé dans ses supputations quand, brusquement, les phares d'une voiture s'allumèrent dans le parc. Coplan poursuivit son chemin, comme s'il s'était arrêté un instant par distraction, obsédé par un problème intérieur. Il dépassa la limite de la propriété, aborda le jardin suivant et, hors de vue, il fit volte-face, se colla contre la clôture.

Kirchbaum allait sortir, comme presque tous les soirs, et se rendre au club Golden Star ou dans un autre établissement de nuit. Il venait de conduire sa voiture du garage placé à l'arrière de la bâtisse jusqu'à l'allée cendrée menant à la grille. Sans doute avait-il encore une ou deux choses à prendre dans la maison avant de partir...

Francis examina rapidement la situation. Étant lui-même à pied, il ne pouvait prendre Kirchbaum en filature pour lui tomber dessus quand les circonstances seraient favorables. Pénétrer dans la maison et attendre son retour pouvait retarder l'entrevue jusqu'aux petites heures de l'aube. Coplan se figea dans une immobilité complète, attendant que Kirchbaum vînt ouvrir la grille.

Lorsqu'il eut entendu grincer le battant, il revint sur ses pas d'une allure paisible, eut l'air de céder le passage à la voiture débouchant sur l'avenue. Le financier, qui regardait dans les deux sens pour voir si aucun véhicule ne risquait de le tamponner, ne prêta aucune attention à lui.

Coplan profita du bref délai pendant lequel l'auto traversait lentement le trottoir pour ouvrir brusquement la portière arrière et bondir à l'intérieur. Kirchbaum, outré, tourna la tête pour se rendre compte. L'acier froid d'un canon de revolver s'appuya sur sa nuque bouffie, et une voix métallique lui dit à l'oreille :

- Range-toi sagement le long du trottoir et mets-toi au point mort.

Médusé, ses gros yeux saillant de leurs orbites, mais étudiant déjà une riposte capable de le débarrasser de l'inconnu qui le tenait en respect, l'homme d'affaires obéit. Il avait à peine relâché la pédale de frein qu'un effroyable coup de crosse s'abattit sur son crâne. Il bascula en avant, la figure contre le volant.

Francis sauta à terre, ouvrit en vitesse la portière à la gauche de Kirchbaum, repoussa le corps comme un paquet de linge sale et s'assit au volant. Plié en deux, la tête sous le tableau de bord, le juif ne prenait plus beaucoup de place, dans cette superbe Cadillac.

Coplan démarra, décrivit un virage en épingle à cheveux et partit vers la route de Tétouan. Lorsqu'il l'eut atteinte, il vira sur la gauche pour contourner la ville par sa lisière extérieure et rejoignit la route du Sud, celle conduisant au sud-ouest du Maroc espagnol.

Lorsqu'il eut évité l'agglomération, il s'engagea sur la route du Sud. Kirchbaum émit un grognement ; il n'allait pas tarder à reprendre conscience, mais à présent il pouvait revenir à lui. La Cadillac était lancée sur une voie peu fréquentée à cette heure-ci et allait d'ailleurs s'en écarter incessamment, dès que Francis trouverait le paysage à son goût.

Trois kilomètres plus loin, Coplan découvrit un décor répondant à ses aspirations. Sur la gauche, un bouquet de palmiers et de vignes sauvages formait une masse sombre au milieu d'une étendue caillouteuse.

Les phares de la voiture s'éteignirent, seuls les feux de position continuèrent à brûler. Coplan donna un coup de volant pour quitter la route. Les secousses et les cahots achevèrent de ranimer Kirchbaum qui tenta, fit de gros efforts pour adopter une position plus confortable. Il y était presque parvenu quand la Cadillac s'immobilisa derrière les palmiers. Ses dernières lumières s'éteignirent et elle se confondit avec l'obscurité environnante.

Sans bouger de sa place, Coplan enfonça son pistolet dans le ventre proéminent du trafiquant, et de la main gauche il s'assura que ce dernier n'était pas armé. Il l'était... Un Mauser de petit calibre occupait sa poche intérieure gauche ; Francis l'en délesta.

Puis, les traits figés :

- Vide ton sac, canaille. C'est toi qui avais chargé Rougeron de me mettre à la retraite ?

CHAPITRE XII

Dans l'ombre, Kirchbaum devint livide. Jusqu'alors il n'avait pas deviné l'identité de son agresseur à peine entrevu, mais le son de cette voix et l'allusion à l'exportateur parisien l'édifièrent en un dixième de seconde. Si Coplan était parvenu à remonter la filière jusqu'à lui, tout était fichu.

Des gouttes de sueur perlèrent sur son front bas, il se mit à transpirer. L'angoisse lui remua les tripes.

- Réponds...

Le juif sollicita éperdument son esprit agile pour se tirer de cette terrible situation.

- Vous faites erreur, articula-t-il, le souffle oppressé. Je ne vous connais pas... De qui parlez vous ?

- Creuse-toi la cervelle, ballot, dit Francis avec une douceur inquiétante. La SOMABUR, l'international Transit, Ybarra et C°, ça ne te dit rien ?

C'est à dessein qu'il énumérait les maillons de la chaîne, afin de montrer à Kirchbaum qu'il n'ignorait plus rien de l'itinéraire emprunté par les armes livrées par Rougeron.

- Non, nia le juif contre toute évidence, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

- Au point où tu en es, ça n'a plus beaucoup d'importance. Et ta discrétion ne te portera pas bonheur, vieille saloperie. Si tu ne sais pas pourquoi tu vas mourir, je vais te le dire...

Francis renfonça d'un cran son pistolet dans la panse de Kirchbaum et poursuivit sur un ton calme, imprégné de conviction :

- Il y a six mois, je t'ai barboté quelque chose à quoi tu tenais beaucoup. N'étant pas né de la dernière pluie, tu as compris que j'appartenais au S.R. français, mais avant que tu aies eu le temps d'agir j'étais loin d'ici. Comme tu travaillais en cheville avec Rougeron, tu t'es hâté de lui transmettre mon signalement. Il a des relations, Rougeron ; il évolue dans le grand monde, à Paris. Il a le bras long. Je pouvais devenir gênant, un jour ou l'autre, surtout si je m'occupais de dépister des trafics d'armes. Me mettre sur une voie de garage, en douce, ça vous arrangerait tous les deux. Pas question de me faire vider du service, évidemment, c'eût été très

difficile, avec mes antécédents. Pas question de me lessiver à Paris, non plus, car le S.R. aurait cherché à savoir d'où venait le coup. Alors ton copain a monté une gentille combine, après laquelle je n'avais plus qu'à démissionner moi-même. C'était du cousu-main, du ciselé...

Kirchbaum respirait bruyamment, le menton sur la poitrine. Il n'était pas au courant du piège qu'avait monté Rougeron, mais il savait que l'autre en avait manigancé un. La peur qui le tenaillait lui suggéra une ultime tentative d'échapper à son sort.

- Écoutez, marmonna-t-il avec peine. Pourquoi vous venger sur moi alors que je peux vous être utile... Si je vous donnais la preuve que Rougeron engraisse quelques hommes politiques pour obtenir des licences d'importation et d'exportation, cela vous permettrait de vous blanchir...

Pour avoir la vie sauve, il n'hésitait pas un quart de seconde à vendre son associé. C'était bien dans la ligne du personnage : rapace, cynique, et lâche par surcroît.

- Les pourboires de Rougeron à quelques fonctionnaires véreux, c'est de la bricole, prononça Coplan du bout des lèvres pour prolonger l'agonie morale de Kirchbaum. Je m'en fous royalement. Je me contenterais d'une preuve d'un autre genre : un écrit de votre main attestant que c'est à votre demande que Rougeron ravitaille en pistolets, mitraillettes et grenades les Nord-Africains établis dans la métropole.

Kirchbaum réfléchit intensément. Un tel aveu était compromettant pour lui, bien sûr ; mais, du point de vue juridique, il était à l'abri : résidant à Tanger, il ne s'était pas rendu coupable d'un délit en priant un sujet français de fournir à des sujets français des armes se trouvant en France. Coplan n'avait pas l'air de s'inquiéter où filaient les caisses confiées à Ybarra, Smith et C°, il ne demandait qu'un texte incriminant Rougeron. Le marché était intéressant...

- D'accord, dit Kirchbaum en sortant son stylo. Que faut-il écrire exactement ?

Coplan dicta :

- Je soussigné... Nom, prénoms et adresse, déclare agir librement et sans contrainte. J'affirme que le nommé Daniel

Rougeron, domicilié à Paris et directeur de la firme SOMABUR, livre, à ma demande et clandestinement, des armes de toute espèce à des terroristes dont un des chefs s'appelle Ben Kacem. Ayant lu et approuvé, je persiste et signe...

Le financier écrivit à la lueur du tableau de bord, penché sur la feuille de papier qu'il appuyait sur ses genoux joints. Quand il eut terminé, il apposa sa signature, tendit la feuille à Coplan et grimaça un sourire.

- Avec cela, vous avez de quoi le faire pendre.

Francis tira à bout portant. La figure de Kirchbaum refléta une immense surprise, puis ses traits se décomposèrent, ses yeux horrifiés contemplèrent Coplan avec une incrédulité farouche.

La balle lui avait perforé le ventre. Francis pressa la détente une deuxième fois, le canon placé selon un autre angle. De la fumée emplît la voiture ; le visage bouffi du juif se crispa, ses mains se joignirent sur son estomac, il lâcha une plainte rauque. Une troisième détonation retentit, et cette fois la balle entra dans le cœur. La tête de Kirchbaum oscilla, tomba en avant et cogna le tableau de bord avec un bruit mou.

Coplan recula, ouvrit la portière et descendit pour voir son œuvre.

« Une pour Gisèle, une pour Corinne et une pour Thami, songea-t-il. Le compte y est. »

La fumée âcre s'échappait par la portière ouverte. Du corps transpercé de Kirchbaum dégoulinait du sang qui tachait les coussins et le tapis.

Coplan essuya ses empreintes sur le volant et sur les divers boutons qu'il avait actionnés en conduisant la voiture ; il frotta les poignées des deux portières, vérifia si rien n'était tombé de ses poches et, enfin, nettoya la crosse et la détente du pistolet dont il s'était servi, l'arme qu'il avait enlevée au concierge de chez Ybarra et C°. Tenant le revolver par son mouchoir, il le lança sur les coussins, à côté du cadavre du financier.

Il jeta un dernier coup d'œil, éteignit la lumière du tableau de bord et s'éloigna de la Cadillac.

Il se trouvait à quatre kilomètres de Tanger. A peine trois quarts d'heure de marche. On ne découvrirait pas le corps avant le lendemain matin.

Il était minuit moins vingt quand Francis rentra à l'hôtel Granada. Michèle, assise dans le lit, le dos appuyé aux oreillers, feuilletait un magazine. Elle fixa sur son ami un regard rancunier quand celui-ci vint l'embrasser sur le front.

- Si tu te figures que tu vas aller t'amuser tous les soirs...
commença-t-elle sur un ton exaspéré.

- C'est la seule soirée que nous passerons ici, coupa-t-il, très sec. Demain nous rentrons à Paris.

Michèle sursauta.

- Comment ? proféra-t-elle, sidérée. Mais... tu trouvais trop dangereux de rester à Paris et maintenant tu veux repartir !

Coplan se rendait parfaitement compte que son attitude devait sembler fantaisiste, incohérente, mais il était trop pressé de mener la suite de l'affaire à bonne fin pour essayer de sauvegarder les apparences.

- J'ai réfléchi. Je sais à présent ce qui s'est produit. Il faut que je parle au juge Laborde. Notre sécurité ne sera vraiment assurée que quand le meurtrier de Gisèle aura été coffré.

De nouveau, les pensées de Michèle chavirèrent.

- Tu connais l'assassin ? questionna-t-elle ahurie.

- Oui.

Il dénoua sa cravate, déboutonna le col de sa chemise. Il avait envie de trente-six choses à la fois : de fumer, de boire un coup d'alcool, de prendre une douche, de faire l'amour, de dormir...

- Qui est-ce ?

- Un gars que tu ne connais pas.

- Il était à la soirée chez Corinne ?

- Évidemment...

- Alors je l'ai vu !... Décris-le-moi !

- Tu ne l'as pas vu... Moi non plus, du reste...

- Tu te fous de moi ?
- Pas le moins du monde.

Il ôta sa chemise. Son torse musclé, moulé par son gilet de corps, était modelé comme une cuirasse de centurion. Malgré elle, Michèle oublia un instant le sujet de la conversation.

- C'est le même qui m'a envoyé le carton de fleurs ? s'enquit-elle un instant plus tard, sa curiosité reprenant le dessus.

- Non. C'est un autre...

- Mais, bon sang ! explosa-t-elle, sortant de ses gonds à cause du laconisme de Francis, dis-moi pourquoi tu as dû venir à Tanger pour découvrir tout ça ! On aurait aussi bien fait de rester à Paris, si c'était pour s'enfermer dans une chambre d'hôtel !

Il s'assit sur le lit pour enlever ses chaussures pleines de poussière et songea qu'il devait, avant tout, les broser.

- Lève-toi et habille-toi, commanda-t-il d'un ton distrait. Nous allons sortir pour fêter notre escale à Tanger.

La jeune femme tomba des nues. Francis ne réagissait jamais comme elle le prévoyait. Elle l'aurait giflé, griffé, mordu ! Mais elle était trop contente pour assouvir ses instincts belliqueux. Les yeux brillants, elle bondit :

- C'est vrai ? Tu m'emmènes ?
- Puisque je te le dis...

Bouillante d'effervescence, Michèle sauta du lit, lui mit les bras autour du cou.

- Cher vieux fou, soupira-t-elle en se collant contre lui, débordante d'affection.

Il la serra, ses mains caressèrent le dos gracile, tiède sous la soie de la robe de nuit. A présent, il pouvait se montrer à Tanger, il pouvait rencontrer n'importe qui. Et si, dans un jour ou deux, certaines personnes l'ayant vu au cours de la nuit faisaient un rapprochement avec la mort de Kirchbaum, elles sauraient garder leurs réflexions pour elles. Car les habitants de Tanger ne croient pas, eux non plus, aux coïncidences.

Coplan et Michèle débarquèrent le lendemain, vers six heures moins le quart, à l'aérogare des Invalides. Avant même de prendre un taxi, Francis passa un coup de téléphone au juge d'instruction Laborde, un autre au Vieux. S'il informa le premier qu'il désirait le voir une heure plus tard à son cabinet, en présence de l'inculpé Bakouche, il pria le second de venir à neuf heures du soir dans un bistrot du Quartier Latin.

Après quoi, il rejoignit Michèle et la conduisit dans un petit hôtel de la rive gauche. Sa bonne humeur et son entrain, après l'inoubliable nuit qu'ils avaient connue à Tanger, avaient entretenu sans défaillance l'enthousiasme de Michèle. En retrouvant Paris, celle-ci semblait avoir oublié ses anxiétés et considérait leur logement à l'hôtel comme une attraction supplémentaire, étant bien entendu que Francis était un singulier bonhomme et qu'il fallait lui passer ses bizarreries.

Elle promit sagement à Francis de ne pas mettre dehors le bout de son charmant petit nez, et se mit à déballer en chantonnant leurs bagages ultra-réduits.

Vers six heures et demie, Coplan arriva au Palais de Justice, où il fut reçu d'emblée par le magistrat. Dans l'antichambre, il avait aperçu Bakouche assis, menottes aux poignets, entre deux gendarmes.

- Bonsoir, mon cher, lui dit le juge d'instruction sur un ton pénétré. Dois-je interpréter votre visite tardive comme le signe annonciateur d'une révélation importante ?

Il s'exprimait toujours avec emphase quand il était tracassé. Le greffier, installé devant sa machine à écrire, changea de figure et s'attendit à être congédié. Ce soir, il ne demandait que ça, car l'heure habituelle était dépassée.

- Oui et non, répondit Coplan. Je voudrais obtenir une déposition de l'inculpé Bakouche, et, si vous m'y autorisez, mener moi-même l'interrogatoire en votre présence.

Laborde haussa les sourcils jusqu'au-dessus de la monture de ses lunettes. Ce Coplan était le spécialiste des requêtes les plus surprenantes, il bouleversait tous les usages...

- Je devrais vous nantir d'une délégation de pouvoirs, objecta-t-il. Seul un officier de police judiciaire désigné par commission rogatoire peut...

Bien sûr, trancha Francis. Seulement, si vous le permettez, nous réduirons les formalités au minimum. Pour sauvegarder les formes, vous répéterez chaque fois la question que je pose et l'inculpé sera censé vous répondre... Sa déposition sera donc reçue dans les règles et actée séance tenante par monsieur...

Du menton, il indiquait le greffier, qui avala sa déconvenue.

- Heu... Cela peut se faire, admit à contrecœur le magistrat. Vous avez découvert de nouveaux éléments ?

- Je le crois. D'ailleurs, je vous en toucherai un mot après l'audition de Bakouche. Voulez-vous le faire entrer ?

Fataliste, le juge convoqua les gendarmes et le prisonnier. Puis, du geste, il renvoya le représentant de la maréchaussée.

Bakouche avait maigri. Ses prunelles mobiles allèrent sans arrêt de Coplan au juge. Toute son attitude indiquait qu'il craignait d'être battu.

Francis s'approcha du Nord-Africain, le dominant de sa haute taille.

- Cigarette ? proposa-t-il en tendant son paquet.

Bakouche se servit avidement, autant parce qu'il avait envie de fumer que par crainte d'indisposer l'homme qui, une fois déjà, l'avait malmené.

- Tu es dans un fichu pétrin, commença Coplan. Complicité de meurtre, affiliation à un groupement interdit, trafics clandestins, etc... Tu es bon pour la perpète, si tout va bien et si tu tombes sur un bon juge. Sinon...

De la main, il simula la décapitation.

L'Arabe passa la langue sur ses lèvres sèches. Une terreur sans nom s'insinuait dans ses veines.

Le juge Laborde était tout oreille. Il ne voyait pas encore à quoi tendait ce préambule classique.

- Tu pourrais sauver ta tête si ta mémoire fonctionnait convenablement, reprit Francis, très terre-à-terre. Tu pourrais même

espérer qu'on te relâche dans un délai pas trop long, aussitôt après que Ben Kacem et sa bande seront sous les verrous...

Il fallait convaincre Bakouche qu'il ne subirait pas de représailles de la part de ses complices s'il parlait... Coplan fit un clin d'œil au juge pour le prévenir qu'il entamait l'interrogatoire proprement dit. S'approchant davantage de l'Arabe, il demanda :

- Tu reconnais avoir reçu d'un consommateur, au cabaret Tamanrasset, des papiers pliés dans un billet de cent francs ?

D'un mouvement brusque, Bakouche fixa son interlocuteur, stupéfait par la bénignité de cette question.

- Oui, souffla-t-il.

Le juge Laborde répéta la phrase de Coplan, obtint la même réponse. Le greffier se mit à taper à toute vitesse.

- Tu remettais ces papiers à Ben Kacem ?

- Oui.

- Pourrais-tu dire le nom de l'homme qui te les donnait ?

- Non.

- Pourrais-tu le décrire ?

Un temps d'hésitation, puis l'Arabe entreprit une description assez laborieuse :

- C'est un homme très chic, ses cheveux sont presque blancs. Il doit avoir cinquante-cinq ans, par là...

- Il est grand ? Petit ? Comment sont ses yeux, son nez ?

Avec peine, Bakouche s'efforça de donner un portrait aussi exact que possible de Daniel Rougeron.

- Si on te le montrait, ici, tu pourrais le reconnaître ?

Bakouche hocha énergiquement la tête, très affirmatif.

Coplan se tourna vers le juge.

- C'est tout, conclut-il. Vous pouvez le renvoyer à sa cellule.

Laborde, diablement intrigué, fit reconduire le prisonnier, puis il se renversa en arrière dans son fauteuil et prononça :

- Quelle est donc cette histoire ? Quel rapport ce témoignage offre-t-il avec l'assassinat de la fille Gisèle Darbois ?

- Je pense, monsieur le juge, que le greffier ne tient pas à prolonger sa présence outre mesure...

Laborde comprit, congédia son employé. Lorsque ce dernier eut quitté le bureau, Coplan s'assit enfin et déclara :

- Ce témoignage est essentiel : il prouve la collusion entre l'inspirateur du crime et un bandit de Pigalle, responsable de la mort de Corinne. Vous savez mieux que moi que les preuves n'abondent pas, dans le dossier. Pour l'instant, mon objectif est d'en rassembler en suffisance pour démontrer que l'affaire du boulevard Malesherbes n'a été qu'un épisode très secondaire d'une opération de vaste envergure.

Le juge remonta ses lunettes sur son front, il posa les coudes sur sa table et joignit les mains, l'attention aiguisée au maximum.

- Vous avez donc mené une enquête de votre côté ?

- A titre officieux, oui. Et j'ai abouti à de telles conclusions que tout l'appareil de la Justice va devoir être mis en branle pour débrider cette plaie. Il y a atteinte contre la sûreté intérieure de l'État, trafic d'influence, corruption de fonctionnaires, tout cela sans compter trois crimes, deux tentatives de meurtre et autres peccadilles.

- Mille tonnerres ! éclata Laborde, suffoqué. Mais... dans mon dossier...

- Oui, je sais, coupa Francis, flegmatique. Dans votre dossier il n'est question que d'une soirée mouvementée, fréquentée par des gens peu recommandables, et où une fille publique a trouvé la mort. Mais tout ceci n'est que l'ombre, si j'ose dire, projetée par autre chose. Un énorme scandale va jaillir de ce simple fait divers. Plusieurs polices devront intervenir pour vider l'abcès, et je tenais à vous prévenir qu'en sortant d'ici je vais en droite ligne mobiliser le S.D.E.C.E., puis la D.S.T.

Un léger tremblement parcourut Laborde des pieds à la tête. Il avait l'impression de se noyer, de s'enfoncer dans un marécage. Le sol ferme des affaires pénales ordinaires vacillait. Un séisme secouait les sacro-saintes traditions de l'instruction !

- Mais... balbutia-t-il se raccrochant à des détails de procédure, en tant que simple particulier vous ne... En droit, le...

- D'accord, dit Coplan. Mais chez nous, on agit d'abord et on régularise ensuite, si on a le temps. A bientôt, monsieur le juge !

Il venait de voir que son rendez-vous avec le Vieux était dans un quart d'heure.

CHAPITRE XIII

Dans l'arrière salle du bistrot de la rue Dauphine, Francis se dirigea sans hésiter vers le journal largement ouvert que tenait un consommateur. Le Vieux avait conservé la manie de dissimuler son visage quand il était seul dans un endroit public. Sans doute se procurait-il ainsi, à peu de frais, la sensation d'être encore à l'époque de ses missions à l'étranger.

- Bonsoir, dit Coplan avant même d'avoir vu sa figure.

Son chef rabaissa son Paris-Presse, un sourire sardonique sur les lèvres. Il venait de lire une information et admirait sans réserve la version officielle d'un incident dont il connaissait les dessous.

- 'soir, fit-il en repoussant son verre de blanc. Vous n'osez plus venir au ministère ?

- Pas quand il fait noir...

Francis s'installa en face de lui, tira de sa poche le connaissance qu'il avait dérobé à Tanger dans les locaux de l'agence maritime Ybarra, Smith et C°. Montrant le document à son chef, il épia sur ses traits l'effet que certaines mentions allaient provoquer.

Le Vieux examina soigneusement, de haut en bas, le formulaire de transport. Pas un de ses traits ne bougea, mais quand il posa les yeux sur Coplan, une étincelle de gaîté y brûlait.

- Kirchbaum... articula-t-il, méditatif. Vous avez de nouveau eu affaire à lui ?

Francis acquiesça, puis ajouta :

- Ça lui a fichu une telle émotion qu'il en est mort. C'est lui qui a tenté de m'éliminer.

Le garçon vint prendre la commande, repartit.

Le Vieux sortit sa pipe de sa poche, la bourra d'un pousse expert.

- Vous tenez tous les fils, à présent ?

- Presque. La suite dépend en grande partie de vous...
- Racontez.

Coplan glissa une Gitane entre ses lèvres, l'alluma à l'allumette que venait de frotter le Vieux.

- L'ami Kirchbaum était l'un des canaux par où des armes pénètrent dans nos territoires d'Afrique du Nord. Comme vous le voyez sur le connaissement, six caisses ont été acheminées de Tanger à Mogador sur ses instructions. Ceci n'est qu'une opération parmi les autres. La filière était la suivante : Rougeron, au sujet duquel je vous avais demandé de voir si aucune fiche n'existait chez nous, achetait sa camelote en France et à l'étranger. Il l'expédiait au nom d'un agent en douane établi à Tanger, lequel la transmettait à une agence maritime opérant pour le compte de Kirchbaum. Vous n'ignorez pas que le statut du Territoire international autorise l'importation de n'importe quel produit sans facture attestant l'origine... Donc, officiellement, aucune liaison directe entre Rougeron et Kirchbaum.

- Et le paiement ? objecta le Vieux, attentif.

- Paiement exécuté de façon très régulière par l'international Transit, l'agence en douane, qui n'est pas dans le coup et ne se soucie pas des arrières-plans : ce n'est pas son boulot. Elle était remboursée par Ybarra and C°, et cette firme était payée à son tour par notre ami. Pour établir la complicité Rougeron-Kirchbaum, il n'y avait qu'une solution possible : l'aveu de l'un pour inculper l'autre.

Coplan prit cette fois dans son portefeuille la confession signée de Kirchbaum et la mit sous les yeux de son chef.

- Cet aveu, le voilà.

Le Vieux lut les quelques lignes écrites par le juif juste avant sa mort. Les coins de sa bouche s'abaissèrent, expressifs.

- Ouais, grommela-t-il. Je préfère ça... Si votre Rougeron ne livrait pas aussi des armes à des Nord-Africains de Paris, nous n'aurions rien pu faire. Son commerce avec Tanger était légalement inattaquable.

Francis remit en place les deux documents et enchaîna :

- C'est sur ce terrain-là que nous allons le couler. Vous avez déjà vu un joujou comme celui-ci ?

Avec une dextérité de prestidigitateur, il exhiba devant le Vieux éberlué la grenade qu'on avait placée chez lui.

Son chef s'empara de l'engin, le soupesa.

- Mills TX 4, 1951, annonça-t-il comme s'il s'agissait d'un grand cru. D'où sort-elle ?

- De chez moi, dit Francis avec un sourire. Je manquais de preuves, on m'en a livré à domicile... Nous en trouverons de pareilles chez Rougeron et dans l'arsenal de Ben Kacem, un des chefs du mouvement terroriste nord-africain en France et, en surface, simple souteneur de Pigalle.

Le Vieux eut une mimique approbative.

- Joli, fit-il sans s'émouvoir. Quels sont vos projets ?

- Je voudrais que vous alertiez la D.S.T. Ce service ignore sans doute encore qu'un de ses hommes, l'inspecteur Mohammed Thami, a été descendu par les types de Ben Kacem.

- Bon, nota le Vieux. Mais où doivent-ils foncer ?

- Prévenez-les de mon arrivée... Je voudrais que l'opération soit réalisée cette nuit-même, avant que parvienne de Tanger la nouvelle de la mort de Kirchbaum. Je piloterai l'équipe.

Le chef du S.R. réfléchit en tirant sur sa pipe. Il se gratta la joue.

- Vous êtes démissionnaire, fit-il remarquer à mi-voix, légèrement sarcastique. Officiellement, je ne vous connais plus.

- Vous avez égaré la lettre. Vous avez dû la jeter dans la corbeille... par mégarde.

Le Vieux se rembrunit, arbora un front soucieux.

- A propos, comment cette affaire se relie-t-elle à votre cas personnel ? Que s'est-il passé au juste ?

Coplan redoutait cette question depuis le début de l'entrevue. Il se trouvait aux prises avec un problème extrêmement épineux. Un mot de trop pouvait cabrer son chef, une fausse manœuvre pouvait donner au coupable une chance de s'en tirer. Il décida de ne dévoiler qu'une partie de la vérité, craignant que la terrible perspicacité de son chef ne le contraignît à aller plus loin qu'il ne le voulait pour l'instant.

- Kirchbaum me connaissait, expliqua-t-il. Il avait deviné mon appartenance au Deuxième Bureau après l'affaire des plans de

l'avion de chasse. Rougeron a dû retrouver ma piste par Chantal, après les renseignements que lui a envoyés son collègue de Tanger. Il a préparé son coup de longue main : n'osant pas m'attaquer de front, il a imaginé de me torpiller par une compromission. Ma liaison avec Michèle Vernet lui donnait des facilités : en ménageant des relations entre mon amie et Gisèle Darbois, une fille aux ordres de Ben Kacem. Par cette voie, il savait toujours quand je me trouvais à Paris. Un jour, estimant le moment propice, il a manigancé la soirée chez Corinne et l'a clôturée par un meurtre pour me placer dans une situation intenable. La suite a démontré que son calcul était juste.

Francis avait fait de son mieux pour dissimuler le manque d'assurance de ses dernières phrases. Il pria le ciel que le Vieux ne s'en aperçût pas.

Ce dernier lâchait de petites bouffées régulières, les yeux errant sur son journal replié. Au bout de secondes qui parurent interminables à Coplan, il finit par lâcher :

- Je m'en suis douté depuis le début, que vous étiez victime d'une combine de ce genre... Vous voyez le danger, pour un homme comme vous, d'entretenir une liaison régulière ?

Il décocha un regard accusateur sous ses paupières mi-closes. Francis encaissa la remarque, dont le bien-fondé était indiscutable, mais se félicita par ailleurs que la pilule eût passé sans soulever d'autres questions.

Il crut bon de faire acte de contrition, afin d'orienter la suite de l'entretien sur une voie moins scabreuse. .

- J'en tiendrai compte, promit-il, soucieux. Vous n'êtes pas libre cette nuit ?

- Pourquoi ?

- Parce que j'aurais aimé que vous participiez avec moi à la curée... Rougeron bénéficie de hautes protections. Il est fichu de téléphoner au ministre et d'en mettre plein la vue aux gars qui visiteront sa boutique. Au fond, l'accusation que nous pouvons porter contre lui est faible : le fait matériel de la livraison d'armes aux Nord-Africains de Paris n'est pas démontrable à l'aide de ce que nous avons en main. Je compte sur ce que nous trouverons chez lui pour étayer l'inculpation...

Le Vieux s'absorba dans une longue réflexion. Il voyait fort bien par où péchait l'édifice. Des certitudes morales, il en existait tant et plus, les présomptions ne manquaient pas, mais quel motif valable invoquer pour pénétrer en force, de nuit, chez un particulier aussi influent que Rougeron ? Détention d'armes prohibées ? Il brandirait ses licences et ses autorisations... Association clandestine avec une bande de malfaiteurs ? Il rigolerait. Atteinte à la sûreté de l'Etat ? De quelle façon ?

Quant à l'accusation de Kirchbaum, elle ne suffisait pas. On pourrait s'en servir après, comme élément de preuve supplémentaire, mais pas comme prétexte à une arrestation nocturne.

Et pendant que les pensées de son chef examinaient le problème, Coplan voyait les choses sous un angle tout différent. Le gros ennui, c'est qu'il devait commencer par la fin. S'il avait pu tirer la bonne corde dès le début, tout le reste se serait effondré d'un coup.

- Je vous accompagne, décida soudain le Vieux en déposant sa pipe grésillante. Nous aussi, nous allons le coincer par la bande.

Dans l'heure qui suivit, Coplan et le Vieux remuèrent ciel et terre pour monter leur offensive-éclair en collaboration avec la D.S.T., seule habilitée à réaliser une telle opération sur le territoire national.

Rue des Saussaies, une brigade volante fut, instantanément rassemblée. Les révélations que Coplan apporta sur les conditions dans lesquelles l'inspecteur Mohammed Thami avait trouvé la mort mirent le feu aux poudres. On attendait depuis assez longtemps un prétexte pour détruire le gang de Ben Kacem pour ne pas sauter sur l'occasion.

Une quinzaine d'inspecteurs répartis en quatre voitures et armés jusqu'aux dents attendirent bientôt le signal du départ, tandis que les chefs de l'expédition mettaient au point les derniers détails de l'opération.

Il était onze heures du soir quand l'ordre de départ fut donné, des instructions précises ayant été distribuées aux participants. A intervalles de trois minutes, les voitures quittèrent le quartier général pour monter à Montmartre. Coplan et le Vieux se trouvaient dans la première, une Talbot, en compagnie d'un des chefs de la D.S.T. Une liaison radio pouvait maintenir en permanence le contact entre les cinq véhicules.

- A cette heure-ci, dit Coplan, Ben Kacem est probablement à La Sérénade, rue Blanche. Commençons par voir là-bas. Deux voitures peuvent être détachées à son domicile. rue Berthe, mais qu'elles se contentent de patrouiller dans le quartier. Et que tous les conducteurs ouvrent l'œil pour une Mercedes noire immatriculée 258 BK 75.

Un message collectif fut aussitôt lancé aux éléments épars de la brigade qui modifièrent leur itinéraire en conséquence.

La Talbot arriva rue Blanche, se rangea à une trentaine de mètres du cabaret.

- Je vais entrer le premier, proposa Francis. Ils me connaissent mais je ne cours pas de risque. S'ils sont là, ils m'emmèneront ailleurs et vous aurez le temps d'intervenir.

Les autres occupants de la voiture acquiescèrent. Entrer à quatre ou à cinq dans un club de nuit de Pigalle équivaut à tirer une sonnette d'alarme, si l'on n'est pas catalogué dans la pègre, car les vigies placées un peu partout reniflent la police à vingt lieues.

Coplan, les mains dans les poches, monta donc seul la rue, pénétra dans le cabaret où il était venu six jours plus tôt. Il y retrouva exactement la même ambiance d'amusement industrialisé, les mêmes têtes d'entraîneuses, la même danseuse acrobatique au sourire stéréotypé. Au bar, il commanda une fine à l'eau et promena les yeux sur l'assemblée. Ben Kacem n'était pas là. Il pouvait encore venir, bien entendu, mais la chose n'était pas certaine.

Francis vida son verre, paya et repartit.

Ayant rejoint la Talbot, il prit place dans la voiture et déclara :

- Personne... Laissons une équipe en surveillance ici et filons chez lui.

La voiture s'ébranla, son antenne, analogue à celles qui équipent les récepteurs d'auto rayonna sur ondes ultra-courtes un message adressé à la voiture numéro 3, et quelques minutes plus tard, une traction avant vint se garer dans la rue Blanche, alors que la Talbot gravissait les pentes raides de la Butte.

- Ce serait un manque de pot s'il avait choisi cette nuit pour réaliser un hold-up dans un autre coin, émit le fonctionnaire de la D.S.T., pessimiste.

- Ce n'est pas son genre, rétorqua Coplan. Lui ne sort que rarement de son fief ; il est bien trop prudent pour participer en personne à un coup dur. Il doit être dans les environs...

Le Vieux se taisait. Il avait l'air de se désintéresser totalement des recherches, mais son cerveau actif ne cessait de jongler avec les informations que lui avait apportées Coplan.

A proximité de la rue Berthe, ce dernier descendit de nouveau. Consultant son bracelet-montre, il fit un rapide calcul.

- Si je ne suis pas revenu dans dix minutes, vous entrez dans la baraque et vous faites sauter la porte. C'est au premier étage...

Les deux autres véhicules de la D.S.T. circulant dans le quartier passèrent successivement dans les environs. Par radio, on les pria d'élargir leur cercle d'investigations. La Mercedes demeurerait introuvable.

Coplan arriva devant l'immeuble, ne vit aucune lumière aux persiennes du premier. Dans le vestibule, il faisait noir comme dans un four. Se souvenant de la disposition des lieux, Francis marcha jusqu'au fond, emprunta l'escalier puant. A tâtons, il chercha le bouton de sonnerie, appuya au même rythme que celui utilisé l'autre fois par un des tueurs du caïd.

A l'intérieur, on bougea. Puis le palier fut éclaboussé d'une lumière éblouissante et la porte, s'entrebâilla. D'un coup de pied, Francis la repoussa violemment, pénétra l'arme au poing dans la pièce... et se trouva nez à nez avec la splendide créature qu'il avait vue à côté de Ben Kacem lors de leur entrevue.

La femme lâcha un cri, recula, hypnotisée par l'automatique de neuf millimètres braqué sur elle. Elle était seule.

- Bonsoir, ma jolie, dit Coplan, sinistre. Où est ton Roméo ?

Interdite, la maîtresse du gangster semblait encore plus démontée par l'inférial culot du visiteur qu'effrayée par son attitude. Qu'un ennemi de Ben Kacem osât se présenter dans ce sanctuaire, dans cette retraite privée dont les voyous de Montmartre ne parlaient qu'avec respect, cela bouleversait sa notion du prestige d'un caïd.

- Je... je ne sais pas, moi ! articula-t-elle, la bouche sèche. Il ne me dit jamais où...

- Pas d'histoires, gronda Francis. Il n'a pas de secrets pour toi, ce cave, sinon il ne m'aurait pas interviewé devant toi.

Il n'ignorait aucune des finesses de la courtoisie du milieu. Avançant d'un pas, il balança une giroflée sensationnelle sur la joue satinée de la voluptueuse poupée, qui alla dinguer sur le canapé et s'y affala sans la moindre distinction.

- Où est-il ? Vite !

Le buste soutenu par ses bras raidis, son décolleté largement ouvert et les cheveux pendant sur son visage, la fille contempla Francis avec une expression mauvaise. Elle cracha dans sa direction.

Coplan devina pourquoi Ben Kacem avait confiance en elle. C'était une dure.

De sa main gauche, il l'arracha au canapé, la fit valser contre le mur et l'y tint plaquée d'une poigne impitoyable.

- Dernier avertissement, grinça-t-il en lui enfonçant le canon de son pistolet dans le creux de l'estomac. Tu l'ouvres ou tu dégustes ?

Elle lut une détermination absolue dans ses traits tendus.

- A Vincennes, souffla-t-elle. Dans un café algérien...

- Bon. En route ! intima-t-il.

D'une bourrade, il l'envoya vers la porte restée ouverte. Elle trébucha, se rattrapa au montant, passa à l'extérieur, suivie à un mètre par Francis. Ce dernier ne croyait pas un mot de ce qu'elle venait de lui dire. Si Ben Kacem s'était éloigné, il ne l'aurait pas laissée seule, sans protection. Mieux valait ne pas s'attarder dans cette bicoque...

Il descendit l'escalier en spirale, s'attendant à un brusque feu d'artifice.

- A droite, ordonna-t-il quand la femme eut débouché dans la rue.

La ruelle était déserte. Ils marchèrent jusqu'au coin. La Talbot se mettait justement en marche.

- Par là, dit Coplan. Vers la bagnole... La voiture s'arrêta devant eux, portières ouvertes.

- Embarquez ! jeta d'une voix brève l'homme de la D.S.T. On vient de nous signaler l'approche de la Mercedes : elle monte la rue Lepic.

CHAPITRE XIV

Les portières claquèrent. La Talbot grimpa la côte. Le Vieux consultait un plan de Paris.

- Ils vont s'amener par la place des Abbesses. Laissons-leur le champ libre, qu'ils rentrent tranquillement chez eux. Faites converger vos hommes de telle sorte que la rue Berthe soit bloquée des deux côtés dès que Ben Kacem et ses types mettront pied à terre.

La femme, ratatinée sur la banquette arrière, comprit que les jeux étaient faits. Plusieurs voitures de police, la radio, la Mercedes bientôt encerclée... Plus d'échappatoire possible. Alors la maîtresse du gangster se dégonfla, elle ne songea plus qu'à tirer son épingle du jeu.

- Ils ne vont pas rue Berthe, prononça-t-elle d'une voix étouffée. Ils passent d'abord à l'arsenal de l'avenue Junot... Ils devaient me reprendre en descendant...

Les quatre hommes assis dans la voiture échangèrent un regard. De toute manière, Ben Kacem ne pouvait plus leur fausser compagnie. Il était dans la nasse. L'indication de la fille n'était pas difficile à contrôler...

Lançant un nouvel appel, le chef de la brigade enjoignit au numéro 2 de rappliquer vers la rue Berthe, tandis que le numéro 3 et lui-même fonçaient vers l'avenue Junot : consigne, ne pas passer à l'attaque tant que les gangsters étaient dans leur voiture.

La Talbot vira deux minutes plus tard dans la rue de Norvins, près du Sacré-Cœur, et eut quelque peine à se frayer passage parmi les nombreux promeneurs attirés par les boîtes de la Butte. Elle finit cependant par enfiler l'avenue, mais un coup de frein assez brutal projeta les passagers en avant. La Mercedes était garée cinquante mètres plus loin, un peu avant le tournant en épingle à cheveu.

- Continuez ! clama Coplan. Tombons-leur dessus avant qu'ils parviennent à leur stock d'armes !

La voiture bondit. Elle faillit emboutir la traction numéro 2 qui arrivait sur les lieux.

Les gangsters étaient à l'intérieur de la maison. Seul un de leurs acolytes était resté au volant. Un instinct infailible le prévint d'une catastrophe imminente. Retourné à demi pour lorgner du côté du trottoir, il poussait déjà la pédale d'embrayage quand, sur sa gauche, la portière s'ouvrit brutalement. Un coup de matraque s'abattit sur son crâne alors qu'il fixait encore le Vieux et le chef de la D.S.T. marchant le long des façades pour attirer son attention.

- Et d'un, compta Coplan en coupant le contact de la Mercedes et en retirant la clé.

Ils étaient à sept, à présent. Les quatre inspecteurs de la traction s'étaient joints au groupe de la Talbot.

- Allons-y, dit Francis en se ruant vers l'immeuble.

Dans le couloir d'entrée, deux policiers se postèrent sur les marches de l'escalier, aplatés contre la muraille. Deux autres montèrent quatre à quatre tandis que les derniers suivaient Francis sur le chemin de la cave. Le tout s'opéra en silence, avec précision.

Coplan, avant de descendre, écouta... Il perçut des bruits insolites assez lointains. L'arme au poing, il s'engagea dans l'escalier vétuste qui craqua sous son poids. Il ne voulait employer sa torche qu'en cas d'extrême nécessité, désirant profiter de l'effet de surprise.

- C'est toi, Kader ? dit une voix sortant de l'ombre.

- Oui. dit Francis.

Et d'une détente il se projeta vers l'origine du son. Il rencontra un corps humain, saisit l'homme à la gorge et le repoussa. Il frappa du canon de son automatique à l'emplacement présumé de la tête du

type, atteignit une cible, dure. Il y eut un choc écoeurant, le poids du corps que tenait Francis augmenta au point de n'être plus soutenable. Le type tomba comme un sac.

« *Et de deux* », songea Coplan.

Par la porte vitrée d'une des caves, il vit filtrer une clarté qui provenait de toute évidence d'une pièce plus éloignée. Il ouvrit, ses collègues sur ses talons, et progressa rapidement vers la lumière. Arrivé dans l'embrasement d'une seconde porte, il aperçut Ben Kacem en même temps que ce dernier le voyait surgir.

Le saisissement du gangster fut tel qu'il eut un sursaut ; il tenait une mitraillette à la main et voulut la coller à sa hanche. Une violente détonation coïncida avec une douleur fulgurante dans son bras droit. Les deux Nord-Africains qui empilaient des pistolets dans une caisse, tout près de lui, connurent une seconde d'épouvante. Ils laissèrent tout tomber pour lever les bras avant qu'on leur en eût donné l'ordre. Verts de peur, ils reculèrent dans le fond de la cave, les jambes molles.

- Voilà ce qu'on appelle des durs... dit Francis, méprisant, en allant vers le caïd pour lui arracher sa mitraillette. Ça veut tirer avec une pétoire sans chargeur...

Puis, évaluant d'un coup d'œil le matériel de guerre entassé dans le local, il dit aux deux inspecteurs :

- Une demi-tonne de preuves... De quoi justifier leur arrestation, en attendant les inculpations suivantes.

Les policiers enjoignirent aux bicots de vider les lieux. Ben Kacem, un rictus rageur sur les lèvres, essaya de contenir le sang qui dégoulinait de sa manche. Sans aucun signe préalable, il s'envoya à plat-ventre sur une caisse de grenades, en saisit une de la main gauche, la mâchoire ouverte déjà pour la dégoupiller avec ses dents. Un hurlement s'échappa de sa gorge, sa main inerte lâcha le projectile : Coplan venait de lui casser net son bras blessé en sautant dessus à pieds joints.

- Trop tard, ma vieille, proféra Francis en agrippant l'Arabe par la peau du dos pour le remettre debout, en le secouant comme un prunier. Dehors !...

Un coup de pied au bas des reins expédia Ben Kacem. vers la sortie. Des larmes de douleur coulaient sur les joues blafardes de l'ancienne terreur. Il souffrait comme un damné, chancelait et se cramponnait aux murs, rudement conduit par Coplan.

Bientôt tous se retrouvèrent dans la rue, policiers et prisonniers. Des gens apparaissaient aux fenêtres, alarmés par le coup de feu. Un inspecteur fut laissé de garde devant la maison L'individu gisant dans la Mercedes fut transféré dans la traction de même que l'homme assommé par Francis au bas des escaliers de la cave.

Les autres voitures de l'expédition, appelées entre temps, arrivèrent à leur tour et chargèrent les deux compagnons de Ben Kacem. Quant à ce dernier, à deux doigts de la syncope, il fut introduit dans la Talbot et collé près de sa maîtresse.

- Ça n'a pas traîné, apprécia le Vieux en jetant un regard à sa montre. Six minutes...

Les véhicules démarrèrent alors qu'un attroupement commençait à se former et repartirent vers la rue des Saussaies. Pendant le trajet, Coplan fouilla les poches de Ben Kacem, le délesta de son portefeuille et de quelques liasses de billets de banque. Mettant l'argent de côté (on en étudierait la provenance par la suite), il chercha fébrilement dans les papiers du gangster un billet semblable à celui que Thami lui avait montré. Il en trouva un, qui portait d'ailleurs un autre texte, rédigé en termes boursiers comme le premier. Francis le rangea avec les autres documents qu'il détenait déjà.

Au siège de la D.S.T. Ben Kacem reçut quelques soins, puis il fut soumis séance tenante à un interrogatoire en présence de sa maîtresse, pour que celle-ci eût d'autres occasions de montrer ses bonnes dispositions...

Entouré du chef de la brigade, du Vieux et de deux inspecteurs, le bandit faisait triste figure.

- C'est toi qui avais commandé à Gisèle de nous attirer, Michèle et moi, chez Corinne ? questionna Francis.

Surpris par cette demande qui, à l'heure actuelle, lui semblait tout à fait secondaire, le gangster hocha la tête.

- Sur l'ordre de qui ?

Ici, il se figea.

- De Rougeron ? insista Coplan. Tu peux manger le morceau, il est coffré lui aussi.

Ben Kacem n'eut pas l'air de le croire. Il se renfroga.

- Avant de crever, Kirchbaum vous a tous vendus, déclara Francis sur un ton paisible en extrayant l'aveu écrit du juif de Tanger. Tu reconnais son écriture ?

Cette fois, l'Arabe blêmit. Il mesura en un éclair l'abîme ouvert sous ses pas. Ils savaient tout, ils avaient localisé Kirchbaum, le grand fournisseur des rebelles nord-africains ; ils avaient démasqué Rougeron, l'acheteur et le centralisateur du matériel ; ils avaient découvert le dépôt, l'avaient épinglé, lui... La catastrophe...

Il releva la tête, regarda Coplan dans les yeux.

- Oui, reconnut-il. C'est Rougeron qui m'a ordonné de détacher Gisèle en mission spéciale, il y a plusieurs mois. Mais je ne savais pas dans quel but. Ce n'est pas moi qui vous ai fait venir chez Corinne.

Coplan le savait, il en était sûr depuis l'entrevue qu'il avait eue avec lui. Ben Kacem disait la vérité. Il n'aurait pas relâché Francis s'il avait su à qui il avait affaire.

- C'est également sous l'ordre de Rougeron qu'une grenade a été placée à mon domicile, rue Vivienne ?

Signe d'approbation.

- Qu'avez-vous fait du corps de Thami ?

Les épaules du chef de bande se voûtèrent.

Ce truc-là, il l'avait presque oublié.

- On l'a cloqué sous les dalles de la cave, avenue Junot.

Les hommes de la D.S.T. frémirent. Ce particulier-là, il était bon pour Deibler.

- Ça va pour moi, leur dit Coplan. Si vous voulez vous amuser avec lui, il a encore des tas de choses à raconter, notamment sur son racket des bistrots algériens de Paris.

- Rien ne brûle, on attendra qu'il soit un peu retapé, dit le chef avec une satisfaction de mauvais augure. A qui le tour, à présent ?

- A Rougeron, dit Coplan. Si nous y allons à trois, ça suffira.

Le Vieux assistait aux événements sans y prendre part. On aurait juré que rien de tout cela ne le concernait, qu'il était là en simple spectateur. Il quitta cependant sa chaise après les derniers mots de son subordonné. Visiblement, il voulait être des trois privilégiés qui allaient réveiller le brillant combinard d'Auteuil.

Le chef de la D.S.T. s'informa :

- Que lui met-on sur le dos, à ce client-là ?

Coplan jeta un regard interrogateur au Vieux. Ce dernier sortit sa pipe de sa poche et articula :

- Je prends la responsabilité de l'arrestation : atteinte à la sûreté, extérieure de l'État.

Un peu effaré, Francis quêtait vaguement une explication. Il ne voyait pas comment le Vieux comptait justifier une telle inculpation. Mais ce dernier regardait ailleurs.

Le fonctionnaire de la D.S.T. se mit séance tenante à remplir quelques formulaires tandis que Ben Kacem et sa compagne étaient transférés dans d'autres locaux.

Quelques minutes plus tard, la question administrative étant réglée, les trois hommes purent se mettre en route. Ils sortirent du bâtiment, remontèrent dans la Talbot et prirent le chemin d'Auteuil. Il était deux heures et demie du matin.

Pendant le parcours, le Vieux dit à Coplan :

- Vous l'avez toujours, cette grenade ?

- Oui, bien sûr...

- Voulez-vous me la remettre ?

Etonné, Francis s'exécuta, tendit l'engin à son chef, qui le glissa distraitemment dans sa poche, sans autre commentaire.

Au boulevard Suchet, avant de sonner à la propriété de Daniel Rougeron, le Vieux sortit de son mutisme pour dire à son collègue du ministère de l'intérieur :

- Si vous le permettez, c'est moi qui entamerai la conversation. Vous interviendrez quand le type se sera mis dedans. Vous, Coplan, ne vous montrez pas tout de suite, restez derrière nous.

Ils actionnèrent ensuite le carillon. Ils durent attendre quatre ou cinq minutes avant qu'un domestique à la figure chiffonnée par le sommeil vînt leur demander à travers la grille, sur un ton revêché :

- C'est pourquoi ?

- Police. Ouvrez, dit sèchement le policier. Nous désirons voir M. Rougeron.

- A cette heure-ci ? fit l'autre, tombant de haut.

- Oui. Pressez-vous.

Le serviteur, penaud, ouvrit le vantail et laissa passer les trois hommes.. Ensuite, les précédant, il les introduisit dans la maison et les pria de patienter dans le hall.

Coplan s'assit, s'empara d'un magazine et le feuilleta.

Un peu plus tard, le domestique vint chercher les visiteurs et les fit monter à l'étage, dans une bibliothèque aux nobles proportions. Francis resta devant porte, toujours intéressé par son magazine.

Enfin, une porte de communication entre la bibliothèque et une chambre à coucher pivota. Un homme en robe de chambre de soie, aux cheveux gris et à l'air hautain, se présenta dans l'encadrement.

- Messieurs, salua-t-il simplement en inclinant la tête, visiblement outré par cette intrusion nocturne.

- Nous sommes attachés à la Direction de la Surveillance du Territoire, dit le Vieux en rengainant sa pipe. Nous voudrions vous poser quelques questions...

- Je suis surpris, messieurs, commença l'homme d'affaires avec arrogance. Quels sont ces procédés ?

- Ils sont de mise quand la nation est menacée, dit le chef du S.R., coupant. Des actes de terrorisme sont commis quotidiennement à Paris, et nous avons des raisons de croire que les armes en possession des agresseurs sortent de chez vous.

Rougeron haussa les sourcils, plastronna.

- Que voulez-vous dire ?

- Rien. Je m'informe... Connaissez-vous ce genre de grenade ?

Il tendit à l'importateur le projectile que lui avait remis Coplan. Rougeron le prit, l'examina sous tous les angles.

- Oui, admit-il. C'est une grenade de fabrication anglaise que je fournis en petites quantités à nos compatriotes d'outre-mer menacés par les attaques de rebelles, en Tunisie et au Maroc notamment.

- Parfait, opina le Vieux en récupérant l'engin avec précaution. Et vous êtes couvert, évidemment, par des autorisations officielles ?

- La question ne se pose même pas, fit Rougeron. dédaigneux.
- On ne pourrait pas, par exemple, vous dérober ces dangereuses marchandises ? Vos inventaires sont justes ?
- Oui, pour autant que je sache. Je ne vérifie pas tous les soirs le contenu de mon entrepôt du quai de Bercy.
- Vous permettez ? dit le Vieux en allant vers la porte. Entrez donc, demanda-t-il à Coplan.

Ce dernier parut dans la pièce et Rougeron devint livide.

L'homme qui était son pire adversaire, celui qu'il voulait écarter de sa route depuis des mois, était devant lui. Un silence mortel régna dans la pièce, un silence insupportable pour des nerfs tendus à l'extrême.

- Que... que faites-vous ici ? bégaya Rougeron, inondé de sueur froide.

- Tiens ! Vous me connaissez ? railla Coplan. Je suis ici comme simple plaignant. N'est-ce pas vous qui avez placé chez moi un petit objet explosif ?

- Je n'ai jamais mis les pieds rue Vivienne ! clama l'importateur, aux abois.

Le Vieux et son collègue échangèrent un clignement d'yeux. Les carottes étaient cuites.

- La grenade que je vous ai montrée venait, elle, de la rue Vivienne, dit le Vieux d'une voix douce. Et elle porte vos empreintes digitales. C'est ennuyeux.

Rougeron manqua de tomber à la renverse. Une bouffée d'indignation lui monta à la figure. Il émit un son rauque, inarticulé, tandis que le Vieux poursuivait :

- Quiconque attente à la vie d'un de mes agents compromet la sécurité extérieure de l'État.

Puis il laissa à son collègue le soin d'enchaîner :

- Au nom de la loi, je vous arrête pour att...

L'importateur s'appuya à une table, tenta d'en ouvrir le tiroir. Coplan lui sauta à la gorge avant qu'il eût achevé son geste. D'une prise efficace, il paralysa son adversaire écumant. Hors de lui, Rougeron hurla :

- Je vous ferai casser, tous ! C'est irrégulier !

- On le sait bien, lui glissa Francis dans l'oreille. Mais ça deviendra régulier dans quelques heures...

Les menottes furent passées au criminel, ivre de fureur.

- Vous le payerez ! cracha-t-il. Vous n'avez aucune preuve !

Coplan le poussa vers la porte, un sourire sarcastique sur les lèvres.

- Nous en fabriquerons au besoin, railla-t-il. Mais n'ayez crainte, nous en avons. Un petit billet trouvé dans la poche de votre ami Ben Kacem, expédié via le Tamanrasset, entre autres...

La rage de Rougeron céda soudain la place à l'abattement. Il baissa la tête, passa sur le palier tandis que le Vieux retirait du tiroir le pistolet dont l'accusé avait voulu se servir. Il l'empocha, à toutes fins utiles, et rattrapa les autres au bas des marches.

Le domestique, médusé, vit partir son patron menottes aux poings. Cet événement resta gravé dans sa mémoire jusqu'à la fin de ses jours.

Vers le milieu de la nuit, après l'incarcération de Rougeron et un long conciliabule avec les membres de la D.S.T. auxquels Coplan exposa toute l'affaire afin de leur permettre d'orienter les perquisitions chez Ben Kacem et chez le commerçant félon, le Vieux et Francis se retrouvèrent seuls place Beauveau. Tous deux avaient soif et désiraient vivement boire une bière. Dans l'espoir de découvrir un bistrot, ils marchèrent dans les rues avoisinantes, heureux de respirer un peu d'air irais.

- Un joli coup de filet, conclut le Vieux, sa pipe éteinte serrée entre ses dents. Il aura des répercussions notables au Maroc, où la situation n'est pas brillante, et ici, où les attentats des Nord-Africains ont tendance à se multiplier. Du bon travail.

- Merci pour le coup de main, dit Francis. Si vous ne lui aviez pas ménagé un coup de Jarnac on aurait encore pu piétiner longtemps. Maintenant, ce n'est plus qu'une question de patience. Interrogatoires, confrontations et examens de laboratoire feront le reste.

- L'enfance de l'art... Mais, pour en revenir à vous, le procès du crime du boulevard Malesherbes va être remis aux calendes grecques... En fin de compte, quel est le meurtrier de cette fille ?

Coplan avait rarement été aussi embêté de sa vie. Il n'y avait plus moyen de remettre encore l'échéance.

Francis s'arrêta, fit face à son chef.

- Nous avons encore une besogne à accomplir, déclara-t-il. Je ne vous ai rien dit avant pour des raisons que vous comprendrez bientôt. Croyez bien que ceci m'est très pénible, et que j'aurais donné gros pour l'éviter...

Le Vieux examina son collaborateur avec suspicion.

- Qu'est-ce qui vous prend ? grommela-t-il, frappé par la gravité de Coplan.

Ce dernier se mit à parler d'une voix sourde.

- Une des choses que je ne m'expliquais pas, au début, c'est la raison pour laquelle on avait monté ce coup contre moi à ce moment-là. Kirchbaum m'en voulait depuis des mois, c'est entendu, mais j'aurais fort bien pu exercer mes talents en d'autres endroits du monde sans le gêner. Et Rougeron, à première vue, n'avait pas de raison de s'en prendre à moi personnellement, alors que la capitale fourmille de policiers de tous les services... Alors, il m'est venu l'idée suivante : on ne m'avait pas ménagé un traquenard à cause d'une de mes missions antérieures, mais en prévision d'une mission future.

Il s'interrompit, laissant au Vieux le soin de méditer le sens de sa dernière phrase. Puis brusquement il demanda :

- Quand je suis revenu à Paris, en congé, à quelle tâche me destiniez-vous ?

Le Vieux prononça d'une voix sans timbre :

- Élimination du trafic d'armes vers l'Afrique du Nord.

Francis dit :

- La coïncidence ne vous a pas frappé ? Qui, en dehors de vous, savait que j'allais m'attaquer à ce problème ?

Le Vieux haussa les épaules avec emportement.

- Vous êtes fou ! Personne ne le savait, sauf moi !

- Vous vous trompez... Quelqu'un le savait : Jouan.

Ce fut comme si le Vieux était frappé par la foudre. Jambes écartées, la tête enfoncée dans ses épaules, il eut le cerveau envahi par une vague de sang. Les veines de son cou saillirent, puis il respira profondément, plusieurs fois coup sur coup.

- Vous ne me ferez jamais croire que Jouan pratique ce petit jeu-là, dit-il en se contraignant au prix d'un gros effort à rester calme. Le plus proche de mes collaborateurs, un traître ?

- Cela s'est déjà vu, dit Francis, soulagé d'avoir lâché le paquet et décidé à aller jusqu'au bout. Jouan n'est pas seulement un traître, c'est aussi un assassin, et je vous le prouve : qui, chez nous, a la garde des ampoules de cyanure à utiliser dans les situations désespérées ?

Il n'y eut pas de réponse. Coplan continua en s'animant :

- Jouan. On a tué Gisèle pour deux raisons : la première était, bien entendu, de corser la soirée au point de m'enfoncer dans un guêpier. Mais pour cela, n'importe qui aurait fait l'affaire, et notamment Michèle qui, me touchant de plus près, m'aurait compromis davantage. Si on a choisi Gisèle, c'est parce qu'elle était au courant d'une chose capitale : la complicité de Jouan et de Rougeron ! C'est Jouan qui tuyautait Rougeron sur toute enquête susceptible de l'inquiéter. Ils m'ont laissé tranquille tant que je ne mettais pas le nez dans le trafic d'armes, mais ils ont agi quand ils ont su que vous m'aviez désigné. Jouan connaissait ma liaison, c'est lui qui a fourni à Gisèle les renseignements nécessaires pour qu'elle se lie avec Michèle... Lui seul pouvait combiner l'entrevue car il était le seul à savoir qu'à Paris, François Carsal n'est autre que Francis Coplan.

Malgré sa conviction et les arguments qu'il fournissait, il sentait que le Vieux restait sceptique.

- Il y a autre chose, reprit-il. Le crime a été commis avec une habileté consommée : le juge ne pouvait se prononcer, n'ayant pas d'élément déterminant en faveur du meurtre ou du suicide. Je lui avais dit, par plaisanterie, que si j'avais été vraiment impliqué, je n'aurais pas été arrêté. A quoi il m'avait répondu, sur le même ton :
« *Je sais que nos services secrets utilisent des agents de première*

force. » Il ne croyait pas si bien dire ! Il cherche encore un début de piste...

La figure du Vieux ne se décontractait pas. Il écoutait, mais ne donnait aucun signe d'intérêt.

- Au début, Rougeron et Jouan ne cherchaient qu'à m'évincer, sans plus. Je vous remets ma démission et ils illuminent : leur objectif est atteint. On ne touche pas à un seul de mes cheveux, même quand Ben Kacem me fait enlever à Pigalle par ses gardes du corps et quand je l'injurie devant ses hommes. Mais ensuite je viens vous trouver. Je vous demande s'il n'existe pas de fiche sur Rougeron. Vous téléphonez à Jouan, qui est informé sur-le-champ que je suis en marche vers le pot aux roses. Ça ne traîne pas : l'attaque est lancée de deux côtés à la fois. On vient installer une bombe chez moi, et à l'aube Ben Kacem délègue ses tueurs pour me liquider. Vous voyez le topo ?

- Et la grenade chez votre amie ? Et la mort de Corinne ?
questionna le Vieux, ébranlé.

- Jouan a voulu supprimer Michèle parce qu'elle était la seule à pouvoir m'éclairer sur les rétroactes. Elle disparue, la filière était coupée, je n'aurais jamais su que Gisèle, également décédée, était à l'origine de notre passage chez Corinne. On n'avait pu l'atteindre avant, puisqu'elle était en prison, comme moi. Quant à Corinne, c'est un vulgaire règlement de comptes...

- Mais si Jouan a assassiné Gisèle, vous auriez dû le voir, puisque vous étiez là !

Coplan baissa de ton, jeta un coup d'œil de part et d'autre de la rue.

- Je me suis heurté à cette objection, convint-il, mais elle n'est qu'apparente. La disposition de l'appartement de Corinne permet de mieux comprendre comment l'assassin a opéré. Notez que des gens entraient et sortaient sans que personne y prenne garde. Jouan donne rendez-vous à Gisèle, à une heure précise, dans la salle de bains qui se trouve juste à l'entrée du couloir, près du palier, à huit mètres du salon où se déroule la fête. Il n'a qu'un mètre à faire pour s'y introduire et n'est pas remarqué. Dans la salle de bains il parle à Gisèle, l'attrape et lui fait déguster l'ampoule. Il ressort, va prévenir

Police-Secours et disparaît... Le tour est joué. Croyez-vous qu'il soit commode de se procurer des ampoules de cyanure ? C'est une arme de spécialiste.

Après un bref moment de réflexion, Francis termina en disant ;

- Voilà pourquoi je ne suis pas revenu au ministère. Je voulais vous voir en dehors du bureau, et déclencher la chasse avant que vous ayez le temps matériel d'en parler à Jouan.

Le Vieux secoua la tête. Le coup était dur. Qu'un de ses proches collaborateurs se fût laissé acheter, et que lui ne s'en fût jamais aperçu, c'était l'une des plus terribles déconvenues de sa carrière.

Devant lui, ne sachant où regarder, Coplan fixa la pointe de ses souliers.

- Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il d'une voix volontairement évasive.

- On y va, dit le Vieux.

FIN